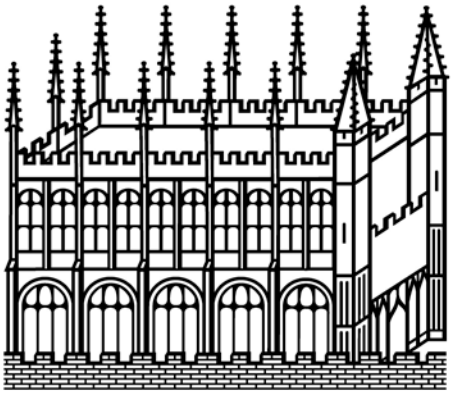


Bodleian Libraries

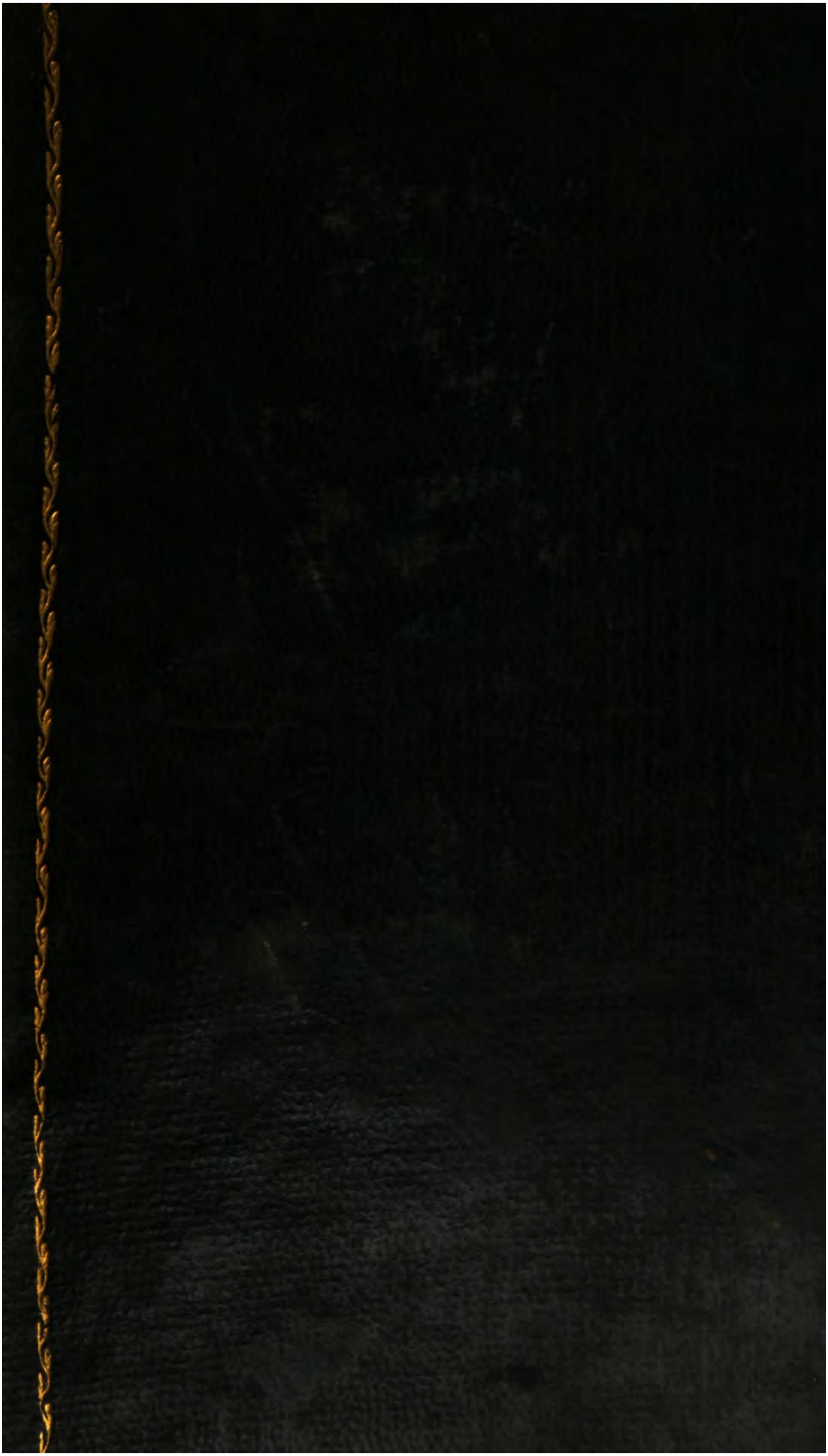
UNIVERSITY OF OXFORD

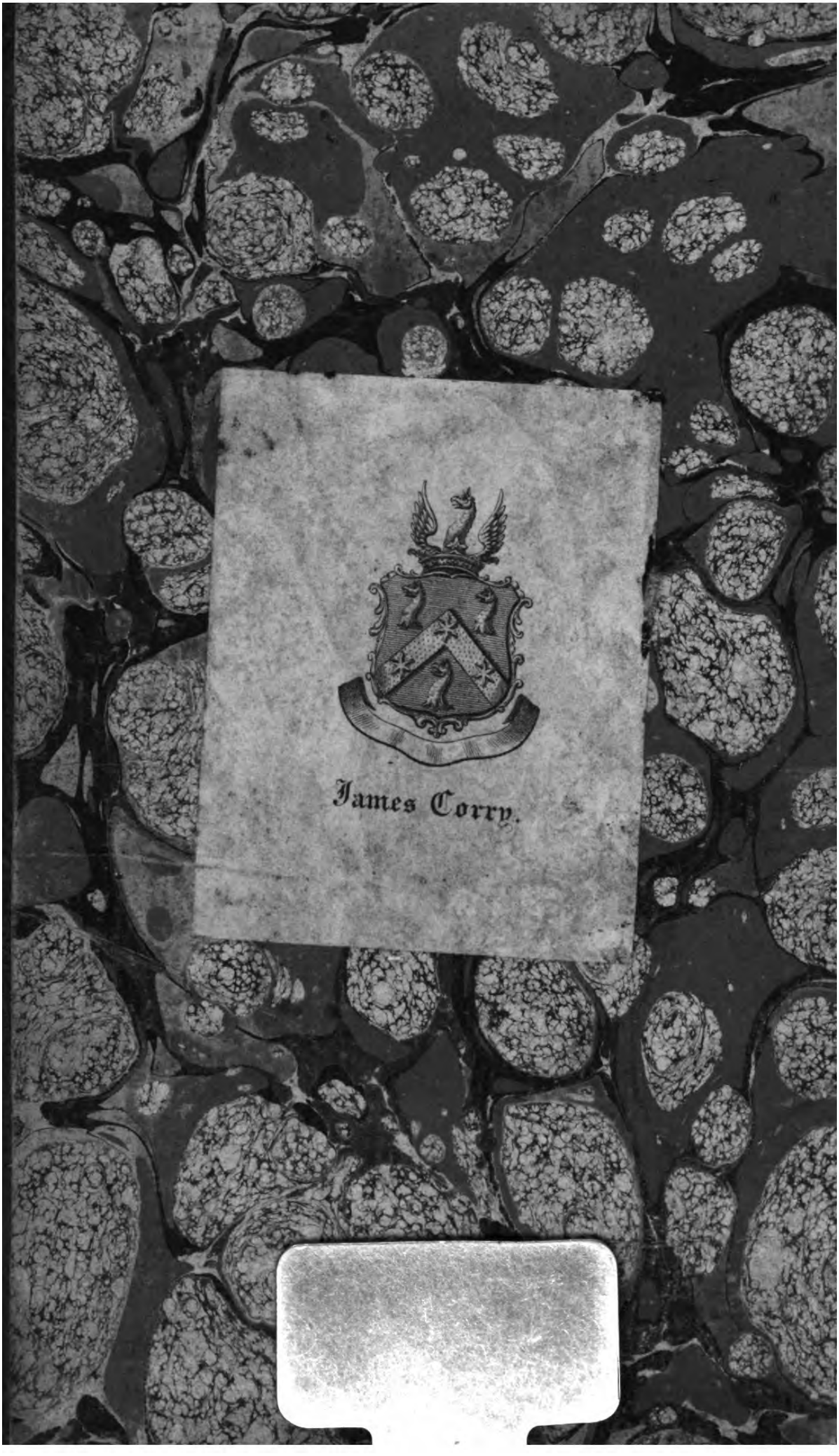
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

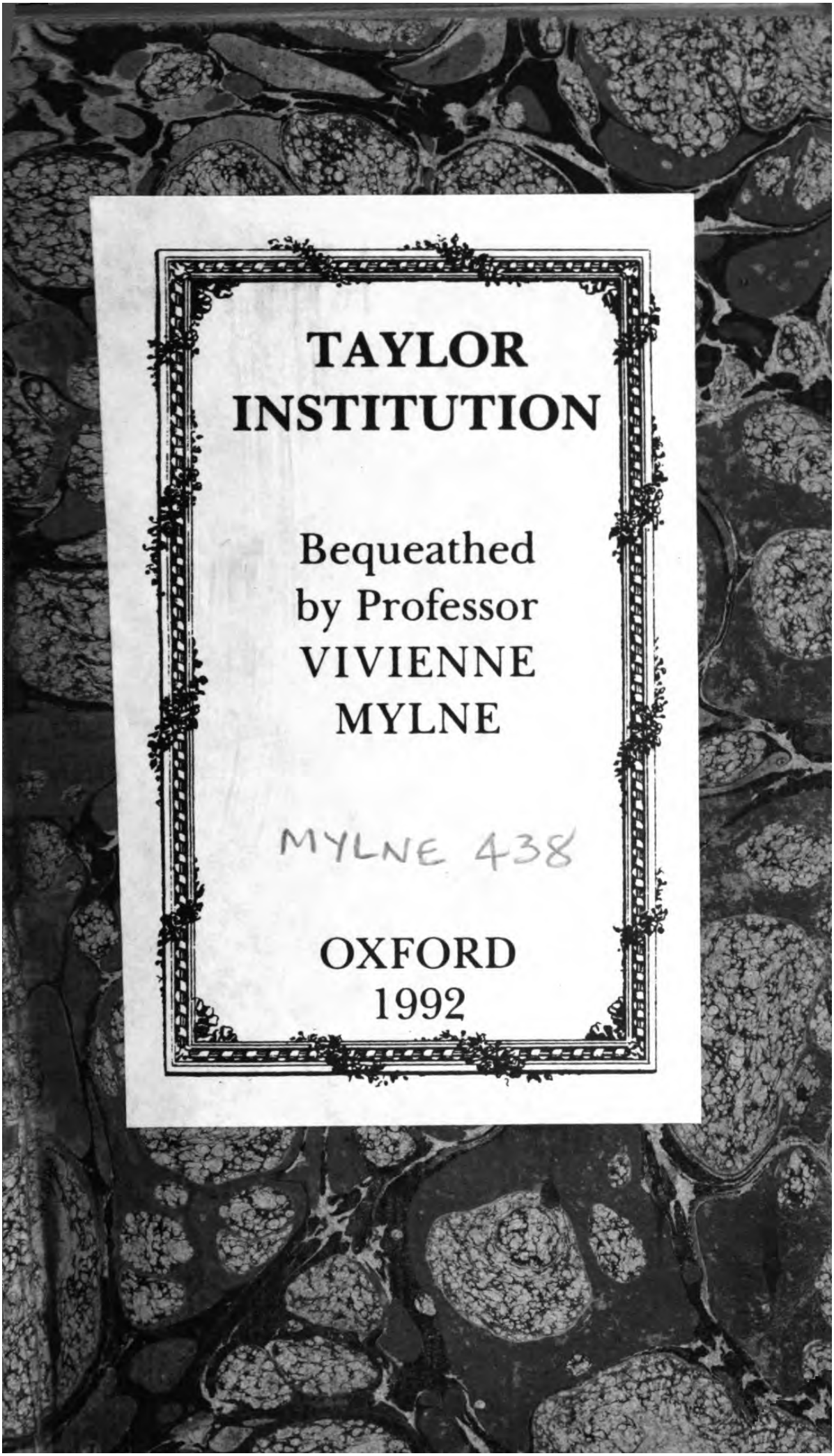
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.




James Corry.


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 438

OXFORD
1992

MMF 98.45

LES
VŒUX TÉMERAIRES
OU
L'ENTHOUSIASME.

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES

OU

L'ENTHOUSIASME.

PAR MDE. DE GENLIS.

Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire !

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

HAMBOURG.

1799.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LADY

EDWARD FITZ-GERALD

ET À MADAME

HENRIETTE MATTHIESSEN.

MES CHÈRES ET FIDELLES AMIES!

Il m'est doux de ne point séparer des noms si purs & qui me sont si chers, & de les placer à la tête d'un ouvrage, qui, je l'ose croire, est le roman le plus moral que nous ayons.

dans notre langue, & le seul peut-être dont on puisse permettre la lecture à toutes les jeunes personnes & même à celles dont l'éducation n'est pas finie. J'ai dépeint dans plusieurs écrits l'horreur & l'absurdité du vice ; je n'ai voulu montrer dans celui-ci que les résultats dangereux d'une délicatesse excessive & d'une sensibilité trop exaltée. Vous, mes filles d'adoption, vous, que la plus tendre amitié attache l'une à l'autre depuis l'enfance, vous, dont l'affection fidelle m'a procuré de si touchantes consolations, recevez cette espèce d'hommage maternel ; vous ne trouverez dans cet ouvrage que les leçons qui peuvent encore être utiles à des ames telles que les vôtres : cette lecture vous confirmera dans l'opinion salutaire & si fondée, que sans la sagesse

& par conséquent sans la modération, la sensibilité n'est qu'un don funeste, & qu'enfin sans la raison, la vertu même perdant son noble caractère, en rejettant les principes invariables qui doivent la diriger, n'agit plus qu'avec l'imprudence & l'impétuosité des passions les plus aveugles, & s'engageant alors dans des routes extraordinaires & périlleuses, finit tôt ou tard par devenir la victime de sa témérité, en s'égarant avec une douloureuse terreur, ou en s'immolant avec désespoir.

LES

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES.

SAINVILLE était cité comme l'homme de la cour le plus heureux; que peut-il manquer à son bonheur, disait-on; aimable & fait pour plaire, distingué par mille agrémens, par des succès dans tous les genres, possesseur d'une fortune immense, jeune, libre, jouissant de la considération que donnent les talens militaires, une naissance illustre, l'esprit & la faveur: quels vœux peut-il encore former, & quelle destinée peut se comparer à la sienne!

Telle était sur Sainville l'opinion générale: c'est ainsi que juge le monde sur des apparences brillantes & presque toujours trompeuses. Ecoutons Sainville lui-même, soupant tête-à-tête avec son

ami : oui, mon cher baron, lui disait-il, je touche à cet état funeste qu'un de nos poëtes a si bien dépeint par ce vers énergique :

" Je respire sans vivre, & m'éteins sans mourir. "

Graces au ciel, interrompit le Baron, rien encore n'annonce en vous les symptômes de la consomption, & je ne vois sur votre visage aucune trace de cette cruelle maladie. Il est vrai, reprit Sainville; mais ce mal vient de l'ame, & la mienne est abattue & desséchée. Oui, blazé sur tous les plaisirs, je ne sais plus jouir d'aucun, un vuide affreux succède aux illusions que j'ai perdues; enfin l'ennui me consume & me dévore. Mon ami, dit le Baron, vous n'êtes pas le premier ingrat qu'ait fait la fortune; mais à trente-deux ans, on peut reprendre le goût de la gloire & des plaisirs. Pendant la guerre, répondit Sainville, j'aimais la gloire avec enthousiasme, j'étais heureux alors; car mon cœur a besoin d'un grand sentiment & d'une passion dominante.

J'ai fait quelques actions brillantes, & j'ai reçu avec transport, avec ivresse, je l'avoue, les graces & les distinctions qui en ont été la récompense. Mais, croyez-vous de bonne foi, que je les doive à ma conduite ? Si mon oncle n'eût pas été l'amant de Mad. de ***, & si Mad. de Flamigny pour me servir, n'eût pas cédé à la passion du Ministre de la guerre, je n'aurais pas été mieux traité que ce pauvre Duval qui, dans la même campagne, fit des prodiges de valeur, & n'obtint rien de la cour. Ainsi donc, je ne dois les faveurs dont on m'a comblé, qu'aux intrigues de mon oncle & à l'infidélité de ma maîtresse; cette découverte a beaucoup refroidi mon amour pour la gloire. Enfin trois années de paix m'ont laissé le tems d'observer & de réfléchir; j'ai vu comment s'obtiennent les graces & les honneurs; je sais apprécier la faveur des princes & le suffrage de la multitude; c'est-à-dire, que je suis guéri de l'ambition. Vous voilà philosophe, dit le Baron, & pour un cours

tisan, c'est un état contre nature; je ne suis pas surpris que vous en soyez attristé. Voilà l'ouvrage de ces maudits encyclopédistes, quoique vous ne les aimiez pas, vous avez pris leur philosophie. Non, non, repart Sainville, je n'adopterai jamais une philosophie sans doctrine, composée de plusieurs systêmes incohérens & d'une infinité d'opinions qui se contredisent. Ceux qui prêchent tour à tour le pour & le contre, ne m'enrôleront jamais dans leur secte. Où je vois l'inconséquence, je suis sûr de trouver la folie ou la mauvaise foi; ainsi je ne suis le disciple ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de Diderot, je ne le suis pas même des vrais philosophes. J'aime & j'admire Sénéque, Marc Aurèle & Fénélon; mais je n'ai ni leur sagesse, ni leur philantropie. Je juge comme eux, je suis frappé comme eux des travers, des ridicules & des vices que m'offre le théâtre de la cour & du monde; mais ayant été moi-même livré à toutes ces erreurs, j'éprouve plus de dégoût que

de mépris; je vois les objets tels qu'ils sont, sans avoir l'heureux droit de m'en estimer davantage, & je n'ai point cette illusion qui fait prendre l'ennui de la satiété pour l'indignation de la vertu. En un mot, mécontent des autres & de moi-même, j'ai perdu ma sensibilité, mon imagination est éteinte, je végète nonchalemment sans projets & sans desirs; mon cœur ne me parle plus, & ma raison ne m'inspire que de l'humeur & quelques vains regrets. Ainsi donc, dit le baron, vous êtes devenu misantrope? Ah! plut-au ciel, s'écria Sainville, je ne languirais pas dans cette apathie insupportable, qui prive l'ame de toutes ses facultés; j'aurais des sentimens violens, je ferais de profondes méditations, je serais agité, indigné, ému, toujours fortement occupé, je déteste-rais le monde & les hommes, & je n'ai pour eux que de l'indifférence. Heureux non-seulement qui sait aimer, mais aussi quiconque peut haïr encore! Ne rien sentir, c'est ne plus exister! A ces mots,

Sainville tomba dans une morne rêverie ; le Baron surpris, le considérait en silence, & au bout de quelques minutes, reprenant la parole : je n'en reviens pas, dit-il, car je le vois, vous ne parlez que trop sérieusement. Depuis long-tems je remarque un grand changement dans votre humeur ; mais je l'attribuais à des causes bien différentes, & sur-tout à votre rupture avec Mad. de Tervures. Vous vous abusiez étrangement, répondit Sainville, je connais trop les femmes pour pouvoir être susceptible de cet heureux dépit que vous me supposez. Vous jugez les femmes avec trop de rigueur, repliqua le Baron ; il en est de sensibles, &... au fond du cœur, interrompit Sainville, vous en avez à peu-près la même opinion ; mais il vous plaît d'être leur dupe, vous les aidez à vous tromper, parce que vous avez un esprit romanesque, qui vous fait trouver dans la galanterie, tout le charme de l'amour ; pour moi, je voudrais une passion, & je n'ai point rencontré de femme qui

méritât d'en inspirer. Quoi ! s'écria le Baron, vous qui avez tourné tant de têtes... oui, *des têtes*, reprit Sainville en soupirant; mais je suis excédé de l'insipide monotonie du rôle puérile & fatiguant d'homme à bonne fortune, à quoi se réduisent au vrai tous ces succès brillans! A feindre des sentimens qu'on n'a pas, à mettre en œuvre tous les artifices dont on est capable pour entraîner une prude & une coquette où elles veulent en secret être conduites; quoi de plus ridicule & de plus sot que d'employer toutes les ressources de son esprit & de son imagination, pour triompher d'un scrupule qui n'existe pas, pour vaincre une résistance qui n'est qu'apparente, & pour recevoir un serment trompeur auquel on n'attache aucun prix? Mon ami, poursuivit Sainville, il y a dans ce qu'on appelle le grand monde, je ne sais quel caractère de petitesse & de duplicité qui m'effraie & qui me paraît particulier à ce siècle; toutes les ames sont rétrecies, je vois des vices

monstrueux, & je ne vois point de grandes passions; c'est là sans doute le comble de l'abbaissement, & ce doit être le dernier degré de la corruption. Eh bien, reprit le Baron, arrachez-vous à l'ennui par des occupations solides; lisez, travaillez, cherchez dans l'étude & dans les sciences, ce bonheur qui vous a fui dans la dissipation. Eh! le puis-je, interrompit Sainville; je l'ai mille fois essayé vainement, tout s'y oppose, & sur-tout les liaisons que je ne puis rompre, quoique assurément le cœur ne les ait pas formées; on vient me tourmenter, m'assiéger dans cette campagne... Fuyez plus loin, dit le Baron, allez, s'il le faut, à deux cents lieues, chercher le repos & la liberté. J'y consens, répondit Sainville, & je suis prêt à partir; mais le bonheur n'est qu'une chimère, & le repos est un bien insipide, dont l'idée m'offre peu de charmes. Partons toujours, dit le Baron, essayez d'une vie nouvelle, vous ne pouvez dans l'état où vous êtes, que gagner à changer.

Comptez sur moi, je ne vous quitterai pas. A ces mots, Sainville avec indolence, approuve le projet, son ami le presse de l'exécuter; on donne les ordres, & il est décidé qu'on partira le lendemain pour une terre que possède Sainville au fond du Languedoc, à cent cinquante lieues de Paris.

Le baron de Verceil, cet ami de Sainville, âgé de 30 ans, joignait à un excellent cœur, un caractère plein de droiture & de générosité; son esprit plus cultivé qu'étendu, avait plus de finesse que de profondeur, & son ame avait moins d'énergie que de sensibilité. Il aimait la littérature, & le goût des vers & des romans donnait à ses idées & à sa conversation, un tour romanesque qui plaisait généralement aux femmes; modéré dans toutes ses affections, peu susceptible de sentimens violens, & n'en ayant jamais éprouvé, tout le charme de l'amour se trouvait pour lui dans le mystère & la galanterie; il était satisfait pourvu que son imagination fût occupée

d'une intrigue, & il aimait presque autant en être le confident, que le héros: né avec une fortune médiocre & un nom peu connu, il devait à l'amitié de Sainville son avancement militaire, beaucoup de graces de la cour, & l'existence agréable qu'il avait dans le monde. Ces motifs de reconnaissance lui avaient inspiré pour Sainville l'attachement le plus fidèle & le plus tendre; il l'aimait & l'admirait comme l'homme le plus aimable & le plus brillant qu'il connût, & celui dans lequel il trouvait le plus d'originalité & de grandeur d'ame. Accoutumé depuis sa première jeunesse à ne devoir qu'à l'intimité de Sainville, la considération dont il jouissait, il s'était absolument identifié à la gloire & aux succès de son ami; confident de ses goûts passagers, il avait toujours mis plus d'importance aux intrigues d'amour de Sainville, qu'aux siennes propres. La maîtresse de Sainville était toujours à ses yeux l'héroïne de roman la plus parfaite; il devenait promptement son ami intime, &

communément il se chargeait du soin de la consoler, lorsque les vœux de Sainville se tournaient vers un autre objet. Le Baron sans avoir la supériorité d'esprit & les agrémens de Sainville, était aimable, sur-tout avec les femmes, parce qu'il avait toujours l'air de les écouter avec intérêt & crédulité. Il croyait aux maux de nerfs & aux évanouissemens fréquens causés par la sensibilité; d'ailleurs il avait de l'usage du monde, un ton noble, une grande politesse; son esprit étoit orné de tous les lieux communs que l'on peut répéter avec agrément (dans les entretiens particuliers) sur l'amour, l'amitié, la simpathie, sur les délices de la vie champêtre &c. Il aimait les arts & sur-tout la musique; il savait admirer & faire valoir les petits talens de société; il s'extasiait en écoutant une femme chanter une romance, ou jouer des variations sur la harpe ou le piano; il était grand partisan des lectures de société, n'en manquait pas une,

& élevait aux nues tout ouvrage manuscrit lu par l'auteur *à cinquante ou soixante amis*. En outre le Baron avait fait deux voyages à Londres, & une course en Suisse, ce qui lui fournissait les moyens de disserter de tems en tems, sinon d'une maniere neuve, du moins avec succès, sur *la liberté*, sur *la verdure anglaise*, sur *les grands effets de la nature*, & sur *les sensations* qu'on éprouve au bord d'un précipice, ou sur le haut d'une montagne. Pour achever de bien peindre le Baron de Verceil, il faut ajouter que le bon goût qu'un esprit fin & délicat acquiert nécessairement à la cour & dans le grand monde, le préservait de l'insipidité que donnent quelquefois une extrême facilité de caractère & une excessive complaisance. Il s'était fait un art d'un genre de contradiction, qui loin de dégénérer jamais en dispute, ne pouvait que rendre la conversation plus agréable & donner plus de prix à son suffrage; il se plaisait sur-tout à contredire Sainville, tantôt pour faire briller son esprit, &

celui de son ami, & tantôt pour le déguiser & cacher aux autres le suprême ascendant que Sainville avait sur lui. Enfin le Baron de Verceil avait les qualités qui peuvent inspirer l'estime, & rendre agréable dans la société ; mais il n'avait pas le mérite transcendant qui excite l'envie & la haine ; aussi était-il généralement aimé, tandis que Sainville, plus brillant & distïngué par un esprit & des talens supérieurs, malgré la noblesse de son caractère, & quoiqu'il n'eût jamais abusé de son crédit, avait une multitude d'ennemis & de détracteurs.

Cependant, d'après les ordres des deux amis, les chevaux de poste arrivent ; Sainville voit avec indifférence les apprêts de son départ, son ami l'entraîne ; ils montent l'un & l'autre en voiture, accompagnés seulement de M. Renaud, chirurgien & grand botaniste, homme flegmatique et distrait, attaché à Sainville depuis plusieurs années. Les voilà bientôt sur la route du Languedoc, M. Renaud réfléchit, le Baron disserte,

& Sainville s'endort : à la pointe du jour le Baron s'écrie, en s'adressant à M. Renaud : quel plaisir de quitter Paris dans cet instant où la campagne est si délicieuse ! Voyez donc ces prés, ces bois, cette verdure si fraîche qui me rappelle celle d'Angleterre ! tout cela n'est-il pas ravissant? Quelles bruyantes exclamations, reprit Sainville, en s'éveillant, comment la vue d'objets si communs, peut-elle exciter des transports si vifs ? Ne vous en moquez pas, répondit le Baron ; je me flatte qu'un jour, sorti de votre engourdissement, vous les éprouverez à votre tour. Je fais ce que vous voulez, dit Sainville ; je quitte Paris, cette complaisance me coûte peu, tout m'est égal, je ne regrette point le monde ; mais je ne désire pas la solitude, & je crois d'ailleurs, que la vie champêtre n'est guères faite pour moi ; il faut pour l'aimer un cœur neuf & sensible, jugez si elle peut me convenir. Bon, s'écria le Baron, votre cœur est plus neuf que vous ne pensez,

Il n'est que vuide & ne saurait être épuisé, car il ne fut jamais rempli. Pour moi, j'avoue que je suis charmé de me reposer pendant quelques mois des fatigues de la dissipation du grand monde. Je regrette, il est vrai, quelques amis dont la société avait un grand charme pour moi; mais le plaisir de s'écrire est un bien doux dédommagement: rien au monde n'est agréable comme une correspondance suivie, sur-tout avec des femmes spirituelles & sensibles : par exemple, Mde. de Tervures écrit comme Mde. de Sévigné! A ces mots Sainville sourit dédaigneusement, en haussant les épaules; oui, poursuivit le Baron, ses lettres formeront un jour le recueil le plus intéressant, ainsi que celles de Mde. de S.... Cette dernière n'a pas le piquant & les graces de Mde. de Tervures, mais elle a un style original, & une abondance d'idées véritablement extraordinaires. Sa manière d'écrire a beaucoup de rapport avec celle de Rousseau. Je pourrais citer encore Mde. de

Flamigny..... Fort bien, interrompit Sainville, avec ironie, & nous la comparerons à *Pascal*, quoiqu'elle n'ait pas tout-à-fait une morale aussi austère. Ainsi vous allez entretenir de sublimes correspondances, je vous en félicite. Quant à moi, comme j'ai le malheur, depuis long-tems, de ne trouver dans ce qu'on appelle de *jolies lettres*, que beaucoup de prétentions & de galimathias, je ne compte écrire qu'à mon intendant; c'est-à-dire, un billet de six lignes chaque mois. Chacun a son goût, reprir le Baron, avec un peu d'humeur, vous dénigrez tout, rien ne vous plaît & tout vous ennuie; moi j'aime à louer, j'approuve & j'admire peut-être trop facilement, mais je jouis de mes illusions mêmes, je m'amuse & je suis heureux. Loin de vous critiquer, repliqua Sainville, je vous envie, & croyez que si l'on pouvait se donner un caractère, ce serait le votre que je choisirais. La conversation finit là; le Baron, qui avait un roman dans sa poche, se mit à lire,

& Sainville & M. Renaud se rendormirent au bout de quelques minutes. On s'arrêta pour dîner, le Baron enchanté de sa lecture en fit part à Sainville, que rien ne pouvait tirer de sa léthargie, il répondait avec nonchalance & distraction; & s'il paraissait quelquefois se ranimer un peu, ce n'était que pour laisser échapper quelque trait satyrique & mordant contre le monde, la cour & les femmes. Car à mesure que le cœur se desséche, la tête se refroidit & l'esprit s'aiguise. Les hommes gais & sensibles sont sujets à l'engouement, ils voient tout en beau; les gens blazés sont frondeurs, ils voient les objets tels qu'ils sont.

Le voyage se passa de la sorte; enfin les deux amis arrivèrent le 1.er de mai à L****. Tous les habitans accoururent en foule au devant de Sainville, ils ne l'avaient pas vu depuis son enfance, & pleuraient de joie en suivant sa voiture. Sainville, à ce spectacle, dit froidement, j'avais dix ans quand je quittai cette

terre & les voilà transportés de me revoir ! Que le peuple est partout imbécile & stupide ! Ah ! dit le Baron, ces pauvres gens vous supposent juste & bon, & ils pleurent de joie, si leur conjecture est vraie, n'ont-ils pas raison ? Nos trois voyageurs, suivis d'une multitude immense, entrent au château ; le vieux concierge, ravi de revoir son maître, laisse éclater sa joie naïve, le Baron communicatif autant que senſible, le prend sur-le-champ en amitié, le questionne & ne perd pas un instant, pour s'informer des jours où la poste arrive & part. Chose très-intéressante pour lui ; car il était un des plus grands écrivains épistolaires de ce siècle.

Après avoir traversé deux vestibules, on se trouve dans une grande galerie, remplie de portraits de famille ; à cette vue, le Baron s'extasie ; il contemple avec ravissement & un secret orgueil ces vieux tableaux, au bas desquels étaient écrits, en lettres d'or, les noms & les titres des personnages. On peut

faire ici un cours d'histoire de France, s'écria-t-il, & même en remontant au-delà du tems de Charlemagne. Quelle antiquité & que d'illustrations..... Parbleu, je suis charmé de connaître les traits de ce fameux comte de ***, qui se conduisit si valeureusement à la bataille de Bouvines, quel air martial ! quel regard plein de feu !..... Et celui-ci qui périt au combat de la Massoure, & ce brave capitaine fait prisonnier à la bataille de Poitiers..... Ah ! voici le digne ami du grand du Guesclin..... Tout ce côté nous retrace les plus hauts faits de l'ancienne chevalerie. Bon Dieu quelles larges épaules ils avaient tous ces preux chevaliers & quelle stature! que nous sommes petits auprès de ces gens-là !..... Ah !..... voici un ministre d'état, qui fut le plus grand politique de son tems..... Voici un des favoris d'Henri III, quelle beauté ! c'est une tête d'Antinoüs !... Mais en voici un autre beaucoup plus digne de fixer notre attention, ce fut un des amis

d'Henri IV, quel tirre de gloire! ami du plus grand, du meilleur des rois & des hommes!..... A présent nous voilà au siècle de Louis XIV, aussi les peintures sont meilleures..... Cette tête de la maréchale de *** est superbe, elle est de Rigault j'en suis sûr. Ah! j'apperçois la belle duchesse de ***, cela est ravissant!..... Et cette tête du marquis de *** est absolument dans la manière de van Dick. Ces deux tableaux mériteraient d'être remis sur toile. Que j'aime cet ancien costume, ces longues cravates de dentelles, ces nœuds de ruban couleur de feu!.... il y a une noblesse dans cet habillement!.... il faut au moins huit jours pour examiner & bien connaître cette nombreuse collection, je n'en ai jamais vu d'aussi complète. Les anciens dans leurs funérailles, faisaient porter les bustes des ayeux du défunt, mais il est plus doux & plus utile de s'entourer durant sa vie de ces images respectables. Lorsque l'on peut compter des héros parmi ses ancêtres; il est beau

de se le rappeler; il est permis, il est salutaire de s'en énorgueillir, on veut illustrer davantage encore un nom déjà fameux, on veut imiter ce qu'on admire. Pendant ce long discours, Sainville errait lentement dans la galerie, quand tout-à-coup se trouvant vis-à-vis du portrait de son père, il le reconnut & s'arrêta, il le regarda fixement, & ses yeux se remplirent de larmes. Roger (c'est le nom du concierge) était à deux pas de lui, il remarqua avec délices ce mouvement de tendresse filiale, & ne put s'empêcher de faire à ce sujet une exclamation approbative sur la sensibilité de son maître, à l'instant même les pleurs de Sainville se séchèrent, il regarda Roger d'un air surpris & sévère, & reprenant une contenance froide & dégagée, il s'éloigna du tableau, fit encore un tour dans la galerie & sortit. Ce caprice apparent de Sainville, n'était point une affectation; Sainville venait de s'attendrir, & en même tems d'éprouver un embarras désagréable, en rencontrant l'œil

observateur de Roger. Né profondément sensible, ayant toujours été tour-à-tour recherché & trompé par des femmes sans principes & sans mœurs, n'ayant jamais trouvé un cœur qui répondit au sien, Sainville prenait la satiété des plaisirs & de la dissipation, pour l'endurcissement d'une ame épuisée. Trop fier & trop délicat, pour avoir une ambition commune, & trop éclairé pour attacher du prix à des distinctions accordées à la naissance ou à l'intrigue, il méprisoit la cour, & il était dégouté du monde; extrême en tout, il aimait à se croire & à se montrer aux yeux des autres absolument impassible; cette manière d'être lui paraissait préférable à un état plus modéré; il y trouvait une sorte d'originalité qui convenait mieux à son amour-propre & à son humeur chagrine & dédaigneuse; d'ailleurs vivement frappé de l'affectation de sensibilité, si commune dans les gens du grand monde, l'aversion de l'hypocrisie lui faisait prendre souvent la fausse apparence

de la dureté ; il aimait le Baron, il révérait en lui plusieurs qualités attachantes, mais il n'estimait ni son caractère, ni son esprit, le Baron lui paraissait toujours emphatique, éxagéré, & souvent même ridicule ; il avait en lui cette sorte de confiance inspirée par l'habitude, & qu'on ne peut refuser à un attachement véritable, mais il n'avait point celle que donne la sympathie, il n'éprouvait jamais le besoin de lui rendre compte des impressions qu'il recevait ; il ne lui cachait ni ses actions, ni ses projets, il lui confiait ses secrets les plus importans & en même tems il n'était presque jamais tenté de lui parler de ses sentimens. En sortant de la galerie, Sainville entre dans le sallon où le Baron vient bientôt le rejoindre. Un instant après on se mit à table ; Roger fit l'histoire du pays pendant le dîner. A-t-on du voisinage ici ? demanda le Baron : Non, Monsieur, répondit Roger, ce château est isolé, & nos voisins les plus proches sont à trois lieues.

Mais à propos de voisinage, j'oubliais de vous conter une histoire qui occupe beaucoup notre village, & qui commence à faire du bruit dans la province, il y a environ un an qu'une femme en voyageant dans ces cantons, tomba malade à Limoux, petite ville à quatre lieues de cette terre; elle vint dans sa convalescence se promener ici, & fut si charmée de la ferme qui est au haut du village, qu'elle l'acheta avec l'enclos; elle y est établie depuis huit ou dix mois, y vivant comme un hermite, & ne recevant personne. Elle n'a que deux domestiques, un valet qui est étranger comme elle, & qui ne sait pas encore le français, & une servante qu'elle a pris dans le pays : à ce récit le Baron sent naître la curiosité la plus vive, & il fait mille questions à la fois : quel âge, quelle figure a cette femme, quelle est sa patrie? Je ne puis, répondit Roger, vous satisfaire sur rien de tout cela; on ignore sa naissance, son pays & son âge; elle ne sort qu'avec un grand chapeau

peau de paille, qui lui couvre la moitié du visage, & le reste est caché par une gaze si épaisse qu'il est impossible de distinguer ses traits. Puisque personne depuis dix mois, interrompit Sainville, n'a vu son visage, l'on peut présumer qu'elle n'est ni jeune, ni jolie. Aussi, répartit Roger, beaucoup de gens prétendent qu'elle a quelqu'étrange difformité, qui l'empêche de se laisser voir : les uns croient qu'elle a sur le visage une grande tache de vin, les autres imaginent qu'elle est borgne, on fait différens contes là dessus ; mais ce ne sont que des suppositions ; & qu'en dit sa servante ? demanda le Baron, oh ! répondit Roger, c'est une petite fille si niaise qu'on n'en peut rien tirer, je lui ai demandé moi-même si sa maîtresse était laide ou belle, elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien parce qu'elle ne s'y connaît pas ; au reste il y a aussi bien des personnes qui pensent qu'elle a une si grande beauté, qu'elle se cache pour cette raison par un excès de modestie :

cela est vraisemblable, s'écria Sainville en riant : oh je n'en crois rien, reprit vivement Roger, voyant que son maître se moquait de cette idée. Seulement je suis certain qu'elle est jeune, cela se voit à sa taille & à sa démarche. Ici le Baron demanda quel genre de vie elle menoit, Roger répondit qu'elle passoit pour une sainte, tant elle était charitable & bienfaisante, & que dans le village les paysans ne l'appelaient *que la bonne Dame.* Roger ajouta qu'elle se promenait beaucoup, mais dans les lieux les plus solitaires, qu'un de ses plus grands plaisirs était de cueillir des plantes dans les champs, & de cultiver des fleurs, qu'enfin il ne doutait pas que ce ne fût une grande Dame retirée là pour faire son salut. M. Renaud, qui jusqu'alors avait prêté peu d'attention à ce récit, commença à s'y intéresser; lorsqu'il entendit parler du goût de l'inconnue pour les plantes, il conjectura qu'elle était la fille, ou la veuve d'un botaniste; le Baron combattit cette idée,

que Sainville adopta : le Baron fit encore une foule de questions sur cette personne extraordinaire, & demanda quel nom elle se donnait, il apprit avec ravissement qu'elle s'appelait Constance ; Sainville fit qnelques plaisanteries sur ce nom romanesque, & déjà fatigué de cet entretien il parla d'autre chose. Il employa le reste du jour à visiter le château, à critiquer la distribution incommode & gothique des appartemens, ensuite à visiter les jardins qui ne furent pas épargnés. Le bon homme Roger souffrait mortellement, en entendant son jeune maître proscrire les charmilles & les allées à perte de vue, qu'il admirait depuis 40 ans ; il avait beau dire, *feu M. le Marquis a fait planter ce labyrinthe, feu M. le Marquis trouvait cette patte d'oie & ce quinconce admirables*, Sainville avec dédain répétait de tems en tems : tout cela est d'un goût affreux, je ferai abattre tout cela. Le Baron passionné pour les jardins anglais, était du même avis, & repétait avec emphase tous les

lieux communs qu'il avait pu recueillir contre la symétrie, les allées droites & les arbres taillés, & en faveur de *l'imitation de la belle nature* & des *effets pittoresques* produits par l'inégalité du terrain. Il restait une espérance au pauvre Roger ; les deux amis n'avaient point encore vu la plus belle partie du jardin, dans laquelle se trouvaient un grand berceau de treillage ouvragé, & une grotte ornée de nacre & de coquillages ; ces deux morceaux étaient fameux dans province, & Roger ne doutait pas que Sainville, malgré son humeur dénigrante, ne leur payât le tribut d'admiration qu'il leur voyait rendre depuis près d'un demi siècle ; mais son attente fut cruellement trompée : en approchant de ces merveilles du Lauguedoc, Roger d'un air de triomphe précipita sa marche, en fixant les yeux sur son maître ; on avance, & Sainville découvre la grotte & le berceau, ah ! ah ! dit-il d'un ton moqueur, une rocaille & des treillages ! je m'y attendais, car j'aurais été bien

surpris de ne pas trouver ces ornemens dans un tel jardin. Eh bien ! ajouta le Baron, je suis sûr que ces chef-d'œuvres de mauvais goût ont coûté beaucouq d'argent, car le travail en est prodigieux ; quel dommage qu'on ait ainsi gâté cette délicieuse partie du jardin, car le site en est charmant. Oui, reprit Sainville, & je ferai mettre à la place de ces ridicules fabriques, une chaumière & des rochers. A ces mots Roger frémit, & il n'aurait pu dissimuler l'excès de son indignation & de sa douleur, si l'on eût prolongé cet entretien, mais quelques gouttes de pluie faisant craindre un orage, on cessa de disserter sur les jardins, & l'on regagna promptement le château. On y trouva M. Renaud qui revenait aussi de la promenade, mais qui avait été herboriser dans les champs ; il conta qu'il venait de rencontrer la Dame inconnue, & qui lui avait parlé : là-dessus le Baron ne manqua pas de le questionner, & M. Renaud ne put répondre autre chose sinon

que cette Dame était très-polie, & qu'elle paraissait savoir fort bien la botanique. D'ailleurs les questions du Baron sur sa taille, son habillement sur le son de sa voix, furent tout-à-fait inutiles.

Le lendemain matin, le Baron sortit du château à sept heures, avec Mr. Renaud qui le conduisit où il avait été la veille, c'est-à-dire aux environs de la demeure de Constance. Mais ils attendirent & cherchèrent vainement, Constance ne parut point; le Baron voulut au moins connaître son habitation; il se rendit sur la colline où elle était située, & vit une jolie petite maison nouvellement blanchie & entourée d'une haye d'aubépine, qui formait la bordure d'une terrasse, du haut de laquelle on découvrait une vue admirable. Après avoir rodé quelque tems autour de la maison, le Baron fort mécontent de sa promenade, retourna au château. On lui dit que Sainville qui voulait faire poser quelques cloisons dans les appartemens, était dans son cabinet avec un menuisier,

le Baron s'y rendit : vous venez à propos, lui dit Sainville, tous mes ordres sont donnés, & Robert qui me paraît aimer la conversation, m'entretenait de *la bonne Dame*. Il travaille pour elle, il a fait chez elle une bibliothèque & quelques petits meubles ; mais il ne l'a pas vue, la servante lui a expliqué ce qu'il fallait faire, & *la bonne Dame* se tient constamment dans une chambre où Robert n'est jamais entré. Oh ! oui, reprit Robert, c'est pis qu'une religieuse, c'est sûrement quelque vœu qu'elle aura fait; car pour ce qui est de la tache de vin, c'est faux, la servante m'a dit qu'au contraire elle a tout le visage aussi blême que si elle mettait du fard qui blanchit, & elle voit des deux yeux ; avec cela elle écrit, elle fait des peintures, & je ne sais combien d'autres brinborions. Elle a donné dans le village trois layettes de son ouvrage; elle fait des corbeilles d'ozier aussi bien que Charlotte. Moi, je lui ai monté un tour, & par-dsssus le marché, elle joue d'un petit orgue, & elle chante comme

une flûte, je l'ai entendue, mais je crois que c'est du latin de son pays, car on ne comprend pas les paroles. Robert qui ne s'arrêtait jamais de lui-même, lorsqu'il s'était engagé dans une narration, fut interrompu par le Baron qui desirait un peu plus d'ordre dans les récits; après avoir subi un assez long interrogatoire, Robert sortit. Eh bien! mon cher Verceil, dit Sainville, voilà une héroïne de roman, jeune, des talens, de la singularité, si sa figure est agréable, il faut tenter cette aventure.— En avez-vous le projet? — qui, moi? vous plaisantez sans doute. — Mais, si cette femme est belle, intéressante, spirituelle — c'est beaucoup de choses; mais, quand cela serait, que pourrait-elle sur moi? je suis malheureusement à l'abri de toute espèce de séduction.— Je n'en puis dire autant, je l'avoue, cependant je n'ai nulle envie de nouer une nouvelle intrigue, j'ai des engagemens à Paris que je ne puis, ni ne veux rompre, & la seule curiosité me fait de-

sirer de connaître une femme si singulière. — Elle est en effet très-singulière, si elle est jeune & jolie; & à vous dire le vrai, comme je n'ai pas votre riante imagination, j'ai la grossiéreté de me la représenter fort laide & âgée de quarante ans. — Roger assure qu'elle est jeune, & le récit de Robert nous apprend qu'elle est d'une blancheur éblouissante. — Roger la croit jeune, parce qu'elle marche plus lestement que lui, ce qu'on peut fort bien faire à quarante ans, & ce qui prouve seulement qu'elle n'a pas la goutte, & qu'elle n'est pas asthmatique, quant à sa blancheur, mon mauvais caractère me persuade qu'elle est extrêmement blafarde ; l'expression de *visage blême*, employée par Robert, justifie cette conjecture ; au reste, puisque vous n'avez point de dessein sur elle, j'aimerais mieux qu'elle fût telle que je la suppose, que semblable à l'idée que vous vous formez d'elle — & pourquoi ? — si c'est une jeune & belle personne, l'amour est sûrement la

cause de ce genre de vie extraordinaire; elle a eu ou elle croit avoir une grande passion : certainement elle ne se fixera pas dans cette solitude ; mais, si c'est une femme de quarante ans instruite & spirituelle, nous pourrons jouir de sa société & de ses talens, & avec d'autant plus d'agrément qu'elle sera sans prétentions. Sainville parlait encore, lorsque Roger entra dans le cabinet, & s'adressant à son maître : les deux petites filles de votre nourrice, lui dit-il, viennent d'arriver, & vous apportent un présent de la part de leur grand'mère : ma nourrice, interrompit Sainville, je croyais que la bonne femme n'existait plus. — Oh ! elle est bien infirme, un rhumatisme qui la tient depuis quatre mois, l'empêche de venir elle-même rendre ses devoirs à M. le Marquis — demeure-t-elle dans le village ? — non, elle est établie à une lieue & demie d'ici. — J'espère que non seulement elle ne manque de rien, mais qu'elle est à son aise. — Elle a éprouvé bien des malheurs depuis

six mois ; sa fille unique, sœur de lait de M. le Marquis, qui était veuve, est morte cet hiver, & a laissé cinq orphelins qui sont présentement à la charge de leur grand'mère. Je crois qu'elle a bon besoin de secours. Vous auriez dû, reprit séchement Sainville, m'écrire sur-le-champ pour m'en instruire. — Je l'ai mandé à votre intendant qui ne m'a pas repondu. Mais M. le Marquis veut-il recevoir les petites filles ? je vais à la chasse, répondit Sainville, je les verrai en passant. A ces mots, Sainville sortit avec le Baron ; comme ils traversaient les appartemens, ils apperçurent dans une anti-chambre les deux petites filles que Roger fit avancer; l'une avait dix-sept ans, & l'autre était un enfant âgé de six ans. La jolie figure de la jeune paysanne fixa d'abord toute l'attention de Sainville, elle tenait un panier rempli de légumes, de fruits & d'œufs frais ; elle s'approcha d'un air timide & confus, d'une main tremblante elle présenta son offrande en rougissant. Sainville la

considérait avec intérêt, lorsque la petite fille qui tenait des fleurs, s'écria : Tenez, mon parrain, voilà un bouquet. Oh ! la ravissante petite créature, dit le Baron, regardez donc comme elle est belle ! en disant ces paroles, le Baron la prit dans ses bras ; suis-je en effet son parrain, demanda Sainville, oui M. répondit Roger, j'écrivis dans le tems, pour obtenir la permission de lui donner vos noms, & c'est moi, qui à son baptême, ai eu l'honneur de représenter M. le Marquis ; & c'est pourquoi, dit la petite fille, que je m'appelle Louise-Georgette. Eh bien ! Georgette, dit Sainville en l'embrassant, vous êtes charmante ; & vous, dit-il à la jeune paysanne, quel est votre nom ? — Jeannette, pour vous servir. — Allez, Jeannette, retrouver votre grand'mère, dites-lui que j'irai la voir. Jeannette fit la révérence & s'en alla. Quand elle fut sortie de la chambre, Sainville, tirant Roger à l'écart, lui donna vingt-cinq louis, avec ordre de les envoyer sur-le-champ

à sa nourrice. Après avoir rempli ce devoir, il partit pour la chasse avec le Baron.

Les deux jours suivans n'amenèrent aucun événement remarquable, Sainville & son ami firent de lougues promenades dans les champs & dans les bois, & ne rencontrèrent point Constance; M. Renaud fut plus heureux, il conta qu'il l'avait trouvée sur une montagne à une demi-lieue du village, mais que pour cettte fois, il n'avait pu entrer en conversation avec elle, parce qu'elle l'avait quitté au bout de quelques minutes; il ajouta qu'elle se promenait avec un enfant, dont elle paraissait être la mère, parce qu'il avait entendu plusieurs fois l'enfant l'appeler *maman*; cette découverte donna lieu à de nouvelles informations; on apprit qu'en effet Constance avait depuis quelques jours un enfant chez elle, mais on n'en put savoir davantage. Roger ayant dit au Baron que Constance se rendait tous les jours de fête à la paroisse, pour y entendre la

grand'messe qui se célébrait à sept heures du matin, le Baron engagea Sainville à y aller avec lui, ce qui fut exécuté le lendemain qui était un Dimanche. Les deux amis arrivèrent à l'église au moment où Constance y entrait; elle n'avait point de chapeau, mais une coiffe noire rabattue couvrait son visage, & un grand manteau noir cachait entièrement sa taille. Un domestique la suivait, & elle n'avait point d'enfant avec elle; Sainville & le Baron la saluèrent, & se trouvant près du bénitier, Sainville, d'un air respectueux, lui offrit de l'eau bénite; Constance fit une profonde révérence, & ôtant son gant pour prendre de l'eau bénite, elle montra un bras & une main d'une beauté ravissante: dans cet instant, le curé & son clergé, s'approchant de Sainville, pour lui rendre les honneurs accordés aux seigneurs de paroisse, Constance s'éloigna, Sainville la suivit des yeux; mais elle se perdit dans la foule. Sainville conduit à son banc, entendit la messe avec beaucoup de distraction,

il cherchait Constance, & ne la pouvait voir ; car elle s'était placée à l'autre extrêmité de l'église. Le Baron, plus distrait encore que son ami, apperçut sur un banc, à quelques pas de lui, le domestique de Constance, aussi-tôt, sous prétexte d'aller parler à Roger, il quitta le banc du seigneur, & après avoir fait quelques tours dans l'église, il finit par aller s'asseoir auprès du laquais de Constance. Comme on lui avait dit qu'il s'appelait Tompson, il imagina facilement quel était son pays, & lui parla anglais. En effet, il ne se trompait pas; Tompson lui répondit, mais avec un tel laconisme & un air si peu amical, qu'il ne put rien apprendre de nouveau, sinon que Constance était Anglaise. Après la messe, les deux amis s'arrêtèrent assez longtems sous le portail de l'église, dans l'espoir de voir Constance ; mais elle était sortie par une petite porte de derrière, & ils ne la revirent plus.

Quelques affaires obligeant Sainville à aller passer deux jours à Limoux, il

partit le soir même avec le Baron. Pendant la route, l'entretien tomba plus d'une fois sur Constance. Vous conviendrez, disait le Baron, qu'une femme de quarane ans n'a pas communément les bras & la main qu'elle nous a laissés voir. — Oui, je crois à présent qu'elle est jeune, j'imagine que c'est une infortunée qui aura été séduite & abandonnée avec son enfant, & qui vient ici cacher sa honte & sa douleur. — Ces aventures sont sur-tout communes en Angleterre; les jeunes filles y jouissent d'une liberté qui les expose à tant de dangers... Mais pour revenir à notre héroïne, maintenant que vous lui accordez la jeunesse, vous obstinez-vous encore à lui refuser la beauté? — oh! plus que jamais; car elle montre sur-le-champ sa main qui est charmante, & elle cache constamment son visage. — Pour moi, je me la représente belle comme un ange. — Je n'en doute pas, votre imagination vous sert si bien! je suis certain que vous avez déjà composé

un roman admirable sur cette inconnue, & il faut pour cela qu'elle soit jolie ; au reste le plan n'en sera pas très-neuf; une jeune fille séduite & trahie, fuyant avec le fruit de ses amours, une famille irritée, venant se cacher quelques mois dans une ferme, ensuite s'ennuyant de la solitude, rentrant dans le monde, & s'y consolant; voilà le roman entier : il me paraît assez insipide. — Mais vous en composez le dénouement; qui vous a révélé que notre inconnue quittera sa chaumière, & se consolera ? — Je connais les femmes; les partis violens ne leur coûtent rien, elles les prennent avec facilité, & elles y renoncent de même. Elles pleurent, elles s'évanouissent, elles sont à la mort, & elles ressuscitent tout-à-coup, elles passent subitement & sans cesse d'une extrêmité à l'autre, de l'amour à la haine, de la timidité à l'audace, de la pudeur à l'effronterie, de la misantropie à la dissipation. On les a trop accusées de fausseté, parce qu'on attribue souvent leur inégalité & leur

inconstance à la dissimulation ou à l'hypocrisie ; elles quittent & reprennent de bonne foi les passions, les vices, les vertus ; elles doivent à une délicatesse exquise, une vivacité de sensations qui les entraîne impérieusement, & qui leur donne une égale flexibilité pour le bien & pour le mal ; au sein de la sagesse, un léger incident peut leur causer un accès de folie, & au milieu de leurs égaremens, l'enthousiasme de la vertu peut les saisir. Mde. de *** m'aimait passionnément ; nous fûmes ensemble à la messe de minuit, la majesté du lieu, l'harmonie de l'orgue, la beauté de la musique, produisirent sur elle une telle impression, qu'en sortant de l'église elle fut s'enfermer dans un couvent où elle a vêcu trois ans comme une sainte. Cette femme, à onze heures trois quarts, était entièrement livrée à l'amour, & à minuit elle avait sacrifié à Dieu sa passion, son amant et le monde : voilà les femmes, & encore sont-ce les plus intéressantes, celles qui sont naturelles & sensibles. Etres séduisans & bizarres,

qui doivent leurs plus grands charmes à leurs défauts, à cette facilité de se passionner qui donne à leurs traits tant d'expression & de mobilité, à leurs manières une variété si piquante..... Sexe dangereux, qu'on ne saurait aimer avec sécurité, qu'on n'a ni la possibilité d'estimer, ni le droit de mépriser, parce qu'il est également capable des écarts les plus incompréhensibles & des actions les plus sublimes. Cette satyre des femmes, dit le Baron en riant, me plaît davantage que celle que vous faites ordinairement, du moins elle est d'un autre genre, & je n'y trouve pas cette froideur dédaigneuse, bien plus insultante que la colère. La colère suppose du dépit, reprit Sainville; ainsi je n'en ai point. Je raisonne avec la parfaite impartialité de l'indifférence; je juge les femmes sans humeur, parce que je les vois sans passion, & croyez que lorsqu'on parle d'elles équitablement on en est guéri sans retour. Les deux amis, en causant ainsi, arrivèrent à Limoux,

& le jour suivant furent invités à un grand dîner où se trouvèrent plus de trente personnes. Pendant le dîner, la conversation tomba sur Constance, & chacun fit à ce sujet une histoire plus ou moins vraisemblable, & toutes à-peu-près également injurieuses : car dans tous les pays, les personnes qui se consacrent à la solitude, & qui ne veulent ni faire, ni recevoir de visites, sont déchirées et calomniées par tous les gens curieux & désœuvrés, & cette classe forme le plus grand nombre ; les autres se taisent, écoutent & reçoivent toujours quelque prévention défavorable. C'est ainsi que sont traités ceux qui, dénués d'ambition & ne cherchant que la paix, s'éloignent de la société, tandis que les intrigans ne manquent jamais de partisans & de défenseurs. Cependant le Baron prit avec vivacité le parti de Constance ; une dame de la compagnie, qui était la beauté de Limoux, assurait positivement que cette avanturière (c'est l'épithète qu'elle donnait à l'inconnue),

était une femme-de-chambre Irlandaise, qui, après avoir volé sa maîtresse, était venue se réfugier en Languedoc : Sainville fit quelques moqueries de cette histoire qui déconcertèrent beaucoup la dame, qui avait un violent désir de plaire à un homme de la cour, à *un grand Seigneur*, jeune, spirituel & beau. Le dépit qu'elle éprouva lui inspira une telle rage contre l'inconnue, qu'elle dit tout bas à son voisin, que non-seulement cette *aventurière* avait commis un vol, mais qu'elle y avait joint un assassinat, en donnant deux coups de couteau à sa maîtresse, qui en était morte. Pendant cette conversation, un vieillard, vêtu de noir & assis à côté du Baron, gardait un profond silence, & mangeait avec beaucoup d'application. Tout-à-coup le maître de la maison, lui adressant la parole, Monsieur le docteur, lui dit-il, vous pourriez mieux que personne parler sur ce sujet, car si je ne me trompe, vous avez été médecin de cette étrangère. Qui, Monsieur,

répondit le docteur; mais je n'en parle plus, depuis que je sais qu'on me fait précisément dire tout le contraire de ce que j'en ai rapporté. N'importe, reprit Sainville, on ne doit pas se lasser de répéter la vérité. Eh bien! M. le Marquis, j'ai eu l'honneur de soigner cette dame dans une assez longue maladie, il y a environ dix mois. Elle me dit qu'elle avait vingt-quatre ans, je lui en aurais donné dix-huit; elle me parut la plus belle personne que j'aie jamais vue: ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut être plus respectable; rien n'est égal à sa douceur, à sa bonté, à sa modestie; j'ai eu le plaisir de la rencontrer plusieurs fois depuis sa convalescence, & toujours chez des pauvres qu'elle va soigner, consoler, & dont elle soulage la misère. Ce discours émut Sainville & transporta le Baron; quelques personnes, dont Constance avait refusé les visites, ricanèrent & montrèrent une extrême incrédulité; les plus désintéressés suspendirent leur jugement;

car il s'agissait de passer du mépris à l'admiration, chose à laquelle on ne se décide jamais légèrement ; pour la dame de Limoux, elle souffrait étrangement, & elle ne put s'empêcher de dire assez haut, que le médecin était un visionnaire & un vieux radoteur. M. le docteur, dit Sainville, puisque tel est le compte que vous avez rendu de cette dame étrangère, je ne suis pas étonné qu'elle ait tant d'ennemis, un semblable récit doit exciter l'envie, & produire par conséquent beaucoup de méchancetés & de calomnies absurdes. Comme il achevait ces paroles, on se leva de table, & au bout d'une heure les deux amis repartirent pour retourner à L***. Ils ne s'entretinrent en chemin que de Constance, Sainville en parla toujours froidement ; mais il ajouta qu'il était indigné des calomnies que l'on répandait contre elle, & que ces méchancetés le décidaient à lui aller faire une visite le jour même ; peut-être ne voudra-t-elle pas nous recevoir, poursuivit-il ; n'im-

porte, nous aurons rempli un devoir, en donnant une marque de considération & de respect à une personne intéressante & paisible, que la haine & l'envie cherchent à noircir.

En effet, en approchant du village, Sainville ordonne à ses gens de s'arrêter devant la maison de Constance; on approche, l'homme à cheval, qui précédait la voiture, met pied à terre, frappe à la porte, & appelle à grands cris la servante, qui accourt. Le domestique lui dit : voilà M. le Marquis qui vient faire une visite à votre maîtresse, allez la prévenir. La servante, toute effarée, rentre dans la maison; un instant après elle revient & dit, sans préambule, que sa maîtresse ne peut voir personne. Le domestique indigné d'un tel manque de respect envers *M. le Marquis*, allait répondre & se fâcher, lorsque Sainville, d'un ton sec & d'un air froid, lui ordonna de se taire & de prendre le chemin du château. Le Baron se désespérait, sa curiosité était au comble, & il ne le cachait

cachait pas; Sainville, honteux d'éprouver le même sentiment, cherchait à le dissimuler ; de plus il était, au fond de l'âme, très-piqué de se voir traité par Constance comme ses voisins & les habitans de Limoux. Ce goût d'une profonde solitude, qui l'avait d'abord intéressé, ne lui parut, dans ce moment, qu'une *sauvagerie ridicule*. Ceci nous apprend, dit-il, que cette femme n'a jamais vécu dans la société, car l'usage du monde laisse toujours une politesse que la misantropie ne peut ôter. Cette étrangère peut être intéressante, mais je suis sûr qu'elle manque d'*éducation*. — Je ne doute pas que la servante ne fut chargée de quelque compliment qu'elle n'aura pas fait, elle a dit cruement la chose sans répéter les expressions. Au reste, reprit Sainville en riant, cela est assez égal. Après avoir dit ces mots il parla d'autre chose.

En arrivant au château, le Baron ne put questionner Roger qui avait profité de l'absence de son maître, pour aller

à une foire qui se tenait à quelques lieues du village, M. Renaud, profondément occupé de son art & de la botanique, ne donnait d'ailleurs aucune attention à ce qui se passait autour de lui, il n'était ni observateur, ni curieux, & lorsqu'on l'interrogeait sur les événemens qu'il devait savoir, ou même sur les choses dont il avait été témoin, on n'obtenait communément de lui, que ces deux réponses : *Je ne m'en suis pas informé, ou je n'y ai pas pris garde.* Non-seulement il n'était susceptible d'aucune passion, excepté celle de l'étude ; mais il ne les concevait pas dans les autres, il n'en remarquait pas mieux les effets, qu'il en comprenait peu les causes ; il ne voyoit dans le mariage qu'une association d'intérêts, & dans l'amour qu'un amusement de désœuvrés ; quoiqu'il eut de la bonté, il n'éprouvait de compassion que pour les maux physiques, les autres échappaient à sa pénétration, ou ne lui paraissaient que des défauts d'organisation & des folies. Le Baron n'apprit de lui

rien de nouveau sur Constance, ce qui lui donna beaucoup d'humeur; mais comme ce jour était celui du départ de la poste, il se consola en écrivant toute la soirée.

Le lendemain matin, les deux amis furent se promener dans un bois charmant, à un quart de lieue du château. Ce bois était entièrement tapissé d'un gazon naissant, parsemé de muguets & de violettes. Le terrain en était inégal & l'on y trouvait quelques rochers couverts de mousse, & plusieurs sources d'une eau pure formaient une infinité de petits ruisseaux qui se croisaient sous les pas. En entrant dans une étroite allée de jeunes arbres, qui s'unissaient en berceau, Sainville apperçut à cinquante pas de lui une femme assise sur une roche. Il s'arrêta, & reconnaissant Constance, ou plutôt certain que ce devait être elle, il la fit remarquer à son ami, en lui faisant signe de se taire. Elle leur tournait le dos, ainsi qu'un enfant assis à ses côtés. Elle avait un chapeau, dont

le voile cachait son col, mais laissait voir les plus beaux cheveux du monde & une taille parfaite. Après l'avoir considérée quelques momens, les deux amis avancèrent doucement & en silence; lorsqu'ils furent à deux pas d'elle, Constance, qui lisait attentivement, se retourna, & les vit à travers le voile épais qui couvrait son visage, elle fit un mouvement de surprise & se leva. Dans cet instant, l'enfant qui jouait avec des fleurs, souleva la tête, & regardant Sainville s'écria : ah ! *c'est mon parrain!* Sainville jettant les yeux sur elle, reconnut, avec un extrême étonnement, Georgette, la petite fille de sa nourrice. Cet enfant s'élança vers lui, en lui tendant les bras, Sainville la prit dans les siens, & s'adressant à Constance, bégaya avec émotion un compliment, dont elle n'entendit que la dernière phrase, par laquelle il la suppliait de se rasseoir : oui, oui, maman, dit Georgette, *assitès vous* & mon parrain aussi : à ces mots, Constance reprit sa place, Sainville em-

brassa Georgette & s'assit sur la roche, en tenant toujours l'enfant sur ses genoux; le Baron restait debout, Constance, rangeant un pan de sa robe du côté opposé à celui où était Sainville, parut lui offrir une place qu'il accepta avec empressement. Il y eut un moment de silence, que Georgette rompit par cette question, qu'elle adressa à Sainville: *mon parrain vous aimez ben maman, pas vrai?* Charmante enfant, répondit Sainville, vous supposez que chacun a comme vous le droit de tout dire!.... Mais, Madame, poursuivit-il, en s'inclinant vers Constance, oserais-je vous demander si l'on vous a témoigné tout le désir que nous éprouvions d'avoir l'honneur de vous voir? Je vous supplie, répondit Constance, de recevoir là-dessus toutes mes excuses; ma santé, ma situation & le genre de vie que je me suis imposé, ne me permettent pas de profiter d'un honneur auquel je suis cependant très sensible, & je suis charmée, Monsieur, que le hazard m'ait

procuré l'occasion de vous en exprimer tous mes regrets. Ces paroles furent prononcées avèc un son de voix enchanteur : Sainville se sentit interdit, le Baron allait parler, mais Georgette le prévenant : ô maman ! s'écria-t-elle, tu ne peux refuser mon parrain, & puis c'est notre Seigneur. Ici Sainville embrassa encore Georgette ; du moins, Madame, reprit-il, souffrez que je vous témoigne la reconnaissance que m'inspirent vos bontés pour cet enfant. J'aurais dû, répondit Constance, ne me charger d'elle qu'avec votre agrément, mais je l'avais obtenu de sa grand'mere long-tems avant votre arrivée ici. Puis-je me flatter, Monsieur, que vous approuverez le dessein où je suis, de l'élever & de l'adopter ? A ces mots l'enfant effrayée d'une question, qui supposait un doute, se jeta en pleurant dans les bras de Constance, en criant que rien ne pourrait lui faire quitter sa maman. Constance attendrie la serra tendrement contre son sein ; dans ce

mouvement, l'enfant releva un peu le voile de Constance, & découvrit un col d'albâtre qui fixa tellement l'attention de Sainville, qu'il oublia de répondre, le Baron qui n'avait pu placer encore un mot dans cet entretien, se hâta de prendre la parole, pour exprimer ce que Sainville auroit du dire, ce dernier d'une voix un peu altérée confirma, par une promesse solemnelle, le discours du Baron; Georgette l'en récompensa par les plus tendres caresses; Constance le remercia d'une manière touchante; Sainville troublé, & embarrassé de l'attendrissement extrême qu'il éprouvait, se leva, prit congé de l'intéressante étrangère & la quitta; le Baron le suivit avec regret; car il aurait bien voulu prolonger une semblable conversation. Sainville marchait d'un pas précipité, sans rien dire, le Baron le regardant: Oh! oh! dit-il, malgré votre impassibilité, vous venez de verser quelques larmes, j'en vois deux encore sur votre joue. Bon! reprit Sainvile, c'est

cet enfant qui ma baigné le visage de pleurs ; en prononçant ces mots, il tira son mouchoir de sa poche, essuya ses joues & surtout ses yeux qui étaient encore humides. Au reste poursuivit-il, je ne me défends point d'avoir été touché de cette scène singulière..... Voilà donc cet enfant, interrompit le Baron, que nous supposions le fruit d'un amour clandestin!.... Tout cela est inconcevable reprit Sainville, il n'en dit pas davantage, le Baron reprit la parole pour faire un pompeux éloge de l'inconnue ; Sainville pendant ce tems affectait de prendre un air distrait & dégagé, afin de cacher une extrême agitation & beaucoup d'embarras. En arrivant au château, ils trouvèrent Roger de retour ; la poste venait d'arriver, on remit au Baron un énorme paquet de lettres. & il fut s'enfermer dans sa chambre pour les lire à son aise : Sainville reçut deux lettres, il en reconnut l'écriture, les mit dans sa poche, sans les ouvrir ; & prit le chemin d'une basse-

cour, qui conduisait aux écuries; il se fit seller un cheval & partit aussitôt, sans vouloir être suivi. Il se rendit au village, où demeurait sa nourrice. La bonne femme en le voyant, fut transportée de joie; elle était au lit & toujours malade de son rhumatisme; Sainville naturellement peu démonstratif, l'accabla de caresses & se hâta de se justifier de ne lui avoir pas envoyé des secours, dans le tems où ayant perdu sa fille elle s'était trouvée chargée de tous ses petits enfans, & il se plaignit avec amertume de la négligence de son intendant. A ce discours la nourrice pleurait de tendresse & de reconnaissance. Elle répondit qu'en effet elle avait éprouvé de grands malheurs, mais que précisement le ciel à cette époque avait envoyé *un de ses anges à son aide*. A ces mots, Sainville comprit qu'elle voulait désigner Constance; il devint extrêmement attentif, & la bonne femme s'engageant dans un long récit,

conta que Constance étant venue se promener dans ce village avait appris sa détresse, & était arrivée chez elle avec un Médecin. Ce n'est pas tout, continua la vieille femme, elle revint me voir toutes les semaines m'apportant tantôt de l'argent, tantôt du linge, & puis du bouillon & des sirops. Elle mit un de mes petits garçons à l'école, & paya pour lui. Quand elle venait elle restait deux ou trois heures dans la chaumière, elle apportait son ouvrage, & travaillait avec Jeannette, elle lui a apprit je ne sais combien de beaux points de couture, & puis elle disait, Jeannette, il faut me payer ma leçon à ton tour, apprends-moi à filer, & puis elle prenait la quenouille & filait en chantant des cantiques. Quand elle entrait, tous les enfans couraient autour d'elle, car elle avait plein ses poches de gâteaux & de joujoux. Mais elle aimait mieux Georgette que les autres, & la fit habiller ainsi que Jeannette. Enfin il y a à l'entour de deux

mois, qu'elle me demanda de lui bailler Georgette pour en faire une Demoiselle, j'y consentis, elle me la laissa jusqu'à-ce qu'elle eut fait arranger son logement, qui n'a été prêt que le jour où j'ai envoyé Jeannette & Georgette au château, & ce jour là ma petite Georgette est restée avec la bonne Dame. Mais dites-moi, reprit Sainville, quand cette vertueuse Dame était chez vous, avait-elle toujours le visage couvert? — Oh! non, elle ôtait son chapeau pour travailler. — Et.... elle est jeune? — Elle a la face d'un enfant. — N'a-t-elle pas les yeux noirs. — Non, ils sont bleus, comme ceux de Jeannette; si ce n'est qu'ils sont plus grands, quoique ça ses sourcils sont bruns, & elle a des cheveux blonds.... oh! c'est bien dommage, qu'elle ait presque toujours sa cornette rabbattue, mais c'est qui n'y a point de soleil dans son pays & elle craint tant le nôtre. — Vous dites qu'elle a les yeux de la couleur de ceux

TAYLOR INST. OXFORD

de Jeannette, mais je parie qu'elle n'a pas d'aussi jolies dents? — Et ben! sauf votre respect, c'est tout le contraire, elle a les dents plus blanches encore, & reluisantes comme un miroir. — Elle est donc bien belle? — Oh! belle comme une sainte vierge, & puis si charitable, si craignant Dieu!.... une si douce parole! — Je suis charmé ma bonne mère de vous voir si touchée des bienfaits & des vertus de cette respectable Dame. Je veux ainsi qu'elle, contribuer à vous rendre la vie heureuse. — O! mon bon Seigneur, je n'ai plus rien à désirer, je vous ai vu, & vous m'avez envoyé tant d'argent..... — Quand la bonne Dame vient vous voir, vous fait-elle prévenir? — A présent que je me porte mieux, & que je n'ai plus besoin de rien, elle ne vient plus si souvent. Il y a déjà deux semaines que je ne l'ai vue, mais elle m'a fait dire qu'elle viendrait samedi avec Georgette. — Samedi? dans quatre jours?.... adieu, ma chère Madeleine,

je vous enverrai dès demain plusieurs petites choses qui vous manquent, & je reviendrai vous voir la semaine prochaine. — Si vous pouviez samedi, la bonne Dame y serait &.... — Non, elle n'aime point à se montrer, & ne vient ici que pour vous. Nous devons respecter ses volontés. Après cet entretien, Sainville quitta sa nourrice & retourna promptement au château, il appela Roger, lui donna en particulier quelques ordres relatifs à Madelaine, en lui disant, de n'en parler à personne sans exception, ensuite il fut se mettre à table avec le Baron. Ce dernier parla beaucoup des lettres qu'il avoit reçues de Paris, Sainville l'écouta avec plus de complaisance qu'à l'ordinaire, & loin de tourner en ridicule les trois ou quatre femmes qui lui écrivaient, il fit leur éloge, & sur-tout celui de Mad. de Flamigny, dont il avait jadis été l'amant, & qui était la maîtresse actuelle du Baron. Après le dîner, M. Renaud & le Baron se mirent à jouer aux échecs; Sainville fut

rêver dans le parc, cette journée s'écoula rapidement pour lui, il s'en étonna lui-même, & dit le soir en se couchant : je ne sais comment cela s'est fait, je ne me suis point ennuyé aujourd'hui. Il dormit peu, & se réveilla de bonne heure. Le Baron entra dans sa chambre, comme il finissait de s'habiller. Je viens, dit-il vous faire part de ma bonne fortune; j'ai trouvé & saisi l'occasion de faire une chose agréable à Constance. J'ai su ce matin de Robert qui sortait de chez elle, que la petite Georgette avait entièrement gâté un grand livre de fleurs & d'*herbages peinturlurés*, comme dit Robert, auquel Constance était extrêmement attachée, à l'instant même, j'ai engagé M. Renaud à me céder son herbier gravé, qui est tsès-beau, & sur-le-champ je l'ai envoyé à Constance... Fort bien, répondit Sainville avec un sourire un peu forcé; mais demandez-moi le secret, sans quoi je rendrai compte de cette galanterie à Mde. de Flamigny. — Bon ! je lui parle moi-même de

notre inconnue; ma dernière lettre contient quatre pages de détails sur elle. Aussi reprit Sainville, je plaisante, je sais, mon cher Verceil, que Mde. de Flamigny compte trop sur vous, pour pouvoir être jalouse; & en effet je pense bien que vous n'êtes pes tenté de sacrifier une femme parfaitement belle & très-aimable, à une personne que vous ne connaissez point, & qui, selon toute apparence, a de son côté d'autres engagemens, Le Baron ne répondit rien, & l'on partit pour la chasse, on s'y ennuya, & au bout de deux heures on revint au château; on trouva Robert dans la cour; le Baron aurait bien voulu l'entretenir en particulier, mais il ne put se débarasser de Sainville. Robert qui avait porté l'herbier, fit beaucoup de remercîmens de la part de Constance, en même tems, il ajouta qu'elle ne voulait point le garder, qu'elle le parcourrait & le renverrait dans quelques jours. Par la manière dont Robert rendit compte de son message, Sainville con-

nut clairement que le Baron avait joint un billet à l'herbier : vous lui avez donc écrit, demanda-t-il négligemment. Eh ! oui, répondit en rougissant le Baron, & je vous l'ai dit. Je ne l'avais pas entendu, reprit Sainville ; dans ce moment une voiture à six chevaux qui entrait dans la cour, mit fin à cette conversation. C'était l'intendant de la province, qui venait faire une visite à Sainville ; on se mit à table, & après le dîner, l'intendant pria Sainville de passer dans son cabinet, parce qu'il desirait l'entretenir en particulier. Lorsqu'ils furent seuls, l'intendant, prenant la parole : je voulais, lui dit-il, vous demander quelques détails sur cette étrangère qui s'est établie dans cette terre. — Que vous a-t-on dit d'elle ? — Oh ! mille choses extraordinaires, entr'autres qu'elle est payée par le gouvernement anglais, pour faire ici le métier d'espion — d'espion ? — oui, on fonde cette idée sur l'extrême curiosité qu'elle a montrée pour nos manufactures dans toutes les villes

où elle a passé. On assure qu'elle fait des notes de tout ce qu'elle voit, & cette particularité, jointe au mystère de sa conduite, la rend suspecte au point que le Ministre m'a écrit de prendre des informations à son sujet. — Quoi ! on a déjà porté sa renommée jusqu'à Versailles ? — On y a fait d'elle un portrait si bizare, que si nous étions en guerre avec les Anglais, on se serait déjà assuré d'elle par une lettre de cachet. — Fort bien, mettre à la bastille une jeune personne, parce qu'elle aime les arts & la solitude, c'est assurément une action très-prudente en tems de guerre ; mais, comme nous sommes en pleine paix, que craint-on ? — Mais en tout tems les secrets de nos manufactures sont d'une grande importance pour notre commerce. M. l'intendant qui avait beaucoup de pédanterie & fort peu d'esprit, fit cette réponse d'un ton si sot & si capable, que Sainville déjà impatienté, ne put s'empêcher de sourire de la manière la plus méprisante : M. l'intendant, lui

dit-il, vous pouvez calmer les terreurs du Ministre, en lui écrivant que cette Dame étrangère est infiniment respectable, malgré son goût pour les manufactures & la retraite, & que je réponds d'elle, quoique je n'aie pas l'honneur de la connaître personnellement, & qu'elle ait refusé de me recevoir. Mais je sais qui elle est, & je puis vous assurer qu'il n'existe point de femme qui ait plus de droit à la protection du gouvernement, & à l'estime des gens qui savent penser. Sainville, pour préserver Constance d'une persécution absurde & ridicule, se permit un petit mensonge, en disant qu'elle n'était point une inconnue pour lui, mais son ton moqueur & dédaigneux, en excitant le dépit de l'intendant, ne lui donna pas pour Constance des dispositions plus favorables, & au contraire changea en aversion des préventions légères. C'est un grand art que celui de savoir défendre utilement les gens qui nous intéressent; car il faut se garantir d'une faiblesse condam-

nable, & d'une aigreur dangereuse. Les uns les abandonnent lâchement, les autres prennent leur parti avec une chaleur insultante, qui ne peut qu'irriter & provoquer la haine. Aussi l'intendant écrivit-il à Paris, que Constance était une aventurière & une intrigante, mais que Sainville la protégeait, parce qu'il était son amant.

Sainville rendit compte de cet entretien au Baron qui en fut indigné ; en même tems il prétendit que Sainville devait instruire Constance de ce détail, & il fut décidé que Sainville lui écrirait à ce sujet.

Une heure avant le souper, le Baron vint dire à son ami qu'il avait fait une découverte charmante ; Constance, poursuivit-il, se promène souvent sur sa terrasse durant la nuit, entre minuit & une heure ; plusieurs paysans, revenant tard des foires voisines, l'ont vue au clair de lune & sans voile ; & je vous propose, s'il fait beau ce soir, de nous rendre sans bruit au bas de sa terrasse,

peut être par ce moyen pourrons-nous la voir, & j'avoue que j'éprouve à cet égard la plus vive curiosité. Comme vous voudrez, répondit froidement Sainville, je vous suivrai volontiers.

On soupa comme à l'ordinaire à neuf heures, on mangea & l'on parla peu; après le souper, on rentra dans le sallon, les fenêtres en étaient ouvertes, & l'on fut plus d'une fois regarder si le tems était clair & serein. Enfin à onze heures précises, on partit & l'on se rendit à la maison de Constance; mais cette course fut absolument inutile, Constance ne se promena point, & l'on rentra tristement au château à deux heures du matin. Le lendemain on se détermina à faire encore la même tentative; la nuit était si belle, que l'espoir d'entrevoir Constance, parut beaucoup mieux fondé. Cette idée leur donna une émotion qu'ils prirent pour un pressentiment; le Baron était agité, Sainville éprouvait un extrême saisissement; ils approchèrent avec précaution & sans bruit de la terrasse,

& se cachèrent derrière la haie d'aubépine ; le ciel était pur & tranquille, la lune répandait une clarté aussi douce que vive ; l'air était embaumé du parfum des fleurs champètres qui décoraient la terrasse ; enfin cet asyle mistérieux & solitaire, réunissait dans cet instant tout ce qui peut séduire l'imagination, & charmer les sens. Après quelques momens d'un profond silence, les deux amis entendirent marcher très-près d'eux, ensuite on s'assit, on soupira, quelques mots furent articulés faiblement d'une voix basse, mais qui fut reconnue, & le silence recommença. Les deux amis immobiles & retenant leur haleine, écoutaient l'un & l'autre avec une avide attention..... Au bout d'un demi-quart d'heure, la même voix fait entendre des sons plus distincts & plus doux ; elle chante un air tendre & lent sur des paroles anglaises ; Sainville, quoiqu'au désespoir de ne pouvoir les comprendre, se console cependant par l'expression de la musique qui semble en donner l'in-

telligence; il ne sait lequel préférer ou des accens touchans qui pénètrent jusqu'au fond de son cœur, ou du goût & de l'art qui les dirigent. La voix se tait, Sainville écoute toujours..... On soupire encore, Sainville tressaille; un mouvement sympathique identifie son ame à cette ame sensible qui paraît souffrir; toutes les affections que son imagination lui suppose, il les éprouve, il les ressent... Cependant le Baron se soulève un peu, en écartant le feuillage, il tire Sainville par le bras, qui, connaissant son dessein, le seconde; tous les deux plient doucement une branche, & sans être apperçus, ils peuvent enfin voir sur la terrasse, & découvrir l'objet d'une si vive curiosité. Constance elle-même s'offre à leurs regards sans chapeau & sans voile; elle était assise sur un banc de gazon, & placée de manière qu'ils ne purent la voir que de profil; mais cette position montrait avec plus d'avantage, au premier coup-d'œil, la parfaite régularité de son visage & de

sa taille. Comme il fesait une chaleur excessive, Constance avait la gorge découverte & les bras nuds; la lumière argentée de la lune ajoutait encore à l'éclat de sa blancheur éblouissante; la bouche à demi entr'ouverte, & les yeux élevés vers le ciel, Constance contemplait cet astre du mystère & de la mélancolie; dans cette attitude, son visage enchanteur exprimait à-la-fois l'attendrissement & la sérénité.... Cette figure céleste fit sur le cœur de Sainville une impression aussi profonde que rapide; non-seulement elle ne lui rappelait aucune autre idée, mais elle effaçait pour jamais de son imagination, le souvenir de tout ce qu'il avait admiré; c'était pour lui un objet unique & nouveau, il crut voir une belle femme pour la première fois de sa vie.

Enchaînés & fixés par la surprise et l'admiration, les deux amis ne pouvaient s'arracher à cette dangereuse contemplation: mais enfin Constance sortant tout-à-coup de sa rêverie, se leva, prit

le chemin de sa maison et disparut. Sainville ne la voyant plus, la cherchait encore, & toujours immobile reportait ses regards sur le siège qu'elle venait de quitter ; le Baron le tirant par le bras, il fallut retourner au château. Durant le trajet qu'ils firent pour s'y rendre, Sainville ne parla que pour demander à son ami ce que signifiaient les paroles que Constance avait chantées ; le Baron répondit qu'elles peignaient les charmes de la solitude & les dangers de l'amour. Le Baron fit à ce sujet beaucoup de réflexions, & forma mille conjectures ; il avait besoin d'épancher son cœur et de s'entretenir de Constance ; Sainville, au contraire, ne pouvait parler & n'éprouvait que le désir de se trouver seul. Aussitôt qu'il fut dans sa chambre, il renvoya ses gens, & tombant dans un fauteuil, est-il possible, s'écria-t-il, n'est-ce point une illusion!..... Non, je l'aime, ou pour mieux dire, je sens que je l'aimerai avec idolâtrie..... Mais elle aime un autre objet ;

objet ; tout l'annonce..... Elle est mariée peut-être..... Que m'importe!.... quels que soient ses sentimens et sa raison, cette créature angélique est une femme, on peut la séduire..... Je vais donc sortir de cet engourdissement stupide qui m'accable ; je formerai des projets, j'aurai donc une pensée dominante! ah! dussai-je éprouver le tourment d'une passion malheureuse, du moins j'existerai ; tout est préférable au néant, & l'espérance adoucit tous les maux.

Sainville occupé de ces réflexions passa une partie de la nuit à se promener dans sa chambre, à se retracer l'image de Constance & à méditer le plan de sa conduite avec elle. Il ne se coucha qu'à cinq heures du matin ; il se leva avant dix heures avec l'intention d'écrire à Constance, comme le Baron le lui avait conseillé ; mais voulant faire une lettre qui fût à la fois simple, intéressante & spirituelle, & qu'il pût montrer à son ami, il en composa une demi-douzaine qu'il déchira toutes. Il ne

réussit pas mieux à son gré dans l'après-midi, & le soir le Baron lui demandant s'il avait écrit cette lettre, il prétendit qu'il l'avait oublié, il ajouta qu'il l'écrirait le lendemain; ce qu'il fit en effet: la lettre, après avoir été communiquée au Baron, fut envoyée à Constance; deux heures après le messager revint, il rapportoit une réponse. Sainville la reçoit avec un trouble inexprimable, il l'ouvre, il voit une écriture charmante, & lit ce qui suit:

RÉPONSE

De Constance au marquis de Sainville.

" Je suis infiniment sensible, Monsieur, aux témoignages d'estime dont „ vous voulez bien m'honorer, & ma „ reconnaissance m'engage à y répondre „ avec une franchise qui va détruire, „ sans doute, les préventions que la „ curiosité & le mystère apparent de ma „ conduite ont fait naître. Je suis sau„ vage, farouche, je hais le monde;

„ voilà toute ma singularité. Je me ca-
„ che plutôt par caprice que par raison;
„ je pourrais me laisser voir sans craindre
„ d'être remarquée. Le desir du repos,
„ & non des événemens extraordinaires,
„ m'ont conduit dans la retraite où je
„ me consacre, & en me vouant à l'obs-
„ curité, je me suis placée dans l'état
„ qui me convient. J'avouerai même
„ qu'une des raisons qui m'a déterminée
„ à choisir cette terre pour asyle, fut
„ l'opinion, généralement reçue, que
„ celui qui la possède, n'y viendrait
„ jamais. „

„ Quant aux calomnies, dont je suis
„ l'objet, elles ne sauraient m'affliger ou
„ m'inquiéter; je n'attache aucun prix à
„ l'idée qu'on peut se former de moi,
„ & votre protection généreuse me met
„ à l'abri d'une injuste persécution. „

„ Pardonnez moi, Monsieur, la lon-
„ gueur de cette lettre, il me semble
„ que je devais ces détails à l'intérêt que
„ vous & M. le Baron de Verceil avez
„ daigné prendre à mon sort. „

Eh bien ! mon cher Marquis, s'écria le Baron, après la lecture de cette lettre, que pensez-vous d'une telle réponse ? ne met-elle pas le comble à votre étonnement, n'y trouvez-vous pas tout ce qui peut caractériser la personne la plus singulière & la moins faite pour le genre de vie quelle a préféré ? Vous savez, répondit Sainville, qu'en général, je n'ai pas des femmes une opinion bien avantageuse ; j'ai vu dans leur conduite tant de manège, d'artifice & de coquetterie ! mais celle-ci, je l'avoue, confond toutes mes idées. Si belle & si jeune se consacrer à l'oubli & de si bonne foi !... Elle ignore que nous l'ayons vue, & ne songe qu'à nous cacher ses charmes, à nous persuader qu'elle n'est qu'une personne ordinaire, elle veut sincérement détruire une prévention qui l'importune & lui déplaît. En disant ces paroles, Sainville reprit la lettre, & après l'avoir relue toute entière, oui, dit-il, cela est surprenant. Ah ! reprit le Baron, cela est inconcevable !..... Quelle femme !....

Qu'elle noblesse dans toutes ses expressions, comme elle s'élève en voulant se rabaisser, quelle politesse, quelle douceur accompagne sa misantropie!..... Sainville n'ajouta rien à cet éloge, il était tombé dans une profonde rêverie, & n'en sortit que pour proposer d'écrire à Constance une seconde lettre, au nom de tous les deux, pour l'assurer qu'ils respecteraient ses volontés & sa solitude, & que même ils s'interdiraient la promenade du petit bois, ayant remarqué que depuis qu'ils avaient eu le bonheur de l'y rencontrer, elle avait cessé d'y aller. Cette lettre, approuvée par le Baron, fut envoyée sur-le-champ; Constance ne fit point de réponse; elle se contenta de charger le menuisier de complimens & de remercimens, encore ne le vit-elle point; la commission passa par la servante, comme toutes celles qu'elle donnait, circonstance qui augmenta le chagrin de n'avoir point de réponse par écrit. Les deux amis décidèrent aussi, qu'ils n'iraient plus la nuit

au bas de la terrasse ; car ils sentirent que si Constance découvrait un semblable espionage, ils se perdraient sans retour dans son esprit.

Le lendemain fut un grand jour pour Sainville : c'était un samedi, on attendait Constance chez Madelaine. Laissons Sainville se représentant ce qui doit s'y passer, & suivons Constance dans la chaumière de la grand'mère de Georgette. Elle partit à deux heures avec cet enfant & le fidèle Tompson ; elle traversa une forêt qui conduisait au village de Madeleine ; elle fut très-surprise de trouver, au lieu d'un chemin raboteux & plein de cailloux, un sentier battu, parfaitement uni & une infinité de bancs répandus sur toute la route. Elle arriva chez la vieille paysanne à trois heures et demie ; en approchant de la maison, elle s'apperçut que les murs en étaient nouvellement blanchis. Jeannette, d'un air triomphant, l'attendait à la porte ; Constance entre, & trouve tout l'intérieur de la chaumière totalement changé ;

elle n'y voit que des meubles nouveaux d'une extrême simplicité, mais d'une propreté parfaite, & on lui apprend que l'on doit tout cela à *M. le Marquis*. Madelaine, moins malade, était dans un fauteuil; la bonne femme prévenant les questions de Constance, se mit à lui conter, avec le plus grand détail, *toutes les bontés de M. le Marquis*. — Au milieu de ce récit, Jeannette qui, suivie d'une servante nouvellement établie dans la maison, était allée dans la chambre voisine, revint, portant avec la servante une table couverte de fruits, de rafraîchissemens et de glaces. A cette vue la joie de Georgette fut extrême, elle invita Constance à se mettre à table, & en donna l'exemple avec empressement. Madelaine & ses petites filles firent seules les frais de la conversation; Constance parla peu & rêva beaucoup; lorsqu'elle prit congé de Madelaine, cette dernière voulut obtenir d'elle un nouveau rendez-vous; mais Constance ne

le donna point, elle promit vaguement de revenir sans indiquer de jour.

En retournant à L***, Constance examina avec plus d'intérêt le nouveau chemin ; elle ne pouvait plus douter qu'il n'eût été fait pour elle ; quoiqu'elle ne fût point fatiguée, elle s'assit trois ou quatre fois, comme pour rendre hommage à l'utilité des bancs, placés de distance en distance sur la route entière. Elle rentra chez elle par son jardin ; à peine y eut-elle mis le pied, que Georgette s'écria avec transport, ah ! maman, regardez combien de belles fleurs nouvelles ! — En effet Constance vit une prodigieuse quantité de caisses & de superbes pots de fleurs, dont on avait orné son jardin & sa terrasse pendant son absence ; elle appella sa servante, qui accourut & lui apprit que *M. le Marquis* avait envoyé tout cela *à sa filleule*. En disant ces mots, la servante donne à Constance une lettre de Sainville.... Constance rentre précipitamment dans sa maison, s'enferme dans

son cabinet, & ouvre le paquet, qui contenait un grand morceau de parchemin ployé, & un billet. Elle lit le billet conçu en ces termes :

MADAME,

" Quand vous me donnez l'exemple „ d'une bienfaisance sublime, vous ne „ serez pas surprise du desir que j'é- „ prouve de remplir au moins mes de- „ voirs. L'heureux enfant que vous avez „ adopté, est ma filleule, vous êtes „ devenue sa mère, & moi je pris, à sa „ naissance, l'engagement de lui tenir „ lieu de père ; ce lien qui m'attache à „ elle, m'est aussi cher qu'il est sacré.... „ Souffrez donc, Madame, que je m'oc- „ cupe aussi de son sort, & daignez „ recevoir pour elle ce contrat que j'au- „ rais envoyé plutôt, sans les formalités „ que l'on a jugé nécessaires pour en „ assurer la validité. „

Constance, après avoir lu cette lettre, déploya le parchemin, c'était un contrat

en bonne forme de mille écus de rente assuré à Georgette. Ne pouvant se dispenser de répondre, Constance écrivit un billet très-court, dans lequel elle reconnaissait, que Sainville avait en effet sur Georgette les droits bienfaisans qu'il réclamait, mais elle ajoutait, que cet enfant n'ayant aucun besoin d'une pension pendant le cours de son éducation, elle désirait que le contrat fût déposé chez un Notaire, & que l'argent de la rente fût placé chaque année, jusqu'à l'époque de l'établissement de Georgette. Constance ayant fait cette réponse, mit sous une enveloppe son billet & le contrat qu'elle renvoyait, ensuite elle appella Georgette, la chargea d'aller elle-même remercier son parrain, & de lui porter le paquet qu'elle venait de cacheter. Georgette, glorieuse & charmée de recevoir une telle commission, partit aussitôt conduite par la servante. Arrivée au château, elle demande son parrain, Sainville accourt, embrasse l'enfant, la prend par la main, & l'emmène dans

son cabinet. Là, tête-à-tête avec Georgette, Sainville lit la réponse deux ou trois fois de suite, Georgette l'interrompt, pour répéter son compliment, qu'il avait paru ne pas écouter. Sainville la prend sur ses genoux, il admire sa gentillesse & remarque avec intérêt que ses manières, toujours aussi naturelles, sont déjà plus agréables, & qu'elle parle infiniment mieux. Ma chère Georgette, lui dit-il, quelles sont les leçons que votre maman vous donne? — Elle m'apprend à lire, & puis à coudre & puis du calcul..... Voulez-vous m'entendre compter jusqu'à cent? — Non, j'aime mieux causer avec vous. — Oh! c'est avec maman que je cause! elle me conte de si jolies histoires! — Aimez-vous la musique? — Oh oui, quand maman chante & joue du piano. — Elle peint aussi votre maman? — Oui, des petites peintures pas plus grandes que çà... c'est elle qui a peint son médaillon. — Un médaillon? qu'elle porte à son cou? — Tout juste. Mais comment l'avez-

vous vu ; elle le cache toujours sous son fichu, mais je l'ai vu moi. — Il représente une figure ? — Seulement un visage tout petit, pas plus gros qu'une noisette, & pourtant il y a tout, les yeux, le nez, la bouche. — Est-ce un visage de femme ? — Non, c'est un visage d'un beau jeune homme. — D'un jeune homme ? — Oh il est joli !..... Je le baise toujours quand je le vois, maman l'aime tant, elle le baise aussi. A ces mots Sainville resta un moment sans parler, ensuite il fit encore quelques questions à Georgette, qui répondit toujours avec la même naïveté, & enfin il la remit entre les mains de la servante, après lui avoir promis de lui envoyer des joujoux.

Le lendemain Georgette reçut de la part de son parrain les plus belles poupées de Limoux, avec un grand panier rempli d'ananas. Depuis ce jour Sainville ne trouva plus l'occasion de renouveller des attentions de ce genre ; Constance n'allait point chez Madelaine ; on

l'appercevait quelquefois à la promenade, mais de loin, & l'on n'osait s'approcher d'elle; souvent elle se promenait dans le petit bois, & Sainville avait promis de n'y point aller, enfin il cherchait vainement quelque moyen nouveau qui pût le rappeller à son souvenir, & lui faire connaître combien il était occupé d'elle. Cependant loin de se décourager il s'affermissait chaque jour dans le projet, & le désir de triompher d'une fierté si peu commune. L'extrême réserve de Constance, & la certitude qu'elle aimait un autre objet ne pouvaient qu'irriter & redoubler la passion d'un homme de son caractère; une conquête aisée n'aurait pu ranimer son cœur, mais séduire une femme si belle, si romanesque, une femme qui montrait tant d'esprit, de singularité, & en même tems une vertu si touchante & une raison si supérieure, malgré ses précautions, & sans doute ses sermens & son amour, l'étonner, l'attendrir, la subjuguer, la rendre infidèlle & devenir le seul arbitre de sa

destinée ; c'étaient là de grands projets, & les difficultés & les obstacles en formaient le plus puissant attrait : la tête & l'imagination fortement remplies de cette idée, Sainville sorti de sa langueur, reprenait visiblement une nouvelle existence, & n'était plus cet homme indolent & dédaigneux, que rien ne pouvait agiter & que tout fatiguait ; il n'avait plus cette espèce de distraction causée par l'engourdissement de l'ame, cet état de stupeur où la paresse de penser empêche de comprendre & même d'écouter ; souvent il rêvait au lieu de répondre ; mais on voyait alors, qu'il n'était distrait que parce qu'il était vivement préoccupé ; en général il parlait d'avantage, & avec moins de causticité ; enfin, malgré ses craintes & ses inquiétudes, la joie de se retrouver une ame, lui donnait plus de gaieté & de douceur, il s'occupait avec activité, il lisait beaucoup & sur-tout des livres de botanique.

Le Baron de son côté, n'était pas dans son état ordinaire ; moins doux &

moins égal, il devenait triste, sauvage, & silencieux, son amitié pour Sainville paraissait moins vive ; souvent même il le fuyait, il se promenait seul & ne paraissait plus que pour la chasse, & aux heures du repas. Un jour que le Baron était dans le sallon avec M. Renaud, Roger apporta une caisse qui venait d'arriver de Paris pour Sainville, il la posa sur une table, le Baron demanda ce que c'était, je vois, répondit Roger, que ce sont des livres ; car la caisse est tout-à-fait brisée, & ce qu'elle contient est à découvert. Voyons, dit M. Renaud, ce sont sûrement des livres de chymie qui nous manquent, & que j'ai prié M. le Marquis de faire venir. En disant ces mots, il se lève & va regarder dans la caisse. Point du tout, dit-il, il n'y a que des livres anglais, une grammaire, des dictionnaires & quelques autres volumes, apparemment que M. le Marquis veut apprendre l'anglais. Le Baron qui écoutait attentivement M. Renaud, fronça le

sourcil, & tomba dans une morne rêverie. Au bout d'un quart d'heure, Sainville entra dans le sallon, voilà, lui dit aussitôt le Baron, une caisse qui vient d'arriver pour vous dans l'état où vous la voyez, ce qui nous a découvert que vous aviez l'intention d'apprendre en secret l'anglais : à ces mots Sainville éprouva un extrême embarras, mais il eut la présence d'esprit de le dissimuler parfaitement. Quoi! reprit-il, je ne vous avais pas dit que je faisais venir ces livres? assurément je ne comptais pas vous en faire un mystère, puisque je n'ai eu cette idée, que dans l'espoir que vous me donneriez des leçons. — Moi! vous donner des leçons de langue anglaise! cela serait plaisant. — Oh! ne faites point *le modeste*, vous êtes très en état d'enseigner cette langue. — Fort bien, mais... — Point de *mais*, mon cher Baron, nous ferons un échange, je vous enseignerai l'espagnol &... — L'espagnol!..... à quoi bon? — Ne devez-vous pas faire un voyage en Espagne?

— Et vous comptez sans doute aller en Angleterre ? — Comment n'aurait-on pas ce désir en vivant avec vous ! vous parlez de ce pays avec tant d'enthousiasme ! la verdure & les femmes y sont si belles ! — mais rien ne vous plaît, rien ne vous touche, n'êtes-vous pas impassible ? — Oh ! reprit Sainville en riant, vous m'avez tant contesté mon impassibilité, que par defférence pour votre opinion, je commence moi-même à n'y plus croire. Quoi qu'il en soit, mon cher Verceil, donnez-moi ma première leçon de langue anglaise. En disant ces paroles, Sainville s'assied devant la table, prend la grammaire & commence : M. Renaud demande la permission d'assister aux leçons, afin d'en profiter, voulant, dit-il, se mettre en état de lire les ouvrages de Sydenham & du Chevalier Sloan. Voilà le Baron établi malgré lui maître de langue anglaise, Sainville n'ayant pas l'air de s'appercevoir de sa mauvaise humeur, le Baron croyant pouvoir la cacher, prend le parti de

chercher à la vaincre, & la leçon se donne Le soir après souper, Sainville apporte quelques livres espagnols, & force le Baron à recevoir à son tour une leçon ; il fut décidé que cette étude se renouvellerait tous les jours, & en effet elle eut lieu avec la plus grande régularité, malgré le peu de bonne volonté du Baron ; il enseignait avec une extrême négligence, mais son écolier n'en faisait pas moins de progrès, ceux de M. Renaud n'étaient pas si rapides; il lisait encore sans les comprendre les voyages de Cyrus, quand Sainville expliquait couramment le Spectateur.

Deux mois s'étaient écoulés de la sorte lorsque Sainville un jour allant chez Madeleine trouva la bonne femme sortie, & Jeannette toute seule gardant la maison. Il remarqua que la jeune fille, était triste, & qu'elle avait pleuré; il l'interrogea, & Jeannette avoua qu'elle aimait Sylvestre le vigneron, & que le père de Sylvestre trouvant Jeannette

trop jeune, & trop pauvre n'avait pas voulut consentir à leur mariage, qu'enfin *la bonne Dame* ayant promis soixante écus le père avait donné sa parole, que les bancs avaient été publiés, & puis que tout à l'heure il venait de se dédire, & de se brouiller avec Madeleine, de laquelle il exigeait cent écus au lieu des soixante promis. La jeune fille ajouta qu'elle n'osait pas s'adresser à *la bonne Dame*, craignant après tout ce qu'elle avait fait; d'abuser de sa générosité. Sainville écouta ce récit avec beaucoup d'émotion; Constance s'y trouvait mêlée, c'en était assez pour l'intéresser vivement. Il remercia Jeannette de sa confiance, lui recommanda de garder le secret, surtout à *la bonne Dame*, & lui promit qu'elle épouserait Sylvestre le lendemain. En effet, il envoya chercher le père, & fit Jeannette un si bon parti, que le vigneron remplit avec joie ses engagemens. Il fut convenu que l'on cacherait à Constance tous ces détails, & que la noce se ferait le sur-

lendemain. Jeannette & son prétendu furent chez Constance, ils en reçurent le don qu'elle avait promis ; ils lui annoncèrent le jour fixé pour leur mariage, & la prévinrent que cet événement serait célébré par une petite fête champêtre. Le jour arrivé Georgette reçut à son réveil un habit charmant, qui lui fut apporté de la part de sa sœur Jeannette, mais Georgette enchantée, devina sur-le-champ que son parrain était l'auteur de cette nouvelle galanterie. A midi deux jardiniers de Sainville, vêtu en bergers, se rendirent à la maison de Constance, ils portaient une immense corbeille, ornée de rubans & remplie de fleurs & de fruits; ils étaient précédés des deux mariés revenant de l'église, tout le village leur formait une nombreuse escorte, & des ménétriers jouant des airs champêtres fermaient la marche. Constance accepta la corbeille, mais ne parut point, les villageois lui firent dire qu'ils danseraient l'après-midi dans le petit bois, & qu'ils la conju-

raient, d'augmenter leur joie par sa présence; elle le promit, & la noce se retira.

Cependant Constance veut se former un bouquet des fleurs dont on vient de lui faire hommage; quelle est sa surprise, lorsqu'en cherchant dans les corbeilles, elle y trouve des vers charmans où l'on célebre sa bienfaisance de la manière la plus délicate. Ces vers d'une écriture qu'elle ne peut méconnaître, sont signés par Sylvestre & sa femme, & ne contiennent que les expressions respectueuses & tendres d'une vive reconnaissance. Constance hésite sur le parti qu'elle doit prendre; ira-t-elle au petit bois, oseroit-on s'y trouver? manquerait-on à ses promesses? Qui l'emportera, de la curiosité, ou de cette crainte de lui déplaire, qu'on a jusqu'ici témoignée? C'est un doute qu'il faut éclaircir. L'heure s'écoule, & Constance se décide à prendre le chemin du bois. Elle y arrive avec une inquiétude mêlée d'un peu de trouble; la nouvelle mariée

à la tête de toutes les jeunes filles du village vêtues d'habits blancs, l'attendait à l'entrée du bois; Constance se laisse conduire au son des musettes & des tambourins, on la mène en pompe dans une salle de verdure qu'on avait fait pendant la nuit, en élaguant des branches, & en coupant des arbres; ce bosquet champêtre était décoré de guirlandes de roses & de chiffres de fleurs, formant & répétant mille fois le nom de Constance; on voyait dans le fond une espèce de trône de gazon, où l'on conduisit la reine de la fête, & sur lequel on l'obligea de s'asseoir. Alors les danses commencèrent, & Constance débarassée d'une foule importune, se livra sans contrainte à sa rêverie & à ses réflexions; elle avait plus d'une fois parcouru des yeux le bosquet avec la crainte d'y voir Sainville; mais enfin elle commença à se persuader qu'il n'y était point; elle interrogea là-dessus quelques paysans, & tous lui dirent qu'il était à la chasse, ce qui acheva de la tranqui-

liser; mais sa surprise redoublait à chaque réflexion que fesait naître une conduite à-la-fois si réservée, si soumise & en même tems remplie de soins si recherchés & si délicats. Peut être après tout, se disait-elle, n'est-ce qu'un jeu de l'esprit, qu'un amusement; on veut connaître jusqu'à quel point une femme peut se montrer insensible à la vanité, on se divertit par une épreuve; voilà sans doute la seule cause de tout ce qui m'étonne. Le déclin du jour surprit Constance vivement occupée de ces différentes pensées; elle voulut alors retourner chez elle, & les villageois, en la reconduisant, la firent passer sous un berceau illuminé, où elle trouva une collation servie avec autant d'élégance que de profusion; elle s'y arrêta quelques momens, ensuite suivie d'une partie des gens de la noce, elle reprit enfin le chemin de sa maison. Tout en marchant, elle questionna la nouvelle mariée qui, après quelques difficultés légères, lui confia son histoire, & lui apprit tout ce

Sainville avait fait pour elle. Constance fut plus touchée de cette découverte que de la fête agréable qu'elle venait de recevoir; elle y trouvait quelque chose de plus intéressant & de plus délicat que de la galanterie ; cette aventure lui rappelait la conduite de Sainville avec Madelaine ; elle se sentit flattée; qu'il eût imaginé que le meilleur moyen de lui plaire, fût d'être bienfaisant, & elle se dit : quel est donc cet homme qui, sans me connaître, me devine si bien !...

Pendant que tout ceci se passait, Sainville à la chasse s'efforçait en vain de cacher son agitation, l'incertitude du succès de sa fête n'était pas la seule inquiétude qu'il éprouvât; le Baron le gênait & l'embarassait ; il lui avait fait un mystère de toute cette petite intrigue, & il craignait avec raison que son ami ne fût mécontent d'une semblable réserve ; enfin il se prépara à soutenir gaiement l'éclaircissement, & à couvrir son embarras par de la plaisanterie & de la légèreté. Ils reviennent l'un & l'autre au château,

château, & l'on se met à table. Roger, comme à son ordinaire, arrive pendant le souper, & encore tout échauffé de la noce & de la collation dont il a fait les honneurs, il s'engage dans de longs récits. M. Renaud, qui revenait aussi de la fête, se joint à lui, & voilà le Baron stupéfait, qui questionne avec humeur Sainville déconcerté, plaisantant assez gauchement, pour la première fois de sa vie, & tâchant d'abréger le souper, afin de terminer la conversation. En sortant de table, il se plaint d'une extrême lassitude, & court se renfermer dans sa chambre; là, bientôt oubliant le Baron, il ne songe plus qu'à Constance; on vient lui rendre un compte détaillé de la fête; ensuite il attend impatiemment Sylvestre qu'il avait chargé de demander à Constance; la permission de mener les menétriers sous sa terrasse, le soir au clair de la lune, afin de lui donner une sérénade champêtre. Sylvestre arrive tout essoufflé, & dit que Constance a répondu qu'elle y consentait,

à condition qu'on se retirerait avant minuit. Aussi-tôt Sainville fait avertir quatre musiciens venus depuis peu de Paris, & il se rend avec eux à la terrasse : alors les musiciens jouant supérieurement du cor & de la clarinette, font entendre tout-à-coup une musique ravissante. Constance qui ne s'attendait qu'aux sons rustiques des cornemuses, crut d'abord qu'un songe l'abusait ; mais bientôt le plaisir qu'elle goûte, lui fait oublier jusqu'à sa surprise ; elle s'abandonne à cette rêverie vague & délicieuse qu'inspire une musique expressive & touchante ; elle se rappelle les momens les plus intéressans de sa vie, souvenirs dangereux qu'elle s'était promis d'écarter pour jamais de son imagination... L'heure, le lieu, la fraîcheur & la beauté de la nuit, le choix des airs, la perfection de l'exécution, tout concourait à donner à ce concert nocturne & mystérieux, un effet enchanteur & surnaturel.

Au milieu du *Cantabile* le plus touchant, Sainville fit subitement cesser la

musique, en donnant le signal de la retraite, & dans le moment même on se retira en silence. Constance soupire, elle reste long-tems immobile sur son siège de gazon ; elle ne peut se décider à quitter cette terrasse où son ame émue vient de recevoir de si douces impressions. Cependant elle résolut de s'interdire tout ce qui pouvait troubler son repos, en ranimant dans son esprit des idées dangereuses, & elle se promit bien de ne plus accepter de concert ; & de devenir plus sauvage que jamais.

Le lendemain à sept heures du matin, le Baron entra brusquement dans la chambre de Sainville qu'il trouva encore au lit, il fit retirer son valet-de-chambre, & s'assit à son chevet avec un air qui annonçait une explication que Sainville aurait bien voulu pouvoir éviter. Ils gardèrent l'un & l'autre, pendant quelques momens, un profond silence ; enfin le Baron prenant la parole : il me semble, dit-il, que l'air de L..... vous vaut mieux que celui de Paris. Sainville étonné

que la précaution de faire retirer ses gens, ne fut prise que pour lui demander des nouvelles de sa santé, répondit en riant qu'en effet il se portait bien. Oui, reprit le Baron, vous vous ranimez ici, & moi, je m'y éteins, je vous conseille d'y rester, pour moi, je retourne à Paris. A ces mots, Sainville parut interdit; eh quoi! dit-il, mon cher Verceil, parlez-vous sérieusement? Non, je ne puis le croire.... Ecoutez, interrompit le Baron, c'est votre faute; si vous eussiez voulu, vous ne seriez pas dans votre tort, & vous ne me feriez pas jouer le rôle d'un fort ridicule personnage. Il fallait s'expliquer franchement, j'entends raison & ma tête n'a pas été si vîte que la vôtre, j'ai été pris un moment, je l'avoue; mais cela passera.... & l'amitié reste. Ah! s'écria Sainville, vous devez me pardonner; ai-je lu dans mon cœur, sais-je encore ce qui s'y passe? — Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre; vous êtes passionnément amoureux. — Mon cher Baron, vous me

flattez, non je ne suis qu'étonné, piqué peut-être.... Quoi qu'il en soit, ne me quittez point. — .... Mais je resterai, si je vous suis nécessaire; mon amitié pour vous l'emportera facilement sur un sentiment si nouveau, il me sera doux de vous le sacrifier; & même, quand je ne le surmonterais pas, je n'en serais pas pour vous un confident moins fidèle; rival & confident, serait un rôle singulier & assez neuf; mais croyez que je le remplirais bien ? Je n'en doute pas, répondit Sainville en souriant, car je sais que votre ame est aussi généreuse que votre esprit est romanesque: cette réponse charma le Baron, elle le raccommodait avec lui-même, & flattait sa manie, en lui fesant envisager une longue suite d'événemens intéressans & de situations singulières; enfin un roman, dans lequel le personnage de confident, loin d'être un rôle secondaire, pourrait devenir aussi brillant que celui du héros même.

Cependant Sainville fit de nouvelles tentatives, mais sans succès, pour ob-

tenir de Constance la permission de renouveller les concerts nocturnes. Une conduite aussi sauvage & si bien soutenue, confondait toutes les idées de Sainville; cette femme est véritablement un être incompréhensible, disait-il au Baron, elle est inaccessible à la vanité; sans orgueil comme sans artifice, elle a formé de bonne-foi le projet inconcevable de fuir toute société, & de se suffire à elle-même; je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle n'a point conservé de correspondance, qu'elle n'écrit point de lettres, & n'en reçoit jamais; cependant elle aime, elle porte un portrait, le portrait d'un jeune homme charmant... Mais concevez-vous, qu'avec un sentiment semblable, elle puisse paraître aussi calme, aussi heureuse? A l'égalité qui règne dans toute sa conduite, on est plus tenté d'attribuer sa misantropie à la sagesse qu'aux passions. Croyez, reprenait le Baron, qu'une résolution extrême est toujours le fruit d'une passion violente; il faut une tête bien vive pour

avoir pu se décider à son âge, au parti qu'elle a pris, & une tête vive laisse de grandes espérances. Rien n'est intéressant, disait Sainville, comme une femme jeune & belle qui se cache, & qui par-conséquent se refuse aux hommages que toutes les autres personnes de son sexe recherchent avec tant d'avidité. Combien la coquetterie est insipide, lorsqu'on la compare à cette piquante insouciance; je suis persuadé que si nous pouvions voir habituellement Constance, nous serions beaucoup moins occupés d'elle; nous n'avons fait que l'entrevoir, notre imagination lui prête sans doute mille charmes qu'elle n'a pas; peut-être son visage n'est-il pas en face aussi parfait que de profil; son regard peut-être n'a pas l'expression angélique dont ses traits nous ont donné l'idée; il est possible que l'éclat du grand jour ne soit pas aussi favorable à son teint & à sa figure, que la douce clarté de la lune; enfin, en vivant avec elle, nous lui trouverions peut-être moins d'esprit que nous ne lui

en supposons. Le Baron combattit vivement cette opinion, car étant redevenu confident de son ami, il desirait que Sainville fût passionnément amoureux, & en même tems il aimait à se persuader qu'il éprouvait lui-même un sentiment semblable, afin d'avoir à ses propres yeux & à ceux de Sainville, tout le mérite d'un sacrifice héroïque.

Un soir le Baron reçu de Paris une lettre de Mde. de Tervures, cette femme avec laquelle Sainville avait rompu peu de tems avant son départ; cette rupture, causée par l'infidélité de Mde. de Tervures, s'était faite avec beaucoup d'éclat; le Baron avait en vain tenté de raccommoder les deux amans, & il était resté l'ami de Mde. de Tervures. Comme il n'avait plus rien de caché pour Sainville, il lui lut sa lettre, qui était conçue en ces termes:

"Oui, assurément, j'aime *les petits* „ *détails* quand c'est vous qui les faites, „ car alors l'esprit ou le cœur, en peu- „ vent tirer des résultats intéressans; une

„ plume entre vos mains devient un
„ pinceau, vous peignez au lieu de con-
„ ter : quand je vous lis, je vous entends
„ & je vous vois, vous m'entraînez où
„ vous êtes, & je m'y fixe sans effort.
„ Mais vous ne me parlez plus avec cet
„ abandon de confiance, dont il m'est
„ si doux de vous donner l'exemple,
„ vous devenez mystérieux & réservé ;
„ en amour ce n'est souvent qu'un mé-
„ nagement délicat, en amitié c'est tou-
„ jours un crime ; tromper sa maîtresse,
„ c'est désirer la conserver, c'est l'aimer
„ encore : dissimuler avec son amie,
„ c'est la trahir. Vous penserez qu'il y
„ a trop d'amertume dans ce reproche,
„ mais votre cœur y doit trouver la me-
„ sure de mon sentiment pour vous. „ —
Quel style alambiqué, s'écria Sainville, en interrompant le Baron, comment pouvez-vous aimer la manière d'écrire de Constance, en admirant de telles lettres ? Comment peut-on goûter le charme du naturel & de la simplicité, lorsqu'on est séduit par l'affectation ? Mais

voyons donc où Mde. de Tervures en veut venir, elle va sans doute nous parler de Constance. A ces mots le Baron reprenant la lettre lut tout haut ce qui suit :

" Par la divine providence de l'amitié, » j'ai découvert tout ce que vous voulez » me cacher ; je sais que votre belle » Anglaise est une courtisane célèbre » par sa figure, par ses talens, & le nombre infini d'adorateurs qu'elle a ruinés ; » je sais, qu'ayant séduit un jeune Lord, » seul héritier d'une grande fortune, elle » allait l'épouser, lorsque cet amant » passionné l'a surpris dans les bras d'un » autre ; l'excès même de sa fureur, a » fait craindre qu'il ne retombât dans les » pièges de cette syrène ; car rien n'a pu » l'obliger à quitter l'Angleterre : alors » ses parens ont engagé sa dangereuse » maîtresse à passer sur le continent ; on » lui a donné beaucoup d'argent, & en » outre promis une somme immense si » elle reste trois années entière hors de son » pays, dans un parfait *incognito* ; afin que

„ le jeune homme ne puisse retrouver „ ses traces, & reprendre sa honteuse „ chaîne. „

" Ceci explique toute la conduite mys- „ térieuse de votre Anglaise : voilà pour- „ quoi elle se cache, pourquoi elle vit „ dans la retraite, ne reçoit personne, „ & n'entretient aucune correspondance. „ Je tiens toute cette histoire de Lord „ Belmont, qui connaît personnellement „ cette courtisanne ; que vous avez si „ généreusement érigée en héroïne de „ roman. Je lui ai conté ce que vous „ me mandiez de votre Constance, & „ dans l'instant il a reconnu là célèbre „ Ophélia, c'est son vrai nom, & il m'a „ instruit de tout ce que je viens de vous „ dire. Voilà le digne objet de la nou- „ velle passion de votre ami, car malgré „ votre discrétion je sais qu'il est son „ amant &..... Ici Sainville se leva avec „ agitation, quoi ! dit-il, cette histoire „ n'est pas de l'invention de Mde. de „ Tervures! c'est Lord Belmont qui l'a conté !..... Vous êtes lié avec lui, re-

prit le Baron, d'un air consterné, écrivez lui pour lui demander des détails à ce sujet. — C'est assurément ce que je ferai. Mais n'êtes-vous pas frappé de la vraisemblance de cette supposition ? — Constance serait une aventurière, une courtisanne ? non, c'est une chose qu'il m'est impossible de croire. — Vous avez fait deux voyages en Angleterre, avez-vous entendu parler de cette Ophélia ? — Oui, beaucoup, mais je ne l'ai jamais vue ; elle était à Bath dans le tems que j'ai passé à Londres. — Que disoit on d'elle ? — On vantait sa beauté, son esprit, ses talens..... — De l'esprit, des talens ! quels rapports ! J'écrirai ce soir à Lord Belmont, cette incertitude n'est pas supportable..... Sainville inquiet, agité, rempli de défiance, de dépit & de crainte écrivit sans délai à Lord Belmont ; voici la réponse qu'il en reçu.

" Comme je ne veux pas, mon cher „ Marquis, que vous soyez la dupe & „ le jouet d'une courtisanne ambitieuse

„ & séduisante, je vais vous répondre
„ avec le détail que vous désirez. En
„ même tems, si ma lettre vous fait re-
„ connaître Ophélia, gardez lui le secret,
„ car il ne serait pas juste de lui faire
„ perdre les six mille guinées que la
„ famille de son dernier amant s'est en-
„ gagée à lui payer si elle passe trois
„ années entières en France, dans une
„ profonde retraite & dans un parfait
„ incognito. Je me suis repenti d'avoir
„ étourdiment conté son histoire à Mde.
„ de Tervures; c'est ce que vous pou-
„ vez réparer en me mandant que votre
„ voisine ne ressemble en rien à mon
„ Ophélia, qu'enfin vous savez avec
„ certitude qui elle est, etc. Je montrerai
„ cette lettre à Madame de Tervures,
„ & de cette manière le secret d'Ophélia
„ ne sera pas trahi par nous. Revenons
„ à elle, vous me demandez *son signale-*
„ *ment*, le voici: elle a trente ans, elle
„ est blonde, elle a beaucoup d'éclat,
„ de grands yeux bleus, des traits ré-
„ guliers, & une physionomie remplie

„ de douceur. Elle sait plusieurs langues
„ & les parle bien, entr'autres le fran-
„ çais ; sa taille est belle & ses manières
„ extrêmement nobles ; elle a toujours
„ vu très-bonne compagnie en hommes,
„ & ses talens l'ont souvent fait admettre
„ dans la société des femmes, aussi a-
„ t-elle un ton excellent, que la dépra-
„ vation peu commune de sa conduite,
„ ne lui a jamais fait perdre. Elle a de
„ l'esprit, de l'originalité, & les grâces
„ les plus attrayantes ; elle dessine comme
„ un ange ; elle chante & danse à ravir ;
„ enfin quoique Ophélia ne soit plus de
„ la première jeunesse, elle est certai-
„ nement la plus charmante & la plus
„ dangereuse personne que l'on puisse
„ rencontrer. Il y a près de deux ans
„ qu'elle a quitté l'Angleterre, & que
„ l'on ignore le lieu qu'elle habite, ainsi
„ dans dix-huit mois elle pourra retour-
„ ner dans son pays, pour y demander
„ ses six mille guinées. Je ne dois pas
„ omettre de vous dire qu'elle est née
„ en Irlande, d'une famille noble & ca-

„ tholique, qui, dit-on, lui donna une „ excellente éducation ; mais Ophélia fut „ enlevée, à quatorze ans, par un Ecos- „ sais qui la conduisit à Londres, où „ elle perdit en peu de tems tous les „ principes qu'elle avait reçus dans son „ enfance. Pour achever de vous faire „ connaître Ophélia, je vous envoie la „ traduction littérale d'une lettre qu'elle „ m'écrivît après sa dernière aventure, „ & au moment de quitter l'Angleterre ; „ elle m'a paru si originale, que je la „ conserve précieusement. Adieu, mon „ cher Marquis. „ . . .

La lettre de Lord Belmont, contenait encore une demi-page, mais Sainville & le Baron, impatiens de lire celle d'Ophélia saisirent avec empressement le papier qui renfermait cette traduction ; voici ce qu'ils y trouvèrent.

LETTRE

d'Ophélia à Lord Belmont.

„ Je pars, mon cher William, & „ comme une princesse de roman, je

„ vais voyager sous un nom supposé ;
„ telle est la condition imposée par la
„ famille de Lord ***. Ils craignent
„ encore Ophélia ; malgré la juste colère
„ de son amant : cela n'est-il pas glo-
„ rieux pour moi ? Je suis plus flattée
„ de leurs terreurs qu'empressée de ga-
„ gner leurs six mille guinées. Ne serait-
„ il pas joli d'épouser Lord *** quel-
„ ques mois après avoir reçu cette som-
„ me ? Ne riez pas, ce projet pourrait
„ fort bien se réaliser. Mais, qui sait si
„ alors, je le desirerai ! J'aimais Lord ***
„ malgré la *distraction* qui nous a brouillé,
„ il est vraisemblable que dans trois ans
„ je ne l'aimerai plus, & dans ce cas sa
„ fortune & son rang ne m'éblouiraient
„ pas ; je puis *me donner* & non *me vendre*,
„ & si le plus grand Seigneur de l'An-
„ gleterre veut m'épouser, il faut d'abord
„ qu'il me séduise. Enfin, j'ai promis
„ de vivre en France dans l'obscurité
„ pendant trois ans ; vous prétendez que
„ c'est une chose impossible avec ma
„ figure, mes talens & ma mauvaise

» tête, mais mon plan est fait : il est
» simple, il est sûr ; une profonde re-
» traite, une vie austère, me déroberont
» ou me déguiseront à tous les yeux.
» J'ai joui de tout, je connais tout, à
» l'exception d'une seule chose, *la vertu* ;
» je veux en essayer. Je fus entraînée
» loin d'elle, non par mon propre choix,
» mais par la corruption des autres ; j'ai
» toujours respecté son image, quand
» j'ai cru l'entrevoir ; ma bouche n'a
» jamais proféré cet odieux blasphême :
» *la vertu n'est qu'une chimère* : trop foible,
» pour la suivre, trop légère pour la
» regretter, je l'abandonnai, sans la dé-
» daigner & même sans y renoncer. Je
» connais toute l'étendue de l'intervalle
» qui me sépare d'elle, mais on peut
» faire bien du chemin en trois ans.
» Pour la chercher de bonne foi, il faut
» commencer par la pratiquer, c'est ce
» que je ferai & sans hypocrisie, car
» j'éviterai avec un soin extrême toutes
» les occasions de rechûtes ; je vivrai
» de manière à ne plus entendre ces

„ éloges fades & monotones, dont je
„ commence à me lasser; on ne vantera
„ plus mes grâces, ma figure, mais
„ j'entendrai louer ma bonté, ma dou-
„ ceur, ma bienfaisance; je serai res-
„ pectée, je connaîtrai si l'estime est plus
„ satisfaisante que la flatterie, & après
„ avoir joui de ces nouveaux succès,
„ peut-être ne voudrai-je plus reprendre
„ le nom trop fameux d'Ophélia. Vous
„ vous vous direz sans doute, cher
„ William, que je suis trop jeune en-
„ core, pour former de tels desseins;
„ non, c'est à mon âge qu'il est beau de
„ les exécuter : si je me consacre à la
„ retraite, je veux y emporter les regrets
„ du monde & de l'amour; je veux faire
„ un sacrifice éclatant & non une fuite
„ sans gloire : quel effet peut produire
„ une Madelaine en cheveux gris? C'est
„ aux pénitentes de l'Albane & du Cor-
„ régge qu'il faut ressembler Au reste,
„ tout ceci n'est pas irrévocablement
„ décidé, & je ne médite *qu'un essai.* „

„ Adieu, mon aimable William; ta-
„ chez de perdre le souvenir de quel-
„ ques petites *tromperies*, enfin de mes
„ anciens torts avec vous; songez, que
„ du moins, je suis *fidelle* en amitié.
„ Adieu, croyez qu'Ophélia, *profane* ou
„ *sanctifiée* ne vous oubliera jamais, &
„ vous aimera toujours. „

Après la lecture de cette lettre, les deux amis se regardèrent en silence, avec un espèce de saisissement qui les rendait immobiles. Sainville éclata le premier. Il n'est plus possible d'en douter, s'écria-t-il, c'est elle, c'est cette Constance à laquelle, depuis près de six mois, nous rendons un culte si respectueux! Il faut avouer qu'elle nous a fait jouer le rôle le plus ridicule! Et nous ne pouvons nous en plaindre, reprit le Baron, elle ne nous a fait aucune avance; elle s'est constamment refusée à toutes les nôtres, avec une extrême politesse; nous n'avons rien à lui reprocher. Fort bien, repliqua Sainville, avec humeur, vous pouvez trouver tout

simple d'être traité ainsi par une courtisanne ; pour moi j'avoue, sans détour, que je suis horriblement piqué ; je me trouve un peu vieux pour être aussi crédule. Cependant, dit le Baron, nous n'avons pas la certitude que Constance soit en effet cette méprisable Ophélia ; je conviens que les rapports sont frappans, mais pourtant l'âge ne s'accorde pas avec celui de Constance ; Ophélia a, dit-on, trente ans, Constance n'en a que vingt-cinq & paraît même plus jeune encore ; le médecin de Limoux prétend qu'on lui donnerait à peine dix-neuf ou vingt ans. — L'opinion de ce vieillard prouve peu de chose : d'ailleurs la beauté peut faire illusion sur l'âge. Mais relisez les deux lettres. En disant ces paroles ; Sainville recommença cette lecture, & acheva de se confirmer dans l'idée, qu'Ophélia & Constance n'étaient en effet qu'une même personne ; le Baron pensait comme lui, & s'en affligeait sérieusement ; Sainville piqué & déconcerté, cachait l'excès de son dépit par

des plaisanteries. Mon cher Verceil, dit-il, vous aviez conçu le plan d'un roman héroïque, cela est fâcheux, vos méditations sont perdues; ceci ne formera qu'une *nouvelle* dans laquelle nos rôles ne seront pas fort brillans. J'espère du moins, répondit le Baron, que cette découverte fait sur vous l'impression qu'elle produit sur moi. — Comment? — Qu'elle vous guérit d'une passion fondée sur une erreur? — Une *passion!* c'est un grand mot....., Je n'avais point encore de passion, & ceci ne détruit pas une fantaisie passagère. Cette Ophélia a du caractère, de l'esprit, une tête vive, des talens ravissans, elle est belle comme un ange, tout cela ne me refroidit point, & ce qu'on nous apprend de ses mœurs n'est pas fait pour désespérer; seulement je me dépouillerai de ce profond respect, dont certainement elle s'amuse & se moque en secret; je tâcherai à l'avenir de lui paraître moins ridicule, elle deviendra plus traitable & tout s'arrangera. Ce discours

déplût extrêmement au Baron; ses principes, ses habitudes, le genre de son esprit & la tournure de son caractère lui avaient donné toute sa vie un invincible dégoût pour toutes les courtisannes; d'ailleurs voyant bien que Sainville était infiniment plus amoureux qu'il ne voulait en convenir, il craignait mortellement l'ascendant que pouvait prendre sur lui une femme si dangereuse. Ces réflexions le plongèrent dans une profonde tristesse, il forma la résolution d'employer désormais tous ses soins à rappeller Sainville à la raison, & de ne négliger aucune occasion de lui faire sentir tout l'avilissement d'un attachement semblable.

On était au milieu de l'automne, Sainville plus que jamais occupé de Constance, formoit mille projets nouveaux, & se décida enfin à corrompre la servante de Constance, afin de se cacher la nuit dans sa maison; il prit un matin cette résolution & se promit de l'exécuter le lendemain. Ce jour

même il fit une longue promenade avec le Baron, mais sans lui confier son dessein. En revenant au château il crut entendre d'assez loin les cris d'un enfant, il écoute, & bientôt n'en doute plus ; ces cris semblaient partir de ce même bois où Constance passait sa vie & dont Sainville, depuis plus de six mois, s'était interdit l'entrée. Il vole au bois, le Baron le suit, ils courent ou les cris se font entendre & tout-à-coup ils apperçoivent la petite Georgette en pleurs qui s'écrie : *venez secourir maman.* Où est-elle ? demanda Sainville, là-bas dans la grande allée, répond l'enfant. Les deux amis s'élancent dans la route indiquée, quel spectacle inattendu s'offre à leurs regards ; Constance échevelée, la tête découverte, poursuivie par trois brigands, & prête à tomber entre leurs mains. Sainville sans armes, ainsi que son ami, se précipite vers elle avec une inconcevable rapidité ; il saisit l'un des trois hommes & le terrasse, les deux autres poursuivis par le Baron prennent la fuite,

Cependant Sainville reconnaît dans l'homme qu'il a renversé le fils d'un de ses gardes chasse, il le menace d'une juste punition, & veut s'éloigner; il rencontre une racine d'arbre, fait un faux pas & tombe; dans cet instant le scélérat, qu'il vient de quitter & qui s'était relevé, s'approche de lui, & lui plonge son couteau dans le sein; après avoir commis cet assassinat il fuit & disparait. Tandis que cette scène tragique se passait, Constance se croyant toujours poursuivie, courait en tournant le dos à ses libérateurs; elle n'avait apperçu ni Sainville, ni son ami; excédée de lassitude elle sent que ses forces vont l'abandonner tout-à-fait, elle entend marcher très-près d'elle & tourne en tremblant la tête; quelle est sa joie en appercevant le Baron! Rassurez-vous Madame, lui cria-t-il, les scélérats qui vous poursuivaient sont disparus & déjà bien loin; pendant que Sainville en terrassait un j'ai chassé les deux autres, ils sont hors du bois, & j'ai vu le troi-

sième

sième gagner le grand chemin en fuyant à toutes jambes. J'ai cessé de le poursuivre pour revenir promptement dissiper vos inquiétudes. Ah! Monsieur, dit Constance, que ne vous dois-je pas! mais courons chercher M. de Sainville. A ces mots elle s'appuye sur le bras du Baron & d'un pas chancelant elle le suit avec autant de peine que de trouble & d'empressement. Inquiète de Georgette, elle l'appelait à grands cris; au bout de quelques minutes cet enfant accourut; on lui demande si elle savait où était Sainville, elle répondit qu'elle ne l'avait vu qu'à l'instant où il était entré dans le bois. Alors on s'achemine du côté du grand chemin, le Baron questionne Constance qui conte en peu de mots son aventure. Arrivé dans le bois elle avait donné une commission à son domestique, un instant après son départ elle vit paraître de loin ces trois hommes, dont la contenance & la mauvaise mine commencèrent à l'effrayer; en l'appercevant ils doublèrent le pas, alors elle

prit la fuite, Pendant que Constance parlait, le Baron la considérait attentivement ; elle avait jeté son chapeau pour mieux courir, & rien ne cachait le plus charmant visage que la nature eut formé ; mais le déclin du jour & l'obscurité du bois ne permettaient pas au Baron de distinguer parfaitement ses traits. Cependant Sainville ne reparaissait point, Constance & le Baron l'appellent plusieurs fois & toujours vainement ; ce silence les étonne & les inquiète, car ils ne peuvent se persuader que Sainville soit sorti du bois. Ils marchaient toujours & la nuit qui s'approchait, redoublait leur secrète terreur, lorsque tout-à-coup Constance, trouvant sous ses pieds quelque chose d'humide, glisse & tombe dans les bras du Baron ; il la relève, & en jetant les yeux sur sa robe blanche, il y voit des taches qui lui paraissent noires ; le même objet frappe Constance, elle prend sa robe & la regardant de près, elle frémit, & pénétrée du plus horrible effroi elle

s'écrie : juste ciel ! c'est du sang. A ces terribles paroles, le Baron hors de lui, la quitte & suivant la trace funeste de ce sang, il trouve après avoir fait quelques pas le corps de son malheureux ami étendu sur l'herbe ! Il le croit mort, & se livre au plus violent désespoir. Constance suffoquée par ses sanglots, tombe à genoux, en élevant ses bras vers le ciel qu'elle implore; la petite Georgette fait retentir le bois de ses cris lamentables..... mais bientôt Constance rappellant son courage, nous le pleurons, dit-elle, & nous le laissons sans secours; il vit, son sang coule encore... à ces mots le Baron visite la plaie, & avec son mouchoir & celui de Constance il forme une compresse qui arrête le sang; après ces premiers soins ils s'occupent des moyens de le transporter ; Constance propose de faire un brancard de branches; on se mit à l'ouvrage, le Baron casse les arbres, Constance le seconde dans ce travail pénible, elle paraît animée d'une force sur-

naturee, elle donne pour lier les branches, sa ceinture, son collier, ses jarretières & jusqu'au mouchoir de linon qui couvre son sein. Georgette se dépouille aussi, l'ouvrage avance avec une rapidité inconcevable; il manque encore un lien pour en assurer la solidité, Constance n'hésite pas, ses longs cheveux abattus & flottans sur ses épaules lui offrent une dernière ressource, elle en coupe une partie dont elle forme un épais cordon, que le Baron lui-même attache & noue autour du bois. Dans cet instant le laquais de Constance, après l'avoir long-tems cherché, arrive enfin attiré par le bruit; il parut au Baron envoyé par le ciel pour le secourir dans cette affreuse circonstance, & sans perdre de tems il s'en fait aider pour poser doucement Sainville sur le brancard; ensuite se retournant du côté de Constance : Madame, lui dit-il, le château est à une demi-lieue d'ici, votre maison en est fort près.....venez, venez, interrompit-elle, je vais vous y

conduire. Alors le Baron & Tompson enlèvent le brancard, & se mettent en marche; Constance & Georgette les devancent en versant un torrent de larmes. Ils arrivent enfin à la paisible demeure de Constance, la servante effrayée ouvre les portes, on pose Sainville, toujours sans connaissance & sans mouvement, sur le lit de Constance & le Baron envoie promptement chercher M. Renaud. En attendant on apporte des lumières, on lave la plaie de Sainville avec de l'eau fraîche, on lui fait respirer des sels, & enfin il ouvre les yeux. Quels objets les frappent! un appartement inconnu, le Baron le tenant entre ses bras & Constance à genoux au chevet du lit; Constance échevelée, baignée de pleurs & dans un désordre qui la rend encore mille fois plus belle & plus touchante. Sainville éperdu, la regarde fixement avec un saisissement inexprimable, il n'a que des idées vagues & confuses, sa tête affaiblie n'est plus à lui, mais la vue de Constance

lui rend toutes les facultés de son ame; il la contemple avec une espèce d'extase, sans la reconnaître, il sent que c'est elle!....

Enfin M. Renaud arrive, panse la plaie, n'y trouve aucune apparence de danger, & répond de la vie de Sainville. Alors la joie la plus vive succède à la consternation. M. Renaud fait avaler au blessé quelques gouttes d'un élixir qui, en ranimant ses forces, achève de lui rendre sa parfaite connaissance. Il saisit une des mains de Constance, en s'écriant avec transport: quoi! c'est elle! quoi! je la vois!... il s'enivre du plaisir de la regarder, & voyant sur ce visage enchanteur quelques larmes couler doucement, il presse contre son cœur, sa main tremblante, en répétant avec un profond attendrissement : quoi, c'est elle!

Cependant M. Renaud qui tâtait le poulx de Sainville, annonce qu'il y trouve de l'émotion, ce qu'il attribue à la quantité de lumières, & à la petitesse de la

chambre; il propose de transporter Sainville au château sur un brancard, ajoutant que le grand air lui fera du bien. Sainville y consent, afin de laisser à Constance le repos dont elle a besoin; le baron dit qu'il faut reprendre le brancard de feuillage; Sainville demande comment ce brancard a été fait, ce qui amène une explication qui accroit sa reconnaissance & son bonheur. La maison de Constance était entourée de tous les habitans du village, attirés par le bruit de ce tragique événement; ils escortèrent le brancard jusqu'au château. Arrivé dans sa chambre, Sainville ordonne d'y laisser le brancard, & le fait poser près de son lit; M. Renaud prescrit au malade le silence & la tranquillité; chacun se retire, & le Baron, en se couchant, se dit à lui-même: quel dommage que la femme, cause d'une semblable aventure, ne soit pas aussi intéressante par ses mœurs, qu'elle est séduisante par sa figure & ses manières!

Sainville eut de la fièvre, & passa une

nuit agitée, mais la fièvre se calma vers le matin ; à huit heures, le Baron entra dans sa chambre, il trouva le malade occupé à examiner le brancard, les cheveux en étaient déjà détachés, & Sainville les avait noués autour de son bras ; le Baron s'assit sur le lit de son ami, & regardant les cheveux de Constance : eh bien ! dit-il, vous voilà donc tout-à-fait amoureux ? — Vous en étonnez-vous, après l'avoir vue ? — Elle est belle, j'en conviens, & absolument semblable au portrait que Lord Belmont a fait d'Ophélia. — Mais il est impossible qu'elle ait trente ans. — Son air de jeunesse est en effet singulier, après le genre de vie qu'elle a mené ; cependant le repos, la solitude, la douceur de ce climat.... — Si Constance est Ophélia, Lord Belmont n'a point assez vanté sa beauté, il en parle froidement. — C'est qu'il n'en est plus amoureux ; l'enthousiasme pour une courtisanne, ne peut durer qu'un moment. — Il ne parle point de ses longues paupières noires, de ses grands sourcils

bruns, de ses dents parfaites, de l'expression touchante de sa physionomie!... Non, Constance n'est point Ophélia.... Nous avons oublié d'envoyer à Lord Belmont de son écriture.... — Qui sait si elle nous a écrit de sa propre main? son valet peut-être lui sert de secrétaire. — Il ne sait pas le français. — Il feint peut-être de l'ignorer; d'ailleurs elle a pu en nous écrivant contrefaire son écriture. — Des yeux bleus avec des paupières noires, des sourcils bruns & des cheveux blonds, cela est si frappant!... Je veux r'écrire à Lord Belmont. Cet entretien fut interrompu par M. Renaud qui entra & dit à Sainville que la Dame anglaise lui avait écrit pour le prier de lui donner des nouvelles de *M. le Marquis*; Sainville demanda à voir le billet, mais M. Renaud l'avait égaré; Sainville eut beau se fâcher, le billet ne se retrouva point. Deux ou trois heures après, Sainville disant qu'il espérait que Constance lui ferait une visite; M. Renaud, prenant la parole: oui, certainement dit-il,

j'avais oublié de vous conter qu'elle me le mande dans son billet; elle viendra cette après-midi. On imagine bien que M. Renaud fut un peu grondé sur *ses oublis inconcevables*, & que l'on attendit impatiemment l'heure où l'on pouvait espérer de revoir Constance.

Les fenêtres de Sainville donnaient sur la cour, à quatre heures, il entendit un mouvement universel dans la maison, on descendait précipitemment les escaliers, on appelait le Baron, & l'on courait du côté de la cour. Sainville, dans ce moment seul avec M. Renaud, parut fort ému; M. Renaud sortit pour aller s'informer de la cause de tout ce bruit, & revenant presque aussitôt: je pensais, dit-il que le feu fût au château; mais rassurez-vous, ce n'est rien, c'est la Dame étrangère qui vient vous faire sa visite; comme elle a relevé son voile en entrant dans la cour, chacun court pour la voir, les gens d'ici sont si curieux! M. Renaud parlait encore, lorsque la porte s'ouvrit, & Constance, conduite

par le Baron, parut & s'avança doucement. On approche un fauteuil, Constance s'assied, & jetant les yeux sur Sainville, elle rougit en voyant l'usage qu'il avait fait de ses cheveux; elle dit avec un peu d'embarras, qu'il attachait trop de prix à tout ce qu'un autre aurait fait à sa place; Sainville répondit deux ou trois mots mal articulés, & perdit tout-à-coup la parole, en la regardant avec une avidité & une attention dont rien ne pouvait le distraire. Constance parla beaucoup de sa reconnaissance, mais ne laissa voir qu'une sensibiilté qui tombait davantage sur le service que sur la personne. Sa visite fut courte, & cependant la conversation languit plus d'une fois; le Baron la releva souvent, & lorsque Constance sortit, il la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. A peine fut-il rentré dans la chambre de Sainville, que ce dernier l'appelant, eh bien, mon cher Baron, s'écria-t-il! pouvez-vous penser que ce soit là une courtisanne? — Je ne l'aurais jamais deviné; mais il est

impossible d'en douter... — Je suis certain que tous les rapports qui vous le persuadent, ne sont que de fausses apparences. Ne parlons ni de sa grace, ni de sa beauté ravissante; mais quelle noblesse, quelle modestie, quel air de candeur & d'innocence! — Ne vous a-t-on pas mandé qu'Ophélia est particulièrement distinguée par son ton & par ses manières? — Et moi, je soutiens qu'il y a de l'extravagance à penser que la femme que nous venons de voir & d'entendre, soit cette Ophélia: à ces mots, le Baron haussa les épaules, & ne répondit rien; Sainville se fâcha, & son ami sortit de la chambre. Cependant le scélérat qui avait assassiné Sainville, fut atteint dans sa fuite, & conduit au château; ce malheureux, chassé de chez son père depuis quelque tems pour une conduite dépravée, s'était associé à plusieurs contrebandiers; il protesta qu'il était ivre le jour où il avait rencontré Sainville, & que la crainte d'être renfermé pour sa vie, l'avait porté à com-

mettre le crime dont il était coupable; on le mit dans la prison du Château, quoique Sainville fût bien décidé à ne point le livrer à la justice. Le père de ce meurtrier était un vieillard vénérable & vertueux, qui, n'osant implorer la clémence de son maître, fut se jeter aux pieds de Constance, pour la conjurer d'attendrir Sainville en sa faveur; il représenta qu'il avait deux filles à marier, qui seraient déshonorées, si leur frère subissait la juste punition de son forfait; & que la famille entière serait forcée de quitter le village, & de s'expatrier à jamais. Constance envoya le Vieillard à Sainville, avec un billet qui contenait ces mots:

"Daignez, Monsieur, écouter un père » malheureux & réduit au désespoir, si » je puis obtenir cette grace de vous, » j'aurai sans doute assez fait pour lui. »

Sainville, comme on l'imagine bien, reçut le vieillard; & après l'avoir entendu, il le chargea de cette réponse pour Constance:

" Pourrais-je me venger, Madame, „ d'une action qui m'a valu les plus „ doux momens de ma vie? La grace „ qu'on me demande, fut accordée au „ fond de mon cœur, dans cette même „ chambre où vous allez l'annoncer à ce „ vieillard : daignez lui dire encore, „ Madame, que je dote ses filles, & „ qu'elles seront mariées avant huit „ jours. „

Constance, les larmes aux yeux, instruisit le vieillard des bontés de son maître, & elle goûta le plaisir de jouir de sa surprise & des transports de sa joie.

Sainville, fidèle à ses promesses, fit passer aux Indes le criminel, ainsi que son père le desirait, & il maria les deux jeunes filles. Constance lui r'écrivit à ce sujet, son billet était aimable, mais il fut trouvé froid & trop court. Sachant que Sainville était absolument sans fièvre, elle ne fit plus de visites & se contenta d'envoyer deux fois par jour savoir de ses nouvelles. L'impatience de

la revoir, engagea Sainville à sortir beaucoup plus tôt que son chirurgien ne l'aurait desiré; enfin malgré quelques représentations importunes, il s'habille, demande une voiture & propose au Baron d'aller avec lui chez Constance: le Baron répondit avec humeur, & cependant le suivit. Ils arrivent & sont reçus sans difficulté. Sainville desirait extrêmement se retrouver dans cette même chambre où il avait vu Constance si sensible & si agitée, mais il n'obtint pas cette satisfaction, on les fit entrer dans une petite bibliothèque, où Constance vint aussitôt les joindre. Elle ne put s'empêcher de témoigner le plus grand attendrissement, en remarquant la pâleur de Sainville; mais après ce premier mouvement, elle reprit son air calme et serain, & fit, avec autant d'aisance que d'agrément, tous les frais ds la conversation. Sainville, uniquement occupé du plaisir de la voir & de l'entendre, parla peu; le Baron, plus curieux & moins absorbé, la questionna beaucoup

sur ses goûts, ses occupations & ses lectures; elle répondit avec douceur & avec cette briéveté qui est de si bon goût, lorsqu'on est forcé de parler de soi. Le Baron, qui n'avait nullement le projet de la faire valoir aux yeux de Sainville, sentait, avec dépit, tout le charme de la simplicité & de la modestie de ses réponses; espérant qu'elle aurait moins d'instruction que de grace & d'esprit, il fit tomber l'entretien sur la littérature, & il entra dans le détail de nos meilleurs ouvrages; Constance les connaissait parfaitement & les jugeait avec autant de solidité que de finesse. Le Baron confondu devint muet, Sainville triomphait. Dans ce moment Georgette entre en courant & vint se jeter au cou de son parrain, qui l'embrassa tendrement; c'est notre enfant d'adoption, dit-il, en se tournant vers Constance. Oui, reprit Georgette, voilà maman & voilà mon papa. O! chère Georgette, s'écria Sainville, donnez-moi toujours ce nom! je vous le promets, répondit

Georgette. Pendant ce petit dialogue, le Baron impatienté, s'était levé & s'approchant d'un piano-forte, il témoigna à Constance le desir de l'entendre, Sainville aussitôt se joignit à lui; Constance cédant à leurs prières, se mit au piano, prélude en maître & s'accompagne ensuite une ariette italienne. La supériorité de son chant, la douceur & la beauté de sa voix, inspirèrent à Sainville une admiration qu'il exprima avec enthousiasme; le Baron dit malicieusement, qu'il n'avait jamais entendu d'*amateur* d'une telle force. Un instant après, s'adressant à Constance; à propos de grands talens, dit-il, j'aurais bien voulu connaître la célèbre Ophélia; mais elle voyageait pendant le tems que j'ai passé à Londres. Au nom d'Ophélia, Constance tressaillit, baissa les yeux & ses joues se colorèrent du plus vif incarnat; le Baron regarda Sainville qui rougit aussi; car il n'avaît que trop remarqué le trouble & l'embarras de Constance; cette observation le frappait,

l'affligeait, & lui inspirait en même tems un extrême ressentiment contre son ami. Il y eut un moment de silence ; ensuite on parla de choses indifférentes, et enfin Sainville, prenant congé de Constance, termina sa visite. En montant en voiture il ordonna à son cocher, de passer du côté du petit bois. Eperduement amoureux, & piqué contre le Baron, il se faisait un plaisir de le braver, en lui montrant sans détour ses sentimens ; en approchant du grand chemin, le Baron découvre avec étonnement, une multitude d'ouvriers occupés à travailler autour du bois. Il y a déjà huit jours, dit Sainville, que j'ai donné des ordres pour faire exécuter cet ouvrage ; enfin ce bois chéri de Constance va se transformer, afin de devenir plus digne encore de lui plaire ; il s'étendra jusqu'à la rivière qui borde la prairie, & l'on creuse un petit canal qui l'entourera du côté du grand chemin, & qui en formera une isle ; Constance pourra s'y promener sans crainte & sans danger ; ce sera son

jardin, & je mettrai tous mes soins à l'embellir. A cette confidence, le front du Baron s'obscurcit. Cette entreprise est immense, dit-il. Et cependant, reprit Sainville, elle sera finie l'été prochain. Le Baron ne répondit plus rien & bouda le reste du jour. Mais le lendemain, il eut une longue explication avec son ami, il ne manqua pas de lui parler de l'extrême confusion que le nom d'Ophélia avait paru causer à Constance; Sainville convint qu'il avait remarqué son trouble, & j'avoue, continua-t-il, que je n'en puis deviner la cause; mais plus je la vois & plus il me paraît absurde d'imaginer qu'une semblable personne soit une courtisanne; au reste s'il faut ne vous rien déguiser, quelle que soit cette femme incomparable, mon cœur n'est plus à moi, j'aime pour la première fois de ma vie & j'aime passionnément. — Quoi, si Constance est cette Ophélia?.... — Je ne puis admettre cette odieuse supposition. — Mais enfin si vous en acquérez la preuve

positive ? — Je serai très à plaindre. — Du moins vous combattrez une passion si peu digne de vous ? — Si je suis aimé, je la combattrais en vain. — S'il est ainsi, j'ose vous le dire, Sainville, cette passion vous avilira, vous sacrifierez votre liberté, & par conséquent l'honneur. — Ecoutez, s'il était vrai que Constance eût été une femme dépravée, s'il était possible que le vice pût se revêtir de cette forme angélique & de tous les charmes de la candeur & de l'innocence, je cesserais d'admirer la vertu, je cesserais d'y croire, je deviendrais le plus farouche & le plus infortuné des hommes, car il s'est fait dans mon cœur une étrange révolution. L'idée de trouver Ophélia dans Constance ne m'affligeait pas il y a quinze jours; je n'avais alors pour elle qu'un sentiment ordinaire, & maintenant cette idée est pour moi aussi désespérante qu'incompréhensible; je vois en Constance le modèle de la perfection, je sens moins le desir de lui plaire que le besoin de l'admirer;

je puis tout supporter, jusqu'à son indifférence, si elle est digne en effet du sentiment qu'elle m'inspire ; ce sentiment m'a rendu l'existence, il occupe également mon esprit, mon cœur & mon imagination ; désormais, adorer Constance, c'est pour moi vivre & respirer. Le Baron conclut de cet entretien, que si Sainville était forcé de reconnaître enfin la dangereuse Ophélia, il s'affligerait beaucoup, mais se guérirait infailliblement, & il prit la résolution d'employer tous les moyens possibles pour l'éclairer à cet égard.

Sainville par discrétion passa quelques jours sans retourner chez Constance ; enfin il hasarde une seconde visite, & le Baron le suivit. Constance n'était pas chez elle, mais la servante assura qu'elle reviendrait bientôt, & elle fit entrer les deux amis dans la petite bibliothèque. En attendant Constance, le Baron s'amusa à regarder quelques jolies gouaches peintes par Constance, & qui ornaient la pièce où elles se trouvaient ; ensuite

voyant sur une table un porte-feuille entr'ouvert, qui contenait des dessins, il le feuillette, & s'arrêtant à considérer deux gouaches charmantes, il fit tout-à-coup une exclamation qui tira Sainville d'une profonde rêverie. Tenez, tenez s'écria le Baron, voici une preuve complète..... regardez ces tableaux, & lisez au bas le nom d'Ophélia. A ces mots Sainville pâlit, & lisant en effet ce nom fatal, il resta pétrifié. Dans ce moment Constance entra; en voyant son porte-feuille ouvert, ses tableaux entre les mains du Baron & Sainville immobile, elle rougit, fit un mouvement de surprise & parut déconcertée; mais se remettant promptement, elle s'avança; & s'adressant aux deux amis, elle leur témoigna le regret de n'être pas rentrée plus tôt chez elle. Sainville ne répondit rien, le Baron, tandis qu'elle parlait, refermait le porte-feuille, & lui dit ensuite, nous admirions, Madame, des gouaches ravissantes. Cet éloge est trop flatteur, répondit Constance, ces deux

gouaches sont de moi. Quoi, Madame, reprit Sainville d'une voix tremblante, les deux gouaches qui sont dans ce porte-feuille . . . , oui, Monsieur, interrompit Constance, elles sont peintes par moi. En disant ces paroles, elle prit le porte-feuille & fut l'enfermer dans une armoire ; comme elle avait le dos tourné, Sainville hors de lui, dit tout bas au Baron, qu'il le conjurait de le laisser seul avec elle ; le Baron se leva & sortit. Constance revint, & d'un air calme & rempli de dignité, elle s'assit vis-à-vis de Sainville qui était resté debout ; Sainville la regardait fixement sans proférer une seule parole ; au bout de quelques minutes, Constance fixant Sainville à son tour, lui dit : eh bien ! Monsieur ? Cette question fut faite avec une expression frappante de douceur & de fierté. Sainville tombe à ses pieds en s'écriant, eh bien ! Madame, vous avez voulu m'éprouver, mais ces deux gouaches ne sont point de vous, je ne croirai jamais que votre main ait tracé le

nom qui s'y trouve; à ces mots, Constance forçant Sainville à se relever, parut émue, & s'attendrit; Sainville tire un porte-feuille de sa poche, & le lui présentant : Connaissez-vous Lord Belmont? lui dit-il. — Oui, je le connais. — Ce porte-feuille renferme des lettres de lui, daignez les lire, mais en les parcourant, n'oubliez pas qu'elle furent écrites il y a six semaines, & rappelez-vous ma conduite depuis cette époque. Adieu, Madame, je reviendrai demain chercher ces papiers & votre dernière réponse. En prononçant ces mots, Sainville posa le porte-feuille sur la table & sortit précipitamment. Le lendemain matin, Sainville reçut de Constance un paquet qui contenait les lettres de Lord Belmont, & un billet de Constance, dans lequel il trouva ces mots.

" J'ai lu les lettres que vous m'avez „ laissées, & cependant cette espèce de „ confiance, n'est pas suffisante à mes „ yeux, pour mériter toute la mienne. „ Votre estime m'est chère, mais je veux „ l'obtenir

„ l'obtenir & la gagner & non la *con-*
„ *quérir*. L'amitié est désormais le seul
„ sentiment que je puisse accorder ; vou-
„ lez-vous être mon ami ? que la sym-
„ pathie seule vous éclaire & me justi-
„ fie ; si votre ame n'a pas connu la
„ mienne, n'attendez jamais de moi la
„ plus légère explication ; voici donc
„ tout ce que je puis vous dire, & je
„ jure par tout ce qu'il y a de sacré que
„ ce n'est point *une épreuve* : „

" Les deux gouaches que vous avez
„ vues, sont mon ouvrage, *j'ai tracé le*
„ *nom qui s'y trouve*, & cependant ma
„ vie fut pure, & mon cœur a toujours
„ chéri la vertu. „

" C'est à vous maintenant à me ré-
„ pondre. Si vous me croyez, vous ne
„ pouvez m'en donner qu'une preuve ;
„ c'est de ne m'interroger jamais. „

Après avoir lu ce billet, Sainville se lève, & s'habille à la hâte ; comme il allait sortir, le Baron entre dans sa chambre, Sainville lui montre le billet de Constance. Eh bien, dit le Baron, qu'elle

TAYLOR INST. OXFORD

est votre opinion ? — Je n'ai pas le plus léger doute. — Comment ? — Je suis certain qu'il n'existe point de femme plus vertueuse & plus parfaite. — Quel inconcevable délire ! quand il est prouvé que cette femme est Ophélia, quand elle l'avoue, quand elle vous prescrit de ne *jamais l'interroger.* — Vous voyez tout cela dans son billet, & moi je vois tout le contraire ; j'y trouve une sécurité frappante, une noble fierté, une élévation d'ame, qu'il est impossible de feindre... — enfin la *célèbre* Ophélia vous persuadera qu'elle n'a jamais été courtisane ? — Et qui vous a dit que ce nom d'Ophélia n'ait été porté que par une courtisanne ? c'est le nom de l'héroïne de la tragédie d'Hamlet, je l'ai vu dans plusieurs romans ; n'a-t-on pu le donner qu'à une seule personne ? — Et tous les autres rapports si multipliés, si frappans ? — Le hasard a pu les produire. — Cela serait véritablement miraculeux. — Le prodige le plus incompréhensible, comme le plus monstrueux,

serait qu'une femme avec cette modestie touchante, cette physionomie céleste, une femme qui s'exprime & se conduit ainsi, ne fût qu'une hypocrite & l'opprobre de son sexe. En achevant ces mots, Sainville quitta brusquement le Baron, & vola chez Constance; il la trouva dans son jardin. Constance le fit asseoir à côté d'elle sur un siège de gazon, Sainville se hâta de la remercier de son billet; il est inutile de vous assurer, ajouta-t-il, que mon admiration pour vous ne peut ni s'affaiblir, ni s'accroître; le plus pressant de tous les intérêts me fait sans doute désirer de pouvoir démêler vos sentimens; voilà tout ce qui me touche : que m'importe d'apprendre votre véritable nom? je connais votre esprit, votre caractère & votre ame, c'en est assez pour vous rendre justice, & c'en est trop pour mon repos. Ne craignez donc jamais de ma part une question indiscrète .... mais souffrez que j'ose en hasarder une seule, que votre billet ne m'interdit pas? —

Parlez. — Etes-vous libre encore? — Non, je ne le suis plus. — O ciel! Vous êtes mariée? A ces mots, Constance, au lieu de répondre, parut rêver & Sainville sollicitant une réponse claire & positive, croyez-vous, dit-elle, qu'un serment volontaire & solemnel ne soit pas un engagement sacré? Mais, reprit vivement Sainville, avez-vous donné votre main? enfin avez-vous un époux? Hélas!.... répondit Constance, elle n'en put dire davantage; ses pleurs lui coupèrent la parole. Au nom du ciel, s'écria Sainville, achevez de vous expliquer. Eh bien! dit Constance, les lois me permettraient de disposer de ma main, mais la religion & l'honneur me le défendent; cessez donc de nourrir les sentimens que vous me laissez entrevoir, je n'y puis répondre, & songez qu'après cet aveu, vous ne pourriez les entretenir & me les montrer sans me déplaire, & sans m'offenser mortellement. Ce discours prononcé d'un ton ferme & sévère, détermina Sainville à changer

promptement de langage. Il suffit, Madame, répondit-il : je saurai me contraindre au silence, & c'est dans mes sentimens mêmes, que je trouverai la force qui me sera nécessaire pour pouvoir vous obéir. Vous m'avez offert votre amitié, vous me la devez, c'est un bien que je réclame, & sans lequel la vie me deviendrait insupportable. Constance qui avait démêlé quelque chose d'altier & de violent dans le caractère de Sainville, ne s'attendait pas à tant de soumission, elle en fut touchée, & l'en récompensa pas le plus doux regard; Sainville, loin d'avoir l'air de remarquer son attendrissement, affecta de changer d'entretien; il mit la conversation sur les voyages, fit quelques questions sur l'Angleterre, il parla beaucoup de l'Espagne & de l'Italie, il montra de l'esprit, de l'instruction, il fut aimable, & parut l'être, & au bout d'une heure, il se retira en emportant autant d'espérance, qu'il laissait de séc[illegible]. Cons-

tance, il est vrai, venait de lui déclarer qu'elle n'était plus libre ; mais elle n'avait point d'époux ; elle n'était liée que par un serment, & malgré l'austérité de son langage, cette espèce d'engagement n'effrayait pas Sainville ; les scrupules de la délicatesse ne pouvaient alarmer un homme qui en avait triomphé si souvent. Constance n'était pas sans doute une femme ordinaire, mais aussi le plan de conduite qu'elle méditait, n'avait rien de commun ; on connaissait sa passion, on lui devait de la reconnaissance, on lui montrait de la sensibilité, on recevait ses soins & ses visites ; que de raisons de tout attendre du tems, de l'adresse, & de la persévérance ! Une seule chose l'inquiétait un peu, Constance était dévote, & elle se croyait liée par la religion ; ce mot qu'elle avait prononcé avec une sorte d'emphase frappait Sainville ; il y trouvait quelque chose de mystérieux, qui lui inspirait une crainte vague, que son amour propre & sa raison ne pouvaient surmonter.

Ayant laissé passer deux jours sans retourner chez Constance, il se disposait un soir à l'aller voir, lorsqu'on lui apporta une lettre de Paris; il reconnut l'écriture de Lord Belmont: c'était une réponse à ces dernières questions, jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu le moindre doute sur la sincérité de Constance, mais il ne put se défendre d'une émotion désagréable, en ouvrant la lettre qui devait confirmer ou ébranler son opinion & sa confiance. Qu'on juge de ce qu'il éprouva, en lisant ce qui suit:

"J'ai tant de choses à vous mander, mon cher Marquis, que je vais commencer sans aucun préambule, car le récit que j'ai à vous faire, répondra à toutes vos questions. „

"Mde. de Tervures me proposa avant-„ hier de l'accompagner à l'abbaye de „ Maubuisson, où elle a été élevée, „ & où devait se faire une profession de „ religieuse, spectacle assez curieux pour „ un Anglais. Arrivés à midi à ce mo-„ nastère, on nous conduisit sur-le-champ

„ dans l'église extérieure, qui n'est sé-
„ parée de celle des religieuses, que par
„ une grille; nous trouvâmes là quel-
„ ques personnes de notre connaissance,
„ qui nous dirent que la novice qui allait
„ prononcer ses vœux; était une étran-
„ gère d'une grande beauté, & qu'elle
„ avait fait au couvent des dons consi-
„ dérables. Ce récit m'intéressa; j'atten-
„ dais la cérémonie avec une curiosité
„ mêlée d'émotion, lorsque tout-à-coup,
„ le rideau qui couvrait la grille, s'ouvrit,
„ & nous vîmes la novice au milieu des
„ religieuses; jugez de ma surprise, en
„ reconnaissant la fameuse & charmante
„ Ophélia, dans celle qui s'avançait vers
„ l'autel pour y consommer son sacri-
„ fice. Elle me parut mille fois plus belle
„ que jamais sous ce modeste habit;
„ ses yeux étaient baissés, une douce sé-
„ rénité donnait à son visage une ex-
„ pression touchante & nouvelle, & il y
„ avait, je ne sais quoi de fier, dans sa
„ contenance, qui m'assurait qu'elle ne
„ sentait dans ce moment que la gloire

„ d'expier ses égaremens, & de répan-
„ dre toute la dignité de son sexe; je
„ crus voir un ange déchu que la faveur
„ céleste replaçait dans son premier rang.
„ Elle articula ses vœux d'une voix ferme;
„ je l'entendis cette voix séduisante &
„ trompeuse, prononcer enfin un serment
„ irrévocable ! je vis cette femme qui
„ fut si long-tems livrée aux plaisirs, à
„ la dissipation, se consacrer à la retraite
„ & à l'obscurité; je vis poser sur sa tête
„ le voile éternel, qui doit cacher à ja-
„ mais sa dangereuse beauté... Mais
„ c'est assez vous parler d'Ophélia qui
„ ne vous intéresse point, revenons à vo-
„ tre inconnue. Vous voyez combien nos
„ soupçons étaient mal fondés, le nou-
„ veau portrait si détaillé que vous me
„ faites d'elle, m'aurait appris son vrai
„ nom, si vous me l'aviez envoyé d'a-
„ bord; enfin je ne puis avoir le moin-
„ dre doute à cet égard ; j'ai vu jadis
„ son écriture, & j'ai sur-le-champ re-
„ connu les traits du billet renfermé dans
„ votre dernière lettre. Cependant, puis-

„ qu'elle veut taire son nom, je dois
„ respecter un secret surpris, & je ne
» le trahirai point ; tout ce que je puis
„ vous dire, c'est que Constance, vic-
„ time de l'amour & de la calomnie, fut
„ la femme de l'Angleterre la plus dis-
„ tinguée par sa beauté incomparable,
„ son esprit, son grand caractère, son
„ illustre naissance, son rang & ses mal-
„ heurs. Je n'ai jamais vécu dans sa so-
„ ciété intime, je ne l'ai rencontrée que
„ deux ou trois fois, mais c'en est assez
„ pour l'admirer & ne l'oublier jamais. Elle
„ doit avoir à-peu-près vingt-quatre ou
„ vingt-cinq ans : heureux ! mille fois
„ heureux ! qui pourra la consoler & la
„ guérir de sa juste misantropie ! »

„ Adieu, mon cher Marquis, je re-
„ tourne incessamment à Londres, j'em-
„ porte le regret de ne pouvoir vous re-
„ voir avant mon départ, & l'espoir que
„ vous me donnerez quelquefois de vos
„ nouvelles. »

Aussitôt que Sainville eût achevé la lecture de cette lettre, son premier mouvement, fut de s'élancer hors de sa chambre pour aller chercher le Baron; rien n'égalait l'impatience qu'il éprouvait de justifier Constance. Tenez, tenez, s'écria-t-il, en abordant son ami, lisez cette lettre de Lord Belmont..... A ces mots, le Baron prit la lettre, & tandis qu'il la lisait, Sainville, qui le regardait attentivement, jouissait de l'étonnement & de la confusion qui se peignaient sur son visage. Le Baron ayant lu la lettre entière, feignait de lire encore afin de se dispenser de parler. Eh bien, dit Sainville, croyez vous encore que Constance soit la *courtisanne Ophélia*? épargnez moi, reprit le Baron, car je suis véritablement confondu. — Oui, mon ami, je suis trop heureux pour ne pas vous pardonner. — Heureux! elle répond donc à votre amour? elle vous en a fait l'aveu? A cette question Sainville conta sans détour tout ce qui s'était passé entre lui & Constance; il parla

de sa passion, de ses espérances & de ses projets avec tant de franchise & de confiance, que le Baron perdit tout son embarras & ne sentit plus que la joie de retrouver son ami, & le sujet d'un roman dont il avait tant déploré la perte. Maintenant, dit-il, je vous conseille de cacher à Constance cette réponse de Lord Belmont. Cette petite dissimulation donnera le plus grand prix à votre conduite avec elle. Non, non, répondit Sainville, feindre avec Constance serait un crime ; j'en ai eu le dessein, je l'avoue, mais je l'abjure pour jamais. Sainville parlait avec sincérité ; la lettre de Lord Belmont venait d'achever d'exalter son imagination & son amour. L'homme le plus supérieur n'est jamais entièrement au-dessus de l'opinion des autres ; il peut ne pas rechercher pour lui-même les éloges de la multitude, parce qu'il s'applaudit de s'y trouver insensible ; l'orgueil grossier les sollicite, l'amour-propre délicat s'y refuse & sait même les dédaigner ; mais il est permis de les

desirer pour ce qu'on aime, & c'est alors qu'ils ennivrent. Sainville pensait avec ravissement que l'objet qu'il adorait avait laissé en Angleterre une éclatante réputation; il s'énorgueillissait même de ses plus frivoles avantages; il n'attachait aucun prix à la naissance, & cependant il était flatté que celle de Constance fût illustre; il voulait trouver en elle tout ce qui doit exciter une juste admiration & tout ce qui peut éblouir le vulgaire. Il fut le soir même, avec son ami, chez Constance; elle les reçut avec sa grace ordinaire; après une demie-heure de conversation générale le Baron sortit; Sainville se trouvant seul avec Constance lui parla de Lord Belmont, & sans lui montrer sa lettre lui rendit compte de ce qu'il lui mandait sur elle & sur Ophélia. Constance l'écouta avec intérêt. Je vous sais gré, lui dit-elle, de cette confidence & je n'oublierai jamais que votre estime pour moi a su résister à des apparences si singulières & si frappantes. La reconnaissance me atit un devoir de vous

apprendre enfin qui je suis..... Je vais vous confier tous mes tristes secrets !... En prononçant ces paroles, Constance se leva, s'approcha d'un bureau, l'ouvrit, en tira un manuscrit & le présentant à Sainville, voilà, dit-elle l'histoire de ma vie, je me suis occupée à l'écrire en français depuis que je suis dans cette solitude; emportez ce manuscrit, lisez-le, & si vous desirez le communiquer à votre ami, j'y consens; à ces mots Sainville, plein de trouble & d'agitation, reçut le manuscrit & se hâta de terminer sa visite, afin de pouvoir commencer cette intéressante lecture. Il se rendit précipitamment au château, s'enferma dans sa chambre, s'assit devant une table sur laquelle étaient posées deux bougies, & déployant le manuscrit, il lut l'histoire suivante:

HISTOIRE DE LADY CLARENDON.

Je suis née à Londres, de parens catholiques & distingués par leur naissance & leur fortune. J'étais fille unique & je

fus élevée avec autant de soin que de tendresse. On me donna des talens & de bons principes ; mais il y a dans les meilleures éducations de femmes un écueil bien dangereux, celui d'exalter la sensibilité & l'on ne sut pas l'éviter pour moi. La plus tendre des mères fut ma seule gouvernante ; elle joignait aux vertus les plus attachantes un esprit aussi cultivé qu'étendu ; elle eut sans doute été une institutrice incomparable si son cœur avait pu lui permettre de mieux écouter sa raison sur un seul point. J'étais née extrêmement sensible, & ma mère loin de chercher à modérer mes affections naissantes, en augmentait chaque jour l'énergie par sa conduite & son exemple. L'excès de sa tendresse m'inspira pour elle l'attachement le plus passionné, & par conséquent le plus déraisonnable. Je couchais dans sa chambre, j'étais toujours auprès d'elle, je la suivais par-tout ; elle m'accoutumait à ne pouvoir, sans un mortel chagrin, me passer d'elle quelques heures ; si des

affaires indispensables la forçaient quelquefois de me quitter, pour un jour, je passais le tems de son absence dans l'affliction & dans les larmes; à son retour j'étais dans un état inexprimable, je pleurais, je criais, j'éprouvais les émotions les plus violentes. Ma mère les partageait, & ses tendres caresses devenaient la récompense d'une excessive sensibilité qu'elle aurait dû réprimer. Rien n'éclaire l'esprit comme le sentiment; ma mère s'applaudissait de mes progrès & s'étonnait de mon intelligence; elle me trouvait une finesse, une délicatesse que les enfans ne peuvent avoir lorsqu'on n'a jamais exalté leur imagination. Mon père sentait tous les inconvéniens d'une éducation semblable, & souvent il en parlait à ma mère; pouvez-vous espérer, lui disait-il, que votre fille soit heureuse avec le caractère que vous lui donnez? Elle a déjà senti les émotions les plus violentes qui puissent agiter l'ame; son jeune cœur a déjà perdu cette aimable sérénité qui fait le plus

doux charme de l'innocence. Désormais les sentimens modérés lui paraîtront insipides, & jamais elle ne pourra se croire aimée lorsqu'elle ne la sera pas avec idolâtrie. Ces raffinemens de sensibilité, que vous admirez en elle, lui donneront par la suite une délicatesse outrée, qui la rendra toujours mécontente des autres, en gémissant en secret d'une ingratitude imaginaire, elle paraîtra souvent injuste & bizarre, & si ses inclinations ne s'accordent pas avec les principes si purs qu'elle reçoit de vous, rien ne sera comparable aux tourmens que lui causera l'énergie de ses passions combattue par le devoir. Hélas! ces réflexions n'étaient que trop fondées, mais elles firent peu d'impression sur l'esprit de ma mère; mon éducation fut continuée sur le même plan, & elle n'était pas encore achevée lorsque j'eus le malheur de perdre la plus respectable & la meilleure des mères! Le juste chagrin que j'éprouvai pensa me coûter la vie; quoique je n'eusse que treize ans, ma

douleur fut aussi profonde qu'impétueuse; échappée au danger d'une maladie grave & longue, je tombai dans un état de langueur qui détermina mon père à me faire voyager ; il me conduisit en France où nous passâmes plus de deux ans. J'étais dans ma seizième année lorsque nous retournâmes en Angleterre ; mon père, dès lors, s'occupa du soin de me choisir un époux, & bientôt parmi les différens partis qui se présentèrent un seul objet fixa mon attention & mes vœux. Il réunissoit tout ce qui peut intéresser & plaire ; une ame sensible, un esprit agréable & cultivé, un caractère égal & doux, & la figure la plus séduisante. Il m'aima, je partageai ses sentimens ; notre naissance, nos fortunes, nos âges étaient parfaitement assortis ; j'étais dans ma dix-septième année, il en avait vingt-six. Toutes ces convenances décidèrent mon père en sa faveur, & le jour de mon mariage avec Lord Clarendon fut enfin fixé. Dans ces entrefaites mon père tomba malade & mou-

rut au bout de qnelques mois. Il laissa ses affaires dans le plus grand désordre; ma douleur & mon inexpérience me mettaient hors d'etat de les débrouiller, les dettes absorbèrent sa fortune presqu'entière, & je me trouvai à dix-sept ans sans état, orpheline & ruinée. Lord Clarendon, aussi généreux que sensible, me pressa plus vivement que jamais d'accepter sa main. Je l'avais choisi dans un tems plus heureux, je cédai sans peine à ses instances, & aussitôt après mon mariage nous partîmes pour une de ses terres située dans le Derbyshire. Quelques personnes nous y suivirent, de ce nombre fut le Comte d'Elby, beau-frère & ami intime de Lord Clarendon. Le Comte d'Elby, alors âgé de trente ans, avait une taille imposante, une figure plus régulière qu'agréable; il parlait bien, sa conversation était intéressante & spirituelle; mais on y trouvait trop d'apprêt, & quoique ses manières fussent nobles & simples, elles ne paraissaient cependant pas naturelles; un

maintient contraint & composé, un regard perçant, & en même tems errant & distrait, qu'on ne rencontrait jamais qu'à la dérobée & que je n'ai vû qu'à lui: une physionomie triste & malheureuse, donnaient à toute sa personne je ne sais quel air sombre, équivoque & faux qui frappait au premier abord & auquel on s'accoutumait difficilement; on sentait qu'il était observateur, & l'on voyoit qu'il cherchait à s'en cacher; sa manière furtive d'examiner ce qui se passait autour de lui, inspirait naturellement la réserve & même la défiance. Enfin il était aisé de connaître qu'il n'y avait aucun accord entre son extérieur & son caractère. En effet, il affectait une froideur extrême, une sagesse austère, quoiqu'il eût une imagination ardente & les passions les plus impétueuses. Né avec des qualités brillantes & une grande sensibilité, il aurait pu être vertueux s'il eût eu plus d'empire sur lui-même; mais cédant à tous ses penchans, il ne s'occupait que du soin de déguiser ceux qui

pouvaient nuire à sa réputation, & il prit insensiblement l'habitude d'une dissimulation constante, dont il se fit un art aussi profond que dangereux. Ayant été élevé avec Lord Clarendon, ils étaient l'un & l'autre, depuis leur enfance, liés de la plus étroite amitié. Le Comte, membre du parlement & l'un des plus éloquens orateurs de ce tems, avait sur son ami tout l'ascendant que peuvent donner de grands talens, une capacité reconnue pour les affaires & d'éclatans succès. Lord Clarendon avait adopté toutes ses idées politiques, & naturellement indolent & paresseux, se laissait entièrement conduire par lui. La conformité d'opinions forme en Angleterre une espèce d'intimité publique, qu'on ne peut rompre sans perdre une partie de sa considération personnelle; mais des liens plus forts & plus doux, unissaient encore le Comte & Lord Clarendon; ce dernier devait la vie au Comte d'Elby, qui dans l'une des batailles données sur la fin de la dernière

guerre, s'était exposé aux plus éminens périls pour arracher son ami blessé des mains des ennemis. Le Comte avait rendu beaucoup d'autres services de tout genre à Lord Clarendon, & enfin il avait épousé sa sœur. La Comtesse d'Elby était adorée de son frère, & elle exerçait sur son esprit un empire absolu. Moins sensible que lui, elle n'éprouvait de véritable attachement que pour son mari, & se faisant un mérite d'un penchant qui s'accordait avec son devoir, elle se croyait la plus vertueuse des femmes, parce qu'elle en était la plus passionnée. Sans indulgence pour celles qui ne jouissaient pas du même bonheur, elle les méprisait & les craignait, les regardant comme des rivales dangereuses, ou qui du moins pouvaient le devenir. Ambitieuse & vaine, elle avait toujours nourri l'espérance que son frère n'engagerait jamais sa liberté; elle ne vit son mariage qu'avec un dépit mortel, qui lui inspira pour moi un éloignement secret qu'elle conserva toujours. Lady Bolton, autre

sœur de Lord Clarendon, avait tous les défauts de la Comtesse, sans avoir l'adresse & l'esprit qui peuvent servir à les cacher. La destinée d'une jeune personne dépend presque toujours du caractère & des sentimens de ceux qui l'entourent, & qui ont des droits sur elle. La jeunesse a besoin de conseils, & par conséquent d'indulgence ; c'est parce qu'elle ne saurait se passer de guide que l'on doit excuser son imprudence & sa légéreté ; la bienveillance peut seule attirer sa confiance ; & malheureusement je ne trouvai jamais dans ma famille ce sentiment si doux & qu'il m'eût été si nécessaire d'inspirer.

Cependant je connus tout le bonheur qu'une passion violente & légitime peut procurer. La vive tendresse, les soins assidus d'un époux adoré, remplissaient tous mes vœux ; nous passions tête-à-tête la plus grande partie des journées ; après avoir dit tout ce que l'amour sait inspirer ; quelquefois un long silence succédait à des entretiens si doux ; mais

dans la même chambre à côté l'un de l'autre, une rêverie délicieuse, sans occuper nos esprits, satisfaisait nos cœurs; & dans ce calme heureux, le tems s'écoulait avec une inconcevable rapidité. La chasse, la pêche, la promenade, tous les amusemens que fournit la campagne, nous offraient des charmes toujours nouveaux. Je montais à cheval, toujours inséparable de Lord Clarendon, je le suivais par-tout; ses gouts étaient devenus les miens, & rien avec lui ne me paraissait insipide ou monotone. Souvent pour prolonger des jours si fortunés, il proposait des promenades au clair de la lune dans un bois voisin; là, bientôt éloignés du reste de la société, nous nous retrouvions seuls; là, plus d'une fois l'aurore vint nous avertir de l'heure que l'amour avait fait oublier, je ne sais quelle affaire ayant obligé Lord Clarendon de s'absenter pour quelques jours, je ne pus le suivre; il m'écrivit la veille de son retour, un billet qui contenait ces mots: " Je vois que je ne puis vivre un

„ moment sans vous; ah! du moins, si „ nous sommes forcés de nous quitter „ encore, que ce ne soit jamais pour huit „ jours, ce terme est trop long, cette „ première épreuve doit nous en con- „ vaincre. „

Qu'il est doux, lorsqu'on aime à l'excès, de s'entendre dire avec cette simplicité, ce que de sang-froid on trouverait si exagéré ou si extravagant! je me rappelle avec attendrissement ce tems d'ivresse & d'émotions violentes; cependant ma félicité ne fut pas sans mélange. Une inquiétude vague, mais insupportable, en corrompit souvent la douceur. Je regrettais chaque jour écoulé comme une portion d'un bonheur dont j'entrevoyais confusément la fragilité; je jetais en tremblant, les yeux sur l'avenir, ne pouvant espérer un sort plus heureux; je redoutais un changement funeste dans ma situation; je me disais: *que deviendrai-je, s'il cessait de m'aimer?* cette idée accablante s'offrait sans cesse à mon esprit, & les témoignages actuels de la tendresse

de Lord Clarendon me la rendaient plus terrible & plus frappante. D'ailleurs Lord Clarendon réunissait tous les sentimens de mon cœur, & je lui voyais d'autres objets d'attachement, sa sœur & le comte d'Elby; j'avais desiré l'amitié de ces deux personnes; mais leur sécheresse me repoussait & me glaçait, & au fond de l'ame, je ne pouvais m'empêcher de trouver extraordinaire que Lord Clarendon n'eût pas l'air de remarquer leur froideur pour moi. Trop aimée alors pour être mécontente, j'étais du moins souvent attristée. Dix huit mois s'écoulèrent dans cette situation; au bout de ce tems, différens événemens rappellèrent Lord Clarendon à la cour; avant de nous arracher de ce château qui nous était si cher, nous voulûmes parcourir ensemble tous les lieux qui nous retraçaient le bonheur que nous y avions goûté, & par une folie que l'amour seul peut inspirer, ces espèces d'adieux nous causèrent autant de peine que d'attendrissement. Je me souviens que lorsque nous

fûmes enfin dans la voiture, nous regardâmes l'un & l'autre les fenêtres de ma chambre, & j'éprouvai dans cet instant un serrement de cœur & une tristesse inexprimables.

Nous arrivâmes à Londres, & bientôt j'eus un juste sujet de regretter l'heureuse solitude où s'étaient écoulés les plus beaux jours de ma vie. Des affaires, des devoirs, des plaisirs éloignaient sans cesse Lord Clarendon de moi; je devins distraite & préoccupée, je fus moins aimable pour lui, il me chercha moins, je m'en apperçus; trop fière & trop délicate pour me plaindre, au lieu de m'expliquer, je pris le parti du silence & de la froideur; une sensibilité excessive me rendait peut-être injuste, je cachai le seul motif qui pouvait me faire excuser, & je n'eus l'air que du caprice & de l'humeur. Il me semblait qu'on devait me deviner, Lord Clarendon moins délicat & moins tendre, ne me comprit pas; il crut que la vivacité de mes sentimens était diminuée, il s'en affligea d'abord

secretement, ensuite il se persuada que le fond de nos cœurs était toujours le même, & que les distractions produites par la dissipation du grand monde, causaient seules le changement qui l'avait étonné. Cette persuasion, en lui donnant de la sécurité, le fit paraître à mes yeux froid & insensible; il m'eut été bien moins cruel de le voir mécontent; ingénieuse à me tourmenter, je parvins à croire qu'il ne m'aimait plus, & je formai le projet de régler mes sentimens sur les siens; je crus plus d'une fois y réussir; mais le tems seul peut détruire une passion véritable à laquelle on s'est livré sans réserve. Souvent, quand je me flattais le plus d'avoir recouvert l'empire de ma raison, une simple attention, un mot, un regard de Lord Clarendon me rendaient toute la violence de mes premiers sentimens; alors j'abjurais toutes mes résolutions, je m'accusais moi-même d'ingratitude, je justifiais tout ce qui m'avait blessé dans sa conduite, avec plus d'art qu'il n'eût pu

en employer lui-même, s'il eût voulu se défendre, mais bientôt passant d'une extrêmité à l'autre, je retombais tout-à-coup dans mes craintes & dans ma tristesse, & au bout de quelques mois, cette disposition devint mon état habituel; imaginant que Lord Clarendon ne trouvait plus aucun charme à me voir, je négligeais les occasions d'être seule avec lui, nos entretiens devenaient languissans, je m'étonnais qu'il eût l'air ennuyé, je le comparais à ce qu'il était autrefois, & je ne songeais pas que mon changement autorisait le sien. Aigrie & mécontente au dernier excès, enfin j'éclatai; cette explication tardive ne fit qu'augmenter mes malheurs. J'avais perdu de mes droits, & l'on ne vit dans mes reproches que de l'humeur & de la bizarerie, cependant j'étais encore aimée. Lord Clarendon naturellement doux & modéré, m'écouta avec étonnement, & me répondit avec sensibilité. Il m'assura que je ne cesserais jamais de lui être chère, que son estime pour moi égalait

sa tendresse, que sa confiance toujours la même devait me le prouver; qu'il avait craint souvent que sa présence & ses soins ne me fussent pas aussi agréables qu'autrefois; mais qu'un seul mot pouvait dissiper cette inquiétude, & lui persuader qu'il s'était trompé. Enfin tout ce qu'il me dit, était honnête & raisonnable; mais ce n'était plus le langage de la passion, & la passion seule pouvait satisfaire un cœur tel que le mien. Je luis répondis en versant un torrent de larmes, que je l'aimais plus que jamais, que je ne vivais, n'existais que pour lui; il s'attendrit, me protesta qu'il était toujours le même, ensuite il me quitta, croyant m'avoir entièrement rassurée, & me laissant au désespoir. Quand je fus seule, je m'abandonnai aux plus cruelles réflexions; est-ce là ce même homme, me disais-je; que j'ai vu si passionné! avec quelle tranquillité il m'avoue qu'il m'a soupçonné de l'aimer moins! ce doute affreux l'a-t-il empêché un moment de se livrer à tous les vains

plaisirs de la dissipation ! en a-t-il eu moins d'égalité, de gaieté ? non, il avait pris son parti sans peine & sans regret ; devenue triste & fâcheuse, j'ai cessé de lui plaire, je lui serai bientôt importune ; nos cœurs n'étaient pas faits l'un pour l'autre ; le sien n'est point assez délicat, assez sensible pour excuser ou même pour comprendre jamais les vrais motifs de mes injustices apparentes. Je ne puis lui paraître que bizare & capricieuse ! c'est ainsi que j'aggravais mes peines, & que je creusais insensiblement l'abyme où j'allais me perdre.

Incapable de feindre je ne pus reprendre un extérieur satisfait ; n'attendant rien d'une nouvelle explication je n'en désirai point, mais je parus plus sombre & plus inégale que jamais. Lord Clarendon qui se flattait d'avoir entièrement ramené la paix dans mon ame fut confondu d'une conduite qui lui parut aussi incompréhensible qu'extravagante Il commença alors à s'éloigner de moi, non plus par hasard, mais avec

dessein ; un fond véritable de tendresse & de penchant le ramenait quelquefois, mais je le recevais avec tant d'embarras, de contrainte & de froideur, qu'enfin je le perdis tout-à-fait. Désespérée, odieuse à moi-même la vie m'était devenue insupportable.

Mon cœur était trop plein pour n'avoir pas besoin de s'ouvrir ; ô de quels malheurs un ami véritable eût pu me préserver alors ! hélas je n'en avais point, je cherchais vainement un conseil salutaire, je ne voyais même autour de moi que des personnes, qui loin de me plaindre condamnaient ouvertement mon caractère & ma conduite. L'inimitié de mes belles sœurs paraissait s'augmenter chaque jour, il m'était facile d'appercevoir qu'elles me nuisaient auprès de leur frère, & qu'elles prévenaient contre moi leurs nombreux amis, qui formaient toute la société de Lord Clarendon. On pouvait aisément me noircir ; il y a dans mon caractère un certain mélange de timidité & de fierté qui

m'a toujours empêché de chercher à regagner ceux qu'on éloignait de moi; je puis sans effort avouer une faute & tout faire pour la réparer, mais le ressentiment de l'injustice m'ôte absolument le désir de me justifier d'un tort imaginaire.

Je fuyais le monde que je n'avais jamais aimé & que mes malheurs me faisaient haïr; dans cette triste situation je remarquai avec étonnement que le Comte d'Elby paraissait compâtir en secret à mes peines. Je rencontrais toujours son œil observateur, & plus d'une fois j'y vis l'expression de l'attendrissement & d'une douce pitié, cette découverte ranima dans mon cœur un faible rayon d'espérance. Il me semblait que si l'ami intime de Lord Clarendon était touché de mon sort il pourrait en adoucir l'amertume. Cependant je m'aperçus qu'il voulait me cacher la sensibilité qu'il éprouvait, il rougissait quand mes regards s'attachaient sur lui; je m'en affligeai imaginant qu'il n'avait ni l'es-

poir, ni la possibilité de me servir ; cette idée m'empêcha de lui confier mes chagrins, mais la compassion & les sentimens que je lui supposais m'inspirèrent une reconnaissance qui devint bientôt une sincère amitié.

Ma misantropie augmentant chaque jour, je déclarai que je ne voulais plus recevoir personne, ma santé, me servit de prétexte & je renonçai à toute espèce de société. Lord Clarendon se soumit à cette dernière bizarrerie avec sa douceur ordinaire, mais il ne la partagea pas ; il continua de donner à souper, & de voir ses parens & ses amis, il me permit sans se plaindre de me tenir renfermée dans ma chambre, & ne changea rien à sa manière de vivre. Cette conduite acheva de me révolter, j'y voyais une indifférence qui mit le comble à mon désespoir ; car je métais flattée au fond de l'ame que ma profonde retraite l'affligerait ou du moins l'étonnerait. Quand on éprouve une violente passion, & qu'on n'a plus l'espé-

rance d'être aimé on cherche & l'on saisit tous les moyens d'occuper de soi l'objet d'un sentiment si malheureux ; on voudrait l'agiter, le piquer, l'irriter même, sa colère ou sa haine paraissent moins insupportables que son oubli.

En me consacrant à une solitude absolue, je témoignai cependant au Comte d'Elby, le désir de le voir quelquefois ; il parut touché d'une telle exception, & je remarquai bientôt avec plaisir un grand changement dans ses manières. Loin de me dissimuler l'attendrissement que je lui causais, il me montra la plus grande sensibilité. Il me parlait toujours de l'unique objet qui pouvait m'intéresser ; je l'estimais, j'espérais vaguement qu'il lui serait possible de me servir avec le tems & peut-être de me ramener un cœur sans lequel je ne pouvais vivre. Toutes ces idées confuses me décidèrent enfin à ne lui rien cacher de mes sentimens & de ma situation. Cette confidence détaillée l'attendrit profondément ; ses pleurs coulèrent avec les

miens ; il me parla raisonnablement, blâma l'excès d'une délicatesse qui m'avait été si funeste ; ajouta que peu d'hommes pourraient la partager ou même la comprendre ; mais que Lord Clarendon sans avoir une ame aussi passionnée que la mienne était digne de ma tendresse, qu'il m'avait aimée avec toute la vivacité dont il était capable, que mon malheur ne venait que de n'avoir pas calculé sur la différence infinie de nos caractères en exigeant de lui des sentimens dont il n'était pas susceptible. Qu'enfin j'aurais dû me contenter d'obtenir tout ce qu'il pouvait accorder d'attachement, & ne pas désirer au delà de la possibilité. Je répondis à ce discours en rappelant la première année de mon mariage tems où j'avais été si heureuse. C'est reprit le Comte que vous étiez alors le seul objet qui pût occuper Lord Clarendon ; depuis, distrait, entraîné par le monde, il vous a négligé d'abord sans vous aimer moins, enfin son caractère n'a pas la suite &

la constance du vôtre, & croyez que même dans la solitude vous auriez avec le tems éprouvé les peines qui vous affligent aujourd'hui, mais ajouta-t-il, vous n'en auriez pas moins gardé tous vos droits les plus précieux si vous l'eussiez voulu; en vous accoutumant à ne lui plus voir les transports d'un amant, vous auriez à jamais conservé sur son cœur l'empire le plus doux, & le plus durable, son sentiment de préférence eût toujours été pour vous, mais vous en vouliez un exclusif, & peut-être n'appartient-il qu'à une femme de le pouvoir accorder. Ces réflexions en achevant de m'éclairer sur le caractere de Lord Clarendon me persuadèrent du tort que j'avais eu de le juger d'après moi, je compris que je n'avais perdu tous ses sentimens que parce que je n'en avais voulu perdre aucun; le repentir vint se joindre à mes regrets & redoubler leur amertume. Le Comte d'Elby adoucit la rigueur d'un état si violent en me faisant envisager que

mes malheurs n'étaient pas sans remède, & que le cœur de Lord Clarendon serait peut-être plus facile à regagner que je ne l'imaginais. Je pris ce discours vague pour une assurance positive ; je me persuadai que le Comte allait travailler à une réunion si chère, & je m'en reposai sur son amitié. Le meilleur parti eût été sans doute d'aller trouver Lord Clarendon, & de l'intéresser du moins par le récit sincère de tout ce que j'avais souffert ; mais l'embarras d'une telle explication ne fut pas la seule raison qui me retint ; cette démarche était si simple, qu'il me semblait que si le succès n'en eût été qu'incertain le Comte me l'aurait conseillée ; son silence à cet égard me persuada qu'il y aurait de ma part de l'imprudence à la risquer : je ne doutais point que le Comte n'agit vivement en ma faveur, son assiduité auprès de moi, les marques d'intérêt que je recevais de lui, l'ancienne & vive amitié qui l'unissait à Lord Clarendon tout devait me convaincre qu'il travaillait

avec ardeur à notre bonheur commun. Je ne lui donnai là-dessus aucune commission directe, je me contentai de lui laisser voir à quel excès je désirais un raccommodement qui me rendrait la vie, je n'osai point le prier de parler & d'agir; j'imaginai qu'en lui laissant tout le mérite d'un service si essentiel il mettrait dans sa conduite encore plus de chaleur & d'activité. Enfin je cédais à la destinée fatale qui m'a constamment entraînée en calculant d'après mon cœur, & ma délicatesse à combiner toujours ce qui pouvait être le plus contraire à mes intérêts. A quoi servent les lumières & le bon-sens à l'ame trop délicate & trop passionnée qui ne veut jamais consulter que sa sensibilité? la raison inutile & vaine ne se montre que pour faire compter les fautes qu'elle n'a pas su faire éviter, elle se tait quand ses conseils seraient nécessaires, & presque toujours alors nous ne jugeons sainement que des choses qui nous intéressent le moins.

Cependant le tems s'écoulait & je me trouvais toujours dans la même situation, mais du moins l'espérance me la rendait supportable. Le Comte plus empressé, plus sensible que jamais, me consolait par les preuves d'une amitié dont j'attendais mon bonheur; je savais qu'il voyait tous les jours Lord Clarendon, & je le supposais livré tout entier au projet de nous réunir. Il me fallait de telles idées pour ne pas succomber au chagrin mortel dont j'étais accablée.

Quelque tems avant ma grande liaison avec le Comte d'Elby, Lord Clarendon avait presqu'entièrement cessé de me voir, du moins seule; il ne venait chez moi qu'à l'heure de ma toilette ou lorsqu'il était sûr d'y trouver le Comte. Bientôt ses visites devinrent aussi rares qu'elles étaient courtes; depuis que je commençais à me livrer à de nouvelles espérances, je ne l'avais vu que deux fois; mais le hazard fit que la dernière, j'eus lieu d'être plus contente de lui; il me trouva changée, me parla de ma

santé avec un air d'intérêt, que ma prévention me fit attribuer aux progrès des soins du Comte d'Elby. De ce moment je ne doutai point qu'il n'eût commencé à lui parler, & ce premier succès imaginaire me fit tout espérer pour la suite. Quand je le savais chez Lord Clarendon, me croyant l'objet de leur entretien, j'imaginais tout ce qu'ils pouvaient se dire; il me semblait que j'entendais le Comte d'Elby, préparant par degrés à l'attendrissement le cœur de son ami; je voyais Lord Clarendon s'étonner, s'émouvoir, & ces chimères consolantes, en ranimant mon courage, m'occupaient des heures entières, aussi fortement & d'une manière aussi délicieuse, que si j'eusse en effet écouté de semblables entretiens.

Un jour que j'étais avec le Comte d'Elby, on vint lui dire que Lord Clarendon le demandait; je tressaillis, il s'apperçut de mon trouble, & je remarquai qu'en me quittant il avait les larmes aux yeux. J'imaginai que la joie causait

cet attendrissement, & que l'instant heureux & décisif était enfin arrivé. Je me rappellai tout ce qu'il venait de me dire dans notre conversation, j'interprêtai les choses les plus simples au gré de mes desirs, & je crus voir clairement que je touchais au terme de mes peines ; éperdue, transportée, je me promenais à grands pas dans ma chambre en m'ennivrant des plus douces illusions. Je me représentais l'objet de tant d'amour plus sensible que jamais, revenant essuyer & tarir les larmes qu'il avait fait répandre, je l'entendais m'assurer d'une tendresse éternelle ; ma reconnaissance n'oubliait pas le Comte d'Elby dans ce tableau touchant, je le voyais, conduisant son ami dans mes bras, heureux de notre bonheur & jouissant de son ouvrage. Agitée de ces idées séduisantes, j'étais dans un état impossible à décrire; le moindre bruit, le mouvement d'une porte me causait des battemens de cœur d'une violence inexprimable; je crus, plus d'une fois, reconnaître de loin la

voix de Lord Clarendon, je m'élançais pour aller au devant de lui, j'étais détrompée, mais en conservant l'espérance. Au milieu de cette vive agitation, j'entends distinctement ouvrir une porte, j'écoute avec un saisiment extrême, c'est le Comte d'Elby qui marche précipitamment : je ne doute plus de mon bonheur puisqu'il revient, je veux courrir à sa rencontre, les jambes me manquent; il entre seul, & je tombe à ses pieds sans pouvoir proférer une parole. Un seul coup-d'œil m'apprit enfin ma destinée : la physionomie triste & sombre du Comte d'Elby me glaça jusqu'au fond de l'ame; je lus mon arrêt sur son visage & sans autre explication je me livrai à toute la violence du plus impétueux désespoir. Il me fit quelques questions, mais sans montrer d'étonnement & sans me presser de lui répondre, ce qui acheva de me persuader que je ne me trompais pas dans ma dernière conjecture, & qu'il voyait que j'avais pénétré mon malheur. Suffoquée par un déluge de pleurs, je

ne parlais point, j'entendais à peine les discours vagues & décousus qu'il m'adressait ; sûre que tous ses efforts avaient été infructueux, jugeant à sa tristesse profonde, à l'embarras mortel qu'il ne pouvait dissimuler, qu'il avait perdu toute espérance pour le moment & pour l'avenir, je crus devoir lui épargner la douleur de me faire de funestes & d'inutiles détails. Je l'assurai, en général, de ma reconnaissance & je le priai de me laisser seule. Il me répondit, en rougissant, que je ne lui devais rien & qu'il ignorait ce que je voulais dire. Cette réponse me parut toute simple, je conçus qu'il se faisait un devoir de ne point m'avouer tout ce qu'il avait tenté pour toucher Lord Clarendon, par la crainte de le rendre plus coupable à mes yeux & d'aggraver ainsi l'horreur de ma situation ; je trouvai cette délicatesse aussi naturelle qu'estimable, & m'imposant la loi de la respecter, j'évitai avec soin, depuis ce fatal entretien, de lui en reparler.

Cette cruelle journée fut la véritable époque de toute l'infortune de ma vie; la nuit affreuse qui la suivit se retrace encore à ma mémoire, sous des traits si terribles, que ce seul souvenir suffirait pour préserver à jamais d'une passion qui peut causer de semblables tourmens. Le bonheur qu'elle procure, toujours accompagné de craintes & d'inquiétudes, est aussi traversé que peu solide, & par une fatalité inévitable, le charme d'être aimée n'égale pas la douleur de ne plus l'être. Jamais l'ivresse de ma félicité passée ne fut comparable aux transports de mon désespoir. Certaine d'avoir à jamais perdu le cœur de Lord Clarendon, ce n'était pas assez de gémir de son inconstance; il fallait encore avoir à me plaindre de sa dureté. Sans doute, me disais-je, son ami, en lui détaillant ma triste histoire, n'a pas manqué de lui peindre mes regrets, ma douleur & tout l'excès de l'amour qui me justifie; il n'aura pas oublié de lui dire, que guérie par l'expérience & la

Sainville tomba d
le Baron surpris
lence, & au bout
reprenant la paro
dit-il, car je le
que trop sérieuse
je remarque un g
votre humeur; m
causes bien diffé
ne rupture avec M
vous abusiez étra
ville, je connais
pouvoir être susc
dépit que vous m
les femmes avec
qua le Baron;
&... au fond du
ville, vous en a
opinion; mais il
dupe, vous les
parce que vous
que, qui vous
lauterie, tout
pour moi, je v
je n'ai point

TÉMÉRA
es, ne me q
rêveur, il
on que celle
; sa pitié
mes mal
elle semblai
contre moi
tais ainsi ses
es, ses soin
ne le croy
ses visite
ser, sa
tunait & la
ait à le
dérangeai
is toujours
s le prétext
était parti
blissais sur
us fussions
oid de l'hiv
deux heur
onnait sur la
is à qu'elle
it & je le v

réflexion d'une délicatesse que je condamne moi-même, j'abjure à jamais cette humeur & cette succeptibilité, source malheureuse de nos divisions, & le cruel, insensible à mon repentir comme à mon amour, m'abandonne, renonce à moi, & me refuse jusqu'à sa pitié. Non, non, tant de barbarie n'est pas naturelle, elle n'est ni dans son cœur ni dans son caractère, une cause que j'ignore la produit.... Séduit, égaré, par une passion nouvelle, Lord Clarendon me sacrifie! On sait trop à quel point j'en fus aimée, peut-être a-t-on la folie de me craindre, & l'on exige cet horrible abandon. Il l'a promis, l'exécute en sachant qu'il me donne la mort!

C'est ainsi qu'après m'être flattée des plus douces espérances j'agravais, par des suppositions accablantes, la rigueur de ma destinée. La jalousie vint mettre le comble à mes tourmens & m'en préparer de nouveaux, qui devaient surpasser tout ce que j'avais souffert. Le Comte d'Elby, toujours plus touché de

mes peines, ne me quittait presque pas; triste & rêveur, il ne m'offrait d'autre consolation que celle de pleurer souvent avec moi; sa pitié qui me paraissait confirmer mes malheurs les aigrissait encore; elle semblait me dire que l'arrêt prononcé contre moi était irrévocable; j'interprétais ainsi ses profonds soupirs, ses larmes, ses soins & jusqu'à son silence. Je ne le croyais plus utile à mes desseins, ses visites avaient cessé de m'intéresser, sa présence m'affligeait, m'importunait & la reconnaissance seule me forçait à le recevoir. Comme ma santé se dérangeait visiblement, je le renvoyais toujours avant neuf heures du soir sous le prétexte de me coucher, & lorsqu'il était parti j'ouvrais ma fenêtre, je m'établissais sur mon balcon, & quoique nous fussions alors dans le tems le plus froid de l'hiver, j'y restais souvent jusqu'à deux heures du matin. Ce balcon donnait sur la cour, par conséquent je savais à qu'elle heure Lord Clarendon rentrait & je le voyais descendre de voi-

ture. D'ailleurs, quand il avait du monde à souper je distinguais facilement, à la lueur des flambeaux, toutes les personnes qu'il recevait ; je m'attachais surtout à remarquer les femmes ; & cachée derrière une persienne, n'ayant point de lumières près de moi ; je pouvais tout voir sans être apperçue. La jalousie, dont l'activité égale peut-être celle du sentiment qui la produit, cette passion funeste, aussi violente que l'amour même, me faisait supporter avec une constance inconcevable l'ennui d'une si triste occupation, je ne doutais pas qu'elle ne me fournit à la fin quelques lumières sur la conduite secrète du Lord Clarendon, & sur l'objet qui m'avait remplacé dans son cœur. En effet, je ne tardai pas à former des conjectures qui se changèrent bientôt en violens soupçons. Je remarquai que de toutes les femmes qui venaient chez Lord Clarendon, une seule en obtenait la distinction d'être reconduite jusqu'à son carrosse ; je ne la connaissais pas, mais j'observai qu'elle n'avait

vait qu'un domestique sans livrée; je jugeai que son rang n'avait rien qui méritât un respect particulier, elle me paraissait jeune & belle, il n'en fallut pas davantage pour m'assurer de mon sort. Souvent Lord Clarendon, en lui donnant la main, s'arrêtait un moment sur le perron & lui parlait à l'oreille, quelquefois il se trouvait dans la cour pour la recevoir..... Hélas ! qu'il était loin de penser, que noyée dans les pleurs, accablée de désespoir, j'épiais ainsi, dans le calme de la nuit, ses actions secrettes ! Le supplice de la jalousie me donna de nouveau le besoin de parler; je ne pouvais rien savoir de mes gens qui n'avaient plus de communication avec ceux de Lord Clarendon, ils m'apprirent seulement que l'on fesait souvent de la musique chez lui; il ne m'était pas possible de l'entendre; Lord Clarendon avait changé d'appartement, & logeait à l'autre extrêmité de la maison; mais avertie des jours où se donnaient les concerts, jobservai qu'alors

la Dame inconnue venait toujours, & je ne doutai point qu'elle ne fût l'objet de ces fêtes. Je ne pus me taire avec le Comte d'Elby, je l'interrogeai sur la personne qui troublait mon repos, je la lui dépeignis parfaitement, &, sans lui faire de confidence, je hasardai quelques questions. Il sentit bien mes motifs, il parut craindre de me répondre, & comme j'insistais, que me demandez-vous, dit-il, le nom seul de cette femme va vous porter un coup mortel. Je m'attends à tout, m'écriai-je, parlez, je l'exige. Eh bien, reprit-il, c'est Ophélia !.. O ciel, interrompis-je, une courtisanne !.. Je n'en pus dire davntage, un ruisseau de pleurs me coupa la parole. Le Comte, loin de chercher à me consoler, acheva par son silence de me confirmer mon malheur. Eh quoi ! repris-je, c'est Ophélia qui me remplace dans le cœur de Lord Clarendon ? *Vous remplacer !* répondit le Comte, ah ! sans doute, vous ne pouvez le croire ; mais cette femme aussi dangereuse que célèbre peut acquérir

facilement un empire passager... Oui, je sais, interrompis-je, qu'elle joint l'esprit à la beauté, & qu'elle possède les talens les plus séduisans; mais comment une personne d'un tel caractère peut-elle inspirer une grande passion ? & comment les sœurs de Lord Clarendon peuvent-elles approuver un semblable égarement? car elles l'autorisent par leur présence, elles sont les témoins & sans doute les confidentes de cette criminelle intrigue; & tandis qu'elles blâment la conduite de leur inforunée belle-sœur, elles se trouvent à toutes les fêtes que leur frère donne à sa maîtresse. J'ai vu même la tante de Lord Clarendon, l'austère Lady Névil, venir à ces scandaleux soupers... A ces mots, le Comte d'Elby prit la parole pour me protester qu'il ne croyait pas qu'Ophélia fût encore la maîtresse de Lord Clarendon, & que l'on n'avait commencé à soupçonner les sentimens de ce dernier que depuis fort peu de tems ; il ajouta que ses soupers ne paraissaient arrangés que pour l'amusement

des femmes de la société de Lord Clarendon ; qu'Ophélia reçue & accueillie dans beaucoup de maisons comme femme à talent, n'avait été admise qu'en cette qualité, qu'elle y apportait une grande décence extérieure, & ne semblait se trouver là que pour chanter & jouer du clavecin ; qu'ainsi, loin qu'elle eût l'air de recevoir des hommages, c'était elle qui fesait tous les fraix de l'agrément de ces soirées, & que ces fêtes ne paraissaient être données qu'aux femmes amusées par ses talens. Au reste, poursuivit le Comte, il y a long-tems que ces soupers me déplaisent, & que j'ai cessé de m'y trouver. Une explication si peu satisfesante ne fit qu'irriter ma douleur, afin de m'y livrer sans contrainte, j'inventai bientôt un prétexte pour me débarasser du Comte d'Elby. Je passai plus de huit jours sans vouloir le recevoir; je trouvais un funeste plaisir à m'abreuver de mes larmes, à me désespérer sans distraction & sans mesure ; je me peignais Lord Clarendon,

cet objet uniquement aimé, me rejetant, me sacrifiant, m'oubliant, pour s'abandonner tout entier à la passion la plus avilissante ; je me le représentais aux pieds de ma rivale, aussi tendre, aussi heureux que je l'avais vu jadis aux miens. Son idée ne s'offrait plus à moi que sous cette image cruelle ; & malgré sa barbarie, son inconstance & tous ses torts, je ne pouvais ni me guérir, ni même encore en former le projet. Etrange sentiment que l'amour ! il ne peut naître sans l'estime, & cependant il lui survit. Si je n'avais pas cru Lord Clarendon plus sensible encore qu'il ne me paraissait aimable, il est bien certain que je ne l'aurais jamais aimé, & le moment qui lui ravit à mes yeux tout ce qui m'avait attaché, me détrompa sans me guérir. Noble & sainte amitié, si tu t'égares dans tes choix, du moins la raison ne t'offre pas en vain ses clarté- salutaires ! Lorsqu'on ouvre les yeux sur la conduite d'un infidèle ami, l'on peut donner des larmes à l'erreur si chère qu'on

a perdue, mais on cesse d'aimer; voilà le sentiment de tous les tems, de tous les âges, lorsqu'il est approuvé par la raison, il est inaltérable & pur comme la vertu qui le produit.

Parmi tous les regrets qui déchiraient mon cœur, j'en éprouvais un sur-tout bien amer, celui d'avoir depuis long-tems négligé des talens pour lesquels Lord Clarendon avait un goût passionné. La jalousie me donna le desir de surpasser ma rivale; cette émulation dénuée d'espérance, ne pouvait que me distraire & non me consoler. Je fis accorder mon clavecin, & je repris mes pinceaux. Je travaillais sans relâche, & la présence même du Comte d'Elby ne pouvait m'empêcher de me livrer toute entière à ces occupations. Un jour qu'il admirait un tableau que je venais de finir, je lui demandai en rougissant, s'il ne connaissait point de femme qui peignit mieux. Non, répondit-il, Ophélia ne peint pas mieux, & ne compose pas aussi bien. Ah! repris-je en soupirant, vous répondez à ma pensée,

mais votre amitié me flatte peut-être. Il n'est pas possible, dit-il, d'avoir le projet de vous tromper, & si jamais je devenais coupable d'un tel crime, loin que ce fût l'effet d'un dessein prémédité, ce ne serait que le résultat d'une suite d'erreurs & de mal-entendus. Cette réponse me parut fort simple, j'étais bien loin d'en comprendre le véritable sens.

Je continuais toujours de passer une partie des nuits à ma fenêtre, & j'observai avec plaisir qu'Ophélia ne paraissait plus. J'en parlai au Comte qui me dit qu'elle était à Bath. La joie que me causa cette nouvelle, ne fut pas de longue durée, car quelques jours après, j'appris que Lord Clarendon venait aussi de partir pour Bath, & qu'il y resterait un mois. Cette confirmation de mon malheur acheva de m'accabler; dans l'excès de ma douleur, je formais successivement mille projets extravagans, qui se détruisaient les uns les autres; enfin il me prit tout-à-coup un violent desir de visiter le cabinet de Lord Clarendon pen-

dant son absence. Ce cabinet situé au rez-de-chaussée près d'un petit jardin & à côté du sallon, avait toujours été le lieu d'étude de Lord Clarendon, même avant qu'il eût changé d'appartement. Il n'y recevait personne, & dans un tems plus heureux ; j'avais seule la permission d'y entrer, J'en possédais encore une clé ; j'imaginai que pouvant s'y enfermer par des verroux, on n'aurait pas eu la précaution d'en faire changer les serrures, & je me décidai à y aller la nuit même. J'avais vu placer mon portrait dans ce cabinet, je voulais sur-tout savoir s'il y était encore. Lorsque je supposai tous les domestiques profondément endormis, je pris une lanterne sourde, j'ôtai mes souliers, & n'ayant pour vétement qu'un corset & un jupon de mousseline, je descendis doucement l'escalier ; il fallait traverser le sallon que je trouvai ouvert. Arrivée dans cette pièce, j'examinai avec curiosité tout ce qu'elle contenait, & j'y remarquai en soupirant un clavecin que je n'y avais jamais vu. Je devinai facile-

ment qu'il n'était placé que pour Ophélia, & mes yeux se remplirent de larmes. En continuant de regarder autour de moi, j'apperçus un grand tableau, je m'en approchai, & je reconnus mon portrait qu'on avait ôté du cabinet pour le placer là. Cette vue m'émut & me surprit, & mon premier mouvement fut d'éprouver quelque joie, car je pensai que Lord Clarendon, en exposant cette peinture à tous les yeux, prouvait du moins qu'il n'avait pas entièrement renoncé à moi, & qu'il me conservait son estime. Je considérai ce tableau comme si je ne l'avais jamais vu. Je lui aurais desiré une perfection que j'y cherchais vainement. J'y découvrais avec chagrin une multitude de défauts, j'en avais été contente autrefois; mais dans ce moment je m'y trouvais enlaidie, & je m'affligeais en songeant que le peu d'agrément de cette figure, était sans doute entièrement effacé par la comparaison des charmes d'Ophélia. Enfin je m'avançai vers le cabinet; d'une main tremblante, je mis la clé dans la serrure, la

porte s'ouvrit & jentrai. Le premier objet qui frappa mes regards, fut un tableau couvert d'un voile ; un triste pressentiment ne me préparait que trop à ce que j'allais découvrir ! Malgré mon trouble & mon chagrin, je remarquai cependant avec quelque plaisir, que l'on n'avait osé mettre ce mystérieux tableau à la place qu'avait occupé mon portrait; je regardai tristement cette place vuide qui était au-dessus du bureau de Lord Clarendon ; ce bureau toujours au même endroit, se trouvait posé de manière qu'on ne pouvait de cette place appercevoir le nouveau tableau. Je fis au moment même toutes ces observations ; car l'amour presque toujours ingénieux & clairvoyant, apperçoit souvent d'un seul coup-d'œil, tout ce qui doit exciter sa jalousie, & tout ce qui peut en adoucir l'amertume. Je restai un instant immobile, comme pour rassembler toutes mes forces, ensuite je m'approchai du tableau ; alors avec autant d'émotion que de curiosité, je tirai le rideau qui cachait la peinture, &

& je vis un portrait que je ne pus méconnaître, c'était en effet celui d'Ophélia!... je m'y attendais, j'en étais sûre d'avance, mais la parfaite conviction me causa tout le saisissement de la surprise.... Ophélia, sous les traits d'une muse, était couronnée de lauriers & de roses; elle jouait de la lyre, & elle avait à ses pieds les divers attributs des arts. Cette figure me parut d'une incomparable beauté, & loin de pouvoir me flatter qu'elle fut embellie je pensais malgré moi que peut-être l'original avait encore plus de charmes. Au milieu de cette douloureuse contemplation mes regards tombèrent sur deux petites gouaches qui se trouvaient à côté du portrait. Le nom d'*Ophélia* écrit au bas de ces tableaux me les fit examiner avec attention. L'un représentait l'amour assis ayant son carquois sur ses genoux, tenant de la main gauche une palette & traçant de l'autre sur une toile avec la pointe d'une de ses fléches le profil de Lord Clarendon!.....la seconde gouache représentait les graces posant

un voile sur l'autel de l'amour; à travers ce voile léger & transparant on voyait au pied de l'autel un nid placé sur les attributs de l'amour, & dans lequel reposaient deux colombes, malgré la jalousie qui me portait à m'exagérer à moi-même les avantages que possédait Ophélia je trouvai cependant que je peignais aussi bien qu'elle; du moins dis-je, Lord Clarendon n'admirera plus ces ouvrages de ma rivale, & lorsqu'il croira les contempler, je devrai à sa prévention le bonheur d'attirer encore ses regards! en prononçant ces paroles, je décrochai les deux gouaches, je les emportai, & je sortis du cabinet. Je remontai promptement & sans bruit dans ma chambre, il était trois heures après minuit; je commençai sur-le-champ à exécuter le projet que je venais de former; je me mis à dessiner ces deux gouaches, m'attachant à les copier avec toute la fidélité possible, & à six heures du matin avant pue personne fut levé je reportai les originaux dans le

cabinet. Je n'allai les reprendre les jours suivans qu'une demi-heure avant la naissance du jour, nous étions au mois d'avril, je ne travaillais à cet ouvrage que depuis cinq heures du matin jusqu'à six, afin de ne pas risquer de rencontrer quelque domestique ; mais au bout de vingt-trois jours mes copies se trouvèrent achevées, & avec une si minutieuse exactitude qu'il était impossible de les distinguer des originaux. Alors prenant une plume, grand, Dieu m'écriai-je, quel nom vais-je tracer ! ô cruel époux ! sous quel déguisement va paraître à vos yeux cette écriture qui vous fut jadis si chère !..... En parlant ainsi des larmes amères inondaient mon visage !.... j'écrivis au bas de mes copies le nom fatal d'*Ophélia*, & j'imitai parfaitement sa signature. Ensuite je détachai ses gouaches des cadres qui les renfermaient, j'y substituai les miennes, j'enfermai les originaux dans un portefeuille que je gardai, & je portai les deux tableaux de mon ouvrage dans le

cabinet de Lord Clarendon. Les veilles & tant d'agitations acheverent d'épuiser mes forces. Accoutumée depuis longtems à passer presque toutes les nuits, j'avais absolument perdu le sommeil; j'essayais inutilement de dormir en restant la plus grande partie du jour dans mon lit, car je ne me levais communément que sur les sept heures du soir. Ce genre de vie me procurait l'avantage d'une entière solitude; depuis plus de quatre mois je n'avais reçu le Comte d'Elby que cinq ou six fois, il s'en plaignait en vain. Sa société n'était plus une consolation pour moi, & il m'était impossible de renoncer à une manière de vivre qui m'assurait une parfaite liberté.

Lord Clarendon revint de Bath après un mois d'absence, & bientôt Ophélia reparut & plus souvent que jamais. Je vis Lord Clarendon sortir un soir avec elle dans une voiture à six chevaux, & j'appris qu'il la menait dans une maison de campagne qu'il venait d'ache-

ter, sans doute pour la voir avec moins de gêne. Ma santé à la fin succomba à tant de violentes agitations. Un jour qu'en sortant de mon lit je me trouvai si mal que je fus obligée de me recoucher sur-le-champ, une de mes femmes me proposa de me veiller, je la refusai. En vérité, Milady, me dit-elle, vous vous tuez. Comment? répondis je, oui, reprit-elle, passer ainsi toutes les nuits & depuis si long-tems!.... &.... sans nulle obligation....car personne ne contraint Madame. Toutes ces précautions là ne sont guères nécessaires & donneraient plutôt à penser. Au lieu que si Milady avait un peu plus de confiance.....les choses n'en iraient que mieux. Je ne compris absolument rien à ce discours, j'en demandai l'explication; mon Dieu, Milady, reprit cette femme, on a des yeux & des oreilles....il est bien mortifiant pour moi de voir la défiance continuelle de Madame.....avec quel soin elle s'enferme la nuit dans sa chambre....mais à quoi

cela sert-il? il n'est pas difficile de deviner la vérité; quant à moi, j'ai vu dix fois Milady descendant ou remontant les escaliers au milieu de la nuit pendant l'absence de Mylord. A ces mots imaginant que cette femme m'ayant épiée, avait découvert le larcin des deux gouaches, je me contentai de lui recommander la discrétion, en ajoutant que le lendemain je lui parlerais là-dessus avec détail. Je me sentais la tête si pesante & si embarrassée que j'étais absolument hors d'état d'entrer dans une plus longue explication. Cette nuit même une fièvre ardente acheva d'épuiser mes forces; on fût chercher un médecin qui fit aussitôt avertir Lord Clarendon du danger où j'étais. Il vint, & me trouva dans les transports du délire le plus effrayant. Il me garda, me veilla & passa avec le Comte d'Elby plusieurs nuits au chevet de mon lit. Hélas! je ne pouvais jouir de ses soins, sans connaissance & presque sans vie, la fortune m'enlevait jusqu'à cette consolation qui aurait

pu peut-être réunir deux cœurs enfin éclairés par la reconnaissance & par la compassion. Cependant une crise violente décida de mon sort, & bientôt les médecins répondirent de ma guérison. Lord Clarendon dès cet instant s'éloigna du chevet de mon lit, sa place ordinaire, & caché par mes rideaux se tint à l'autre extrémité de ma chambre. Quand le retour de ma faible raison put me permettre de former une pensée & un désir, le nom chéri de Lord Clarandon fut le premier mot qui sortit de ma bouche ; le Comte d'Elby dans cet instant à côté de moi m'entendit seul, & me répondant aussitôt, voulez-vous, me dit-il, voir Lord Clarandon ? Non, non, m'écriai-je avec force, qu'il ne vienne pas, ma présence ne peut que lui être odieuse. Ces funestes paroles, dictées par la douleur, ne furent que trop entendues, & la plus aveugle prévention les interprêta pour ma perte. Lord Clarendon sortit de ma chambre sans que je susse qu'il y fût entré, & il ne reparut plus.

Ce cruel abandon imprima dans le fond de mon ame un ressentiment mêlé de désespoir & d'indignation, mouvement qui fut le plus violent & le plus amer que j'eusse encore ressenti. Gênée par la présence de quelques personnes de ma famille que mon danger avait rassemblé autour de moi, je n'osais parler, & dans un stupide & morne silence je considérais le Comte d'Elby : mes regards sombres & fixes exprimaient assez le trouble de mon cœur, & je croyais lire dans les siens, & sur son visage pâle & sinistre, qu'il comprenait cette muette & triste confidence. C'est ainsi que victime infortunée, arrachée au trépas, je ne revins à la vie qu'avec de nouvelles raisons de la haïr davantage. Je ne repris pas la santé, mais la fièvre me quitta ; j'assurai moi-même, pour me retrouver seule, que j'étais guérie, & je fis fermer ma porte comme de coutume. Ce jour même je fus très-étonnée de voir paraître deux femmes-de-chambre nouvelles, au lieu

de celles qui me servaient depuis mon mariage, & dont la plus âgée, protégée par l'une de mes belles-sœurs, Lady Bolton m'avait été donnée par elle. C'était précisément celle avec laquelle j'avais eu, la veille du jour où je tombai malade, l'entretien dont j'ai rendu compte, conversation dont je ne conservais alors nulle idée, car l'extrême affaiblissement de mon esprit m'ôtait à la fois la mémoire & la faculté de réfléchir. Je demandai où étaient allées mes femmes, on me répondit qu'elles m'avaient quittée, que l'une était entrée au service de Lady Bolton, & l'autre à celni de Lady Nevil, tante de Lord Clarendon. Ce procédé me parut bizarre & surprenant, mais mon apathie ne me permit pas d'en sentir les conséquences. Cependant le Comte étant venu me voir le lendemain, je l'interrogeai là dessus; il parut étonné, devint rêveur, me répondit que ce fait lui semblait inexplicable; je cessai d'en parler, & ne me sentant même aucun besoin de me plain-

TAYLOR INST. OXFORD

dre, dans cet état d'épuisement où l'excès de la douleur ravit jusqu'au triste espoir de la soulager en gémissant, je gardai le plus profond silence, je ne prononçai pas une seule fois le nom de Lord Clarendon. Plusieurs jours se passèrent de la sorte ; j'avais plus d'accablement que de désespoir ; mes idées étaient vagues & confuses, je n'avais ni la possibilité de les débrouiller, ni la force de m'affliger profondément. Stupide, ou pour mieux dire anéantie, mon ame n'avait plus assez de ressort pour éprouver ces douleurs aigues, ces transports violens, qui tant de fois la déchirèrent. Semblable à ces malades qui cessent presque de souffrir quand leurs blessures sont incurables ; la plaie de mon cœur, devenue mortelle, me réduisait à cet état d'affaissement où l'on perd jusqu'au sentiment de son existence & de ses maux.

J'étais encore dans cette triste végétation, lorsqu'un matin je vis tout-à-coup paraître dans ma chambre Lord

Clarendon Dans l'instant même cette vue; toujours si chère, produisit en moi la révolution la plus étonnante. Je me sentis renaître, mes idées se débrouillèrent, il me semblait que je sortais d'un long & pénible sommeil, & mon ame, en recouvrant toutes ses facultés, reprit en même tems un rayon d'espérance. Lord Clarendon, après avoit soigneusement fermé la porte, s'approcha de ma chaise longue; quand je le vis près de moi, je voulus m'élancer vers lui, ma foiblesse ne put soutenir une émotion si violente, je retombai presque sans connaissance & suffoquée par un déluge de larmes. Il me considéra d'un œil sec, & me dit d'un ton qui me glaça: j'avais à vous parler, mais vous ne me paraissez pas disposée à m'entendre, je reviendrai un autre jour. Qu'on se figure, s'il est possible, ce qu'un tel sang-froid & un semblable discours durent produire sur un cœur déjà si blessé! Jamais effet ne fut plus prompt; si j'eusse été capable de haine, je m'y

serais livrée, dans cet instant, avec autant d'emportement que j'avais su aimer. Lord Clarendon ne fut plus à mes yeux que l'objet le plus ingrat & le plus inhumain; & l'excès du mépris fit enfin taire l'amour. Une indignation violente, mais concentrée, succéda à ces mouvemens si tendres qui venaient de m'agiter; & je lui dis froidement, après un moment de silence, que j'étais prête à l'écouter. Il me répondit ces terribles paroles : vous me voyez pour la dernière fois, je ne veux ni vous importuner, ni vous tyranniser; mais l'intérêt de mon honneur & du vôtre, me force à la démarche que je fais aujourd'hui. Vous avez fui la société, elle se venge & vous accuse, on vous donne pour amant le Comte d'Elby. Croyez-moi, repris-je sans m'émouvoir, cherchez-moi d'autres crimes; cette infâme & stupide calomnie est la moins vraisemblable que vous puissiez imaginer. Elle sera démentie par le témoignage même de tous vos gens & des miens, qui diront que de-

puis plus de six mois je n'ai pas reçu cinq fois le Comte d'Elby..... Oui *le jour*, interrompit Lord Clarendon avec un sourire amer. A ces mots je restai immobile, la bouche entr'ouverte & les yeux fixés sur lui..... Je venais, poursuivit-il, avec une indulgence qu'on a rarement dans ma situation; je ne m'attendais pas à vous trouver cette intrépide audace; tant d'effronterie ne mérite aucun ménagement, sachez donc, Madame que votre conduite m'est parfaitement connue; depuis long-tems je la soupçonnais, mais je viens d'acquérir les preuves les plus complettes de votre égarement. Vos femmes, indignées de votre conduite, ont quitté votre service & déposent contre vous. Vos gens & les miens confirment leur témoignage; tous s'accordent à dire, que vous n'avez banni votre amant pendant le jour que pour le recevoir la nuit. Six domestiques de cette maison, qui vous ont épiée, vous out vue vingt fois, pendant mon séjour à Bath, sur l'escalier au milieu

de la nuit, tenant une lanterne d'une main & de l'autre une clef, descendant ainsi dans le salon qu'il faut traverser pour aller dans le jardin, où vous vous rendiez pour y ouvrir la petite porte qui donne sur la rue; là, vous faisiez entrer votre amant..... Vous voyez, continua-t-il, que je suis bien informé. O prodige d'ingratitude! m'écriai-je. Supprimez, interrompit Lord Clarendon, supprimez ces exclamations hypocrites, elles sont absolument inutiles. Je vous ai passionnément aimée, & votre perfidie ne peut m'ôter ce souvenir, je ne veux point faire un éclat qui déshonnorerait à-la fois celle qui porte mon nom & l'infidelle ami qui jadis m'a sauvé la vie & dont ma sœur est l'épouse. Séparons-nous sans plainte & sans bruit, choisissez celle de mes terres que vous voulez habiter, vous y jouirez d'une parfaite liberté & de la fortune que vous avez ici. En achevant de prononcer ces paroles, Lord Clarendon me quittant aussitôt sortit précipitamment. Je restai pétrifiée d'indignation

d'indignation & de surprise. Je n'avais point encore imaginé qu'il pût être possible d'attaquer ma réputation, jamais une telle idée ne s'était offerte à mon esprit ; l'excès de ma passion pour Lord Clarendon me rassurait si pleinement à cet égard, que même, dans ce moment, j'erreur & la calomnie dont j'étais la victime ne produisaient aucune impression sur moi ; d'ailleurs j'avais un moyen certain de me justifier en montrant les deux tableaux d'Ophélia ; je produisais la preuve la plus complette, non-seulement de mon innocence, mais de la délicatesse & de la générosité d'un sentiment si tendre & si méconnu. J'étais donc sans crainte & sans inquiétude ; je n'éprouvais qu'un violent ressentiment. J'étais si révoltée de l'ingratitude & de la dureté de Lord Clarendon, que je me serais trouvée méprisable, dans cet instant, si j'avais cru l'aimer encore. Je ne pouvais former le projet de lui découvrir, de lui prouver la vérité que pour me venger & le confondre. A peine

Lord Clarendon était-il sorti de chez moi que j'envoyai chercher le Comte d'Elby. Je donnai cette commission d'un ton si fier & si impérieux, que le valet-de-chambre qui la reçut me regarda fixement, avec surprise; oui, répétai-je, allez dire, de ma part, au Comte d'Elby qu'il vienne sur-le-champ, & si vous rencontrez les gens de Mylord, rendez-leur compte de votre message. J'aurais voulu que Lord Clarendon, avant d'être éclairci, eût su cette démarche, car j'éprouvais sur-tout le desir & le besoin de le braver. Le Comte d'Elby ne se fit pas attendre, il accourut avec empressement; aussitôt que j'entendis sa voix, je fus au-devant de lui jusque dans l'antichambre, & j'affectai, devant mes gens, de le recevoir avec des démonstrations d'amitié qu'on n'avait jamais pu remarquer en moi; le Comte interdit & surpris me considérait avec saisissement. Je le conduisis dans mon cabinet, & là, sans préambule, je l'instruisis en peu de mots de la manière dont j'avais substitué

mes copies aux gouaches d'Ophélia ; il ignorait ce détail, il en fut profondément attendri, & levant au ciel des yeux remplis de larmes ; ô femme incomparable ! s'écria-t-il-..... Ne m'interrompez point, repris-je ; apprenez quel est le prix de tant d'amour & de fidélité. Alors je lui contai rapidement tout ce qui venait de se passer entre Lord Clarendon & moi. Après avoir écouté ce récit, le Comte, qui jusqu'alors était resté debout, éprouva une telle émotion qu'il fut obligé de s'asseoir ; & me regardant fixement, eh bien, me dit-il d'une voix tremblante, à quoi vous décidez vous ? — A me justifier ce jour même & à ne jamais pardonner. — *Jamais !* est-il bien vrai ? — N'en doutez pas. Je verrais avec dédain Lord Clarendon à mes pieds. J'ai cessé de l'estimer & de l'aimer. Vous qu'il outrage ainsi que moi, allez lui conter ce que je viens de vous apprendre ; portez-lui ces deux tableaux de sa maîtresse, qu'il les reprenne & qu'il brûle les copies que j'eus

la foiblesse d'en faire. Allez, dites-lui que je renonce à lui sans retour, que je vais presser mon départ, & que je quitterai bientôt pour jamais cette odieuse & funeste maison. En disant ces paroles, je remis au Comte les deux gouaches d'Ophélia, il les reçut avec un trouble extrême, balbutia quelques mots que je n'entendis pas, & vivement pressé par moi de s'acquitter sans delai de sa commission, il me quitta au moment même. Aussitôt que je me retrouvai seule, mes dispositions changèrent tout-à-coup; je sentis l'agitation la plus violente, & bientôt l'attendrissement succéder à la colère; mon cœur palpitait avec force, mes yeux se remplissaient de pleurs, je ne pouvais rester en place; j'attendais à chaque instant le Comte d'Elby, ou pour mieux dire, j'attendais Lord Clarendon lui-même. La soirée entière se passa de la sorte. J'imaginai que le Comte n'avait pu voir Lord Clarendon, qui, sans doute, lui avait fait fermer sa porte, & j'en conclus avec chagrin, mais sans

inquiétude, que je n'aurais, peut-être, qu'au bout de deux ou trois jours la réponse que je desirais si ardemment. Le lendemain matin je reçus un billet de Lady Névil qui m'annonçait sa visite. Je desirais des conseils, je sentais que j'en avais besoin, mais ceux de l'amitié auraient pu seuls m'éclairer & m'instruire, & Lady Névil n'avait aucune des qualités qui attirent la confiance. Son esprit était aussi borné que son cœur était froid; elle se piquait d'austérité & plaçait la douce indulgence dans la classe des foiblesses. Fière de n'avoir jamais rien aimé, elle se croyait au-dessus des passions, parce qu'elle n'en avait jamais inspiré, & son ame n'était susceptible d'aucune. Scrupuleuse observatrice de toutes les bienséances, minutieusement attentive à remplir tous les petits devoirs de société, sa principale maxime fut toujours de tout sacrifier aux usages & à l'opinion; elle avait moins d'horreur pour le vice que de crainte du blâme; exacte dans ses procédés, elle pensait

que les vaines formes de l'étiquette & du cérémonial pouvaient suppléer aux sentimens. Avec ce caractère, elle acquit une excellente réputation & n'eût jamais un ami ; mais jouissant d'une grande considération, elle obtint ce qu'elle cherchait, & ne regretta point un bien qu'elle n'était pas capable d'apprécier. Je la connaissais & ne l'estimais pas, cependant elle était tante de Lord Clarendon, & je fus obligée de recevoir sa visite. Elle arriva chez moi avec un air de cérémonie, qu'elle avait composé dans l'intention d'exprimer la compassion & l'intérêt. Après quelques complimens elle me dit, que quoique je l'eusse fort négligée, ma situation présente lui faisait aisément oublier mes torts, & qu'elle venait m'offrir toutes les consolations & tous les services qui pourraient dépendre d'elle. Il ne manquait à ce discours que le ton, qui, seul pouvait y donner du prix ; mais on voyait assez que Lady Névil, guidée par la bienséance, ne songeait qu'à

remplir un devoir & n'agissait que pour le monde. Son air, le son de sa voix, ses manières étudiées, tout m'éloignait de ces effusions involontaires auxquelles on se livre si facilement dans la douleur..... Malheur à celui qui ne sait pas exciter la confiance d'un infortuné! Il faut qu'il ait sur son visage, la cruelle empreinte de l'insensibilité; en vain, par des phrases apprêtées, il s'efforcera de cacher la dureté de son cœur, son maintien, son aspect le trahit; tandis qu'un regard, un seul mot inspiré par une ame compâtissante, peut obtenir dans un instant tous les plus doux épanchemens de l'amitié. A quoi m'eût servi avec Lady Névil une confiance qu'elle ne desirait ni ne méritait? Il eût fallu lui détailler l'histoire de ma vie; c'est-à-dire celle de mes sentimens; ne pouvant les comprendre m'auroit-elle cru? Non, sans doute, elle n'eût vu dans ce récit qu'un tissu mal-adroit d'artifices & de mensonges. D'ailleurs, je croyais Lord Clarendon instruit & persuadé de

la vérité ou du moins prêt à l'être. Je me contentai donc de répondre briévement & séchement, que n'ayant rien à me reprocher, je n'avais rien à craindre. A ces mots Lady Névil, extrêmement choquée, entra avec malignité dans un long détail des calomnies dont j'étais l'objet; voilà, poursuivit-elle, les bruits injurieux qui se répandent, je vous en avertis pour chercher les moyens de les démentir, je n'en vois qu'un seul, c'est de vous raccommoder avec un mari indulgent & doux, qu'il vous sera d'autant plus facile de regagner qu'il n'a point d'enfans, qu'il en desire, qu'il est le dernier de son nom, & que cette raison suffit pour que toute sa famille s'unisse à vous dans cette conjoncture. Je ne sais pas, Madame, repris-je, si la famille de Lord Clarendon lui desire des enfans, mais il est vrai que je sens vivement le malheur de n'en point avoir, dans le tems le plus heureux de ma vie, le doux nom de mère manquait à mon bonheur, & sans doute lui seul aujourd'hui pour-

rait me dédommager de tout ce que j'ai perdu..... Mais, interrompit Lady Névil, si vous voulez vous rapprocher de mon neveu, il faut d'abord tâcher de vous justifier à ses yeux. Me justifier, repris-je, & qui m'accuse, des domestiques subornés ?..... A ce mot Lady Névil rougit prodigieusement & la fureur étincela dans ses yeux; je m'arrêtai, elle parut vouloir parler, mais la confusion maîtrisant sa colère, la parole expira sur ses lèvres; convenez, Madame, continuai-je, qu'un tel témoignage ne peut inspirer que le plus profond mépris. C'est le monde, Madame, s'écria Lady Névil en bégayant, c'est le monde entier qui vous accuse. Le monde? répondis je, depuis plus d'un an je l'ai quitté, totalement séparée de lui, a-t-il conservé le droit de me juger, lorsque je ne suis plus sous ses yeux, & qu'il ne peut connaître le moindre détail de ma conduite ? enfin, Madame, je n'ai point de pardons à demander, on m'en devrait peut-être, mais je n'en exige pas.

Je recevrai avec soumission & douceur Lord Clarendon s'il revient à moi ; dans la situation où je suis, mon devoir est de l'attendre & non de le prévenir ; je ne ferai point de démarches importunes pour lui, humiliantes pour moi, voilà ma dernière & irrévocable résolution. Songez-y bien, dit avec aigreur Lady Névil en se levant, réfléchissez à l'étendue des obligations d'une femme envers un mari à qui elle doit sa fortune & son existence. Il fut un tems, repris-je où je fus aimée, voilà le seul souvenir qui puisse encore exciter ma reconnaissance, je ne m'en connais pas d'autre sujet. A cette réponse Lady Névil, malgré son immuable politesse, ne pût s'empêcher de hausser les épaules, ensuite elle me fit une profonde réverence, & me quitta pour aller se vanter de ses bons & infructueux procédés avec moi.

Cependant, n'entendant point parler du Comte d'Elby, je lui écrivis pour lui demander s'il avait vu Lord Clarendon. Au lieu de m'écrire, le Comte me

fit dire verbalement, qu'il me répondrait le lendemain dans la matinée. Dans cette attente, je ne fermai pas l'œil de la nuit. Mais quelle fut ma douloureuse surprise en me levant, lorsqu'on m'apprit que Lord Clarendon était parti avant le jour pour un très-long voyage, & que l'on ignorait absolument dans quel lieu il était allé. Cette nouvelle m'attéra & ne me fit que trop pressentir toute l'horreur de mon sort. Il m'était impossible de croire que Lord Clarendon pût conserver le moindre doute de mon innocence, si le Comte avait pu s'acquitter de ma commission; j'imaginai donc que Lord Clarendon avait obstinément refusé de l'entendre, que ce refus, accompagné peut-être de quelqu'insulte, aurait entraîné un combat dont l'infortuné Comte avait été la victime..... La fuite précipitée de Lord Clarendon & le mystère de son voyage, semblaient autoriser cette horrible conjecture. Elle se présenta sur-le-champ à mon esprit, & en y réfléchissant elle me parut certaine.

J'envisageai d'un seul coup-d'œil toute la profondeur de l'abîme où cet événement me précipitait ; le Comte d'Elby n'existant plus emportait dans la tombe ma justification ; & moi, seule cause de cette affreuse catastrophe, je perdais un ami fidelle que je ne pourrais pleurer & regretter toujours, sans ajouter à mon opprobre & confirmer mon deshonneur. Ah ! s'il est vrai, m'écriai-je, en versant un torrent de larmes, je saurai braver l'injustice & la honte, je serai plus fière de ma douleur que de mon innocence ; ô seul ami que la fortune m'eût donné ! je voue à ta mémoire un deuil éternel, & uniquement occupée de ta perte, je dédaignerai sans effort les vaines clameurs du monde, & je ne gémirai que sur ton funeste sort. Comme j'achevais ces paroles, on entra dans ma chambre pour me remettre un billet ; je tressaille en reconnaissant l'écriture du Comte d'Elby, je ne sais si ce billet va détruire ou confirmer mes craintes, je l'ouvre en frémissant, voici ce qu'il contenait :

« J'ai vu Lord Clarendon, & il vient „ de partir pour six mois!..... C'est „ vous en dire assez..... Mon cœur „ est pénétré de tout ce que le vôtre „ doit souffrir, mon unique consolation „ est de penser que votre âme est auſſi „ forte qu'elle est sensible..... Puisse „ tant d'ingratitude vous rendre enfin à „ vous-même! c'est ce que j'ose attendre „ du tems & de votre raison. „

„ Je crois que la seule preuve d'atta- „ chement qui me reste à vous donner, „ c'est de m'éloigner pour quelques an- „ nées; je quitte l'Angleterre, je vais „ passer en France, & j'irai de-là en Italie. „ Je pars dans l'instant. Adieu, Madame, „ daignez me plaindre de n'avoir pu vous „ servir mieux. Croyez, que dans quel- „ que lieu que je puisse être, je serai „ toujours à vos ordres, toujours prêt „ à vous prouver les sentimens inalté- „ rables de respect & d'admiration que „ je vous ai voués pour la vie. „

Après la lecture de ce billet je restai pétrifiée. L'excès de ma surprise me

rendait stupide & presqu'insensible ; cette lettre dissipait & anéantissait pour jamais tous les rêves de mon imagination, toutes les espérances secrètes de mon cœur !.... Lord Clarendon avait reçu les preuves de ma tendresse pour lui, & par conséquent de mon innocence, & il persistait dans le dessein barbare de me fuir, de me rejeter, & il m'abandonnait mourante & deshonorée aux yeux du monde !.... Accablée par un coup si terrible & si peu prévu, je n'avais ni assez d'énergie pour me livrer à l'indignation ou même au désespoir ; mon courage épuisé ne laissait dans mon ame abattue & flétrie qu'un sentiment pénible qui ressemblait à la terreur ; je ne pleurais point, mais tremblante & saisie, les regards attachés à terre, j'étais plongée dans une morne rêverie, & de tems en tems je répétais en tressaillant ces seules paroles : *ô ciel ! que vais-je devenir !....*

On vint me dire sur le soir que M. Summer (l'homme d'affaire de Lord Cla-

rendon) demandait à me parler. Devinant qu'il était chargé de quelque commission pour moi, j'ordonnai qu'on le fit entrer, il parut au même instant, & sans préambule me remit un billet de Lord Clarendon qui ne contenait que ces mots :

" Je désire que vous quittiez Lon-
„ dres sans délai. Choisissez celle de
„ mes terres où vous voulez vivre. Ins-
„ truisez-en M. Summer, qui se char-
„ gera de tous les arrangemens relatifs
„ à votre départ & à votre voyage. „

Ce billet en reveillant toutes mes douleurs avec plus de violence que jamais, me sortit de l'espèce de léthargie où j'étais plongée ; cette écriture, ces traits jadis si chers, ranimèrent dans mon cœur les souvenirs les plus désespérans. Mon imagination compara ce cruel billet aux lettres touchantes dictées par l'amour que j'avais reçu tant de fois, & cette nouvelle preuve du changement affreux de mon sort, mit le comble à tous mes maux. L'attendrisse-

ment irrésistible que m'inspirait la vue de cette écriture suspendait en moi le ressentiment & la colère ; à travers un nuage de pleurs, je regardais fixement ce papier funeste, sans le relire, mais j'en considérais les caractères, ces caractères adorés qui m'avaient jusqu'alors causé de si douces émotions, que même en cet instant je trouvais encore quelque charme à les contempler!.... enfin M. Summer me demandant une réponse, je revins à moi-même, j'essuyai mes larmes, je lui dis que je partirais le lendemain pour le Derbyshire, & je le congédiai. Quand il fut sorti de ma chambre je me trouvai si mal, qu'on envoya chercher un Médecin, qui passa près de moi une partie de la nuit. Cependant à l'approche du jour je tombai dans un assoupissement suivi peu d'instans après d'un profond sommeil, qui mit enfin quelque trêve à mes peines! en me réveillant j'appris que M. Summer avait passé la nuit à faire tous les préparatifs de mon départ, & que tout

était prêt. Je me levai & l'on vint me prévenir que tous mes gens refusaient de me suivre parce qu'ils ne voulaient pas, disaient-ils, aller vivre en province. On ajouta que M. Summer me prêterait pour le voyage son domestique, & qu'il allait me chercher une femme de chambre. Je demandai si Tompson me quittait aussi, c'était celui de mes gens que j'aimais le mieux, on me répondit qu'il était sorti. Un instant après je le vis entrer suivi d'une jeune femme qui m'était inconnue. Voilà, Miladi, me dit-il, une femme de chambre que je vous amène, c'est ma sœur, elle vous servira bien. Mais vous Tompson, repris-je, me quittez-vous? Jamais, répondit-il, & il se détourna pour cacher quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux, les miennes coulèrent aussi!... je lui fis signe de me laisser seule, il sortit. Alors réfléchissant à ma situation & à l'inconcevable barbarie de Lord Clarendon, il me vint tout-à-coup la pensée la plus bizarre, & la plus extra-

vagante, & je la pris pour un trait de lumière; car mon imagination en créant des chimères est toujours ingénieuse à saisir toutes les circonstances & tous les rapports qui peuvent y donner quelque vraisemblance. Non, m'écriai-je, tant d'injustice & de cruauté ne peuvent exister; non, Lord Clarendon n'est point un monstre, tout ceci, n'est qu'une épreuve ..... il veut savoir jusqu'où peut aller mon amour, & si le ressentiment est capable de l'éteindre entièrement dans mon cœur!..... peut-être veut-il aussi me justifier d'une manière éclatante aux yeux de mes accusateurs, & dans son plan tout cet appareil de rigueur & de rupture est peut-être nécessaire. Mais il n'est point parti, il ne m'a point abandonnée, j'en suis certaine .... il est ici, dans cette maison même..... oui, je n'en doute plus, il m'attend dans son cabinet..... il sait que j'en ai conservé la clef, que j'en ai fait usage, & il ne m'a pas fait redemander cette clef, il imagine qu'avant

de partir j'y retournerai, ne fût-ce que pour voir s'il a subtitué les tableaux d'Ophélia à ceux que j'ai peints..... il me connaît si bien, il est assuré que je ferai cette dernière démarche.... Je le trouverai là, peut-être avec sa famille assemblée..... Il veut que toute sa maison me voie descendre une clé à la main, traverser le sallon, ouvrir le cabinet ..... car voilà les choses qui m'ont fait calomnier ..... alors il contera publiquement le trait qui me justifie, il montrera les deux copies de tableaux à côté des originaux..... ô ciel! s'il est ainsi, je vais donc expirer de joie ! comment soutiendrai-je une telle révolution!....

Au milieu de ce délire, Tompson rentra pour me dire que les chevaux de poste étaient arrivés & attelés. Allons, m'écriai-je, mon sort va donc être éclairci ! à ces mots je tirai de ma poche la clef du cabinet de Lord Clarendon, & je sortis de ma chambre dans un état impossible à décrire. A peine

convalescente d'une longue & dangereuse maladie, ma foiblesse était si grande que je ne pus descendre l'escalier que soutenue & presque portée par deux personnes. Il fallait passer devant l'appartement de Lord Clarendon, qui, comme je l'ai dit, était au rez-de-chaussée. Quand je fus vis-à-vis sa porte, je recouvrai toutes mes forces. Je me débarrassai de mes conducteurs, & j'entrai précipitamment dans le sallon. Je jetai les yeux sur le lambris où j'avais vu mon portrait, il n'y était plus ! j'avance en chancelant vers le cabinet fatal, j'en ouvre la porte & j'y entre.... hélas je n'y trouvai qu'une affreuse solitude, j'y cherchai vainement le cruel auteur de mes maux !... enfin, je m'approche des petits tableaux, je ne pouvais confondre les originaux avec mes copies, j'avais des signes imperceptibles aux autres yeux mais infaillibles aux miens, pour les distinguer je les regarde !.... que devins-je en reconnaissant les deux gouaches d'Ophélia !.... je tombai sur une

chaise & j'y restai quelques minutes plongée dans le plus profond anéantissement .... ensuite j'errai dans ce cabinet comme une insensée. Mes pas se portèrent vers le bureau, je m'y arrêtai, & je vis près de l'écritoire une foule de lettres déployées avec soin, rangées les unes sur les autres; une petite figure d'albâtre représentant *le mystere* était posée sur cette pile de papiers, & la fixait sur la table. J'avais vu & imité avec soin la signature d'Ophélia, il ne me fut pas difficile de reconnaître son écriture .... j'allai détacher de la serrure la clef du cabinet, je revins au bureau, j'ôtai la figure du *mystère* & je mis à sa place sur les lettres d'Ophélia la clef funeste que j'abandonnais pour jamais; ensuite fondant en larmes, & la mort dans le cœur, je sortis du cabinet. En traversant le sallon, je rencontrai un valet de chambre de Lord Clarendon, qui me demanda d'un ton insolent & mocqueur ce que je voulais. Cette question & l'air dont elle fut faite me cau-

sèrent le premier mouvement d'humiliation que j'eusse encore éprouvé ; je vis que je n'étais plus qu'une étrangère, & qu'un objet de mépris dans cette maison, dont la plus odieuse ingratitude me bannissait sans retour, & je connus qu'on peut rougir de honte sans être coupable. J'appelai Tompson qui me conduisit ou plutôt me traîna vers ma voiture. Je trouvai dans la cour, dont les portes étaient ouvertes, une foule de peuple amenée par la curiosité qu'inspirent les malheureux; on se pressait pour me voir, on m'examinait avec malignité, & l'ironie la plus cruelle & la plus insultante se peignait sur tous les visages. J'entendis distinctement des discours aussi grossiers qu'injurieux, mais, ce qui me frappa le plus, fut ce propos d'une femme à sa fille. *Vois-tu, mon enfant*, lui dit-elle, *comme le vice enlaidit, regarde, regarde comme elle est changée !* qu'il est affreux d'être l'objet d'une telle leçon, elle m'avilit à mes propres yeux, & dans ce moment me rendit presqu'inu-

tile & vain, le consolant témoignage d'une conscience pure. On peut sans s'émouvoir supporter la haine & la persécution, mais qui sait braver le mépris quand on le croit véritable, & qu'on ne peut l'attribuer ni à la méchanceté qui le feint, ni à l'envie qui veut s'abuser?

Je n'entreprendrai point de dépeindre tout ce que j'éprouvai en sortant de Londres; il me semblait que je m'arrachais à moi-même, & chaque pas qui m'éloignait, m'ôtait une partie de ma force & de mon courage. Mais quelles vives & cruelles émotions allaient ranimer & déchirer mon cœur! je pris une route de traverse pour ne pas me retrouver dans les mêmes auberges où j'avais séjourné avec Lord Clarendon, ce qui prolongea beaucoup mon voyage, qui fut aussi long que pénible & fatigant. J'arrivai enfin au lieu de mon exil; l'aurore commençait à paraître, quand mes yeux baignés de pleurs, purent distinguer le séjour autrefois si cher, où s'écoulèrent les seuls beaux jours de ma vie!.....

Déjà je découvre le bois charmant où je passai des soirées si délicieuses, nous cotoyons la prairie qui le termine ; c'est là qu'existe un arbre sur lequel l'amour traça lui-même des sermens oubliés & trahis. Chaque objet me rappelle les plus doux souvenirs. Tout me parle de mon bonheur passé, tout me le peint d'une manière si frappante, que je ne puis concevoir qu'il soit évanoui comme un songe..... Hélas ! ces lieux n'ont point changés, j'y rapporte les mêmes sentimens, & cependant ils ne sont plus pour moi qu'un désert affreux !.... Au moment où j'apperçus le château, j'éprouvai un battement de cœur & une oppression qui m'ôtèrent presqu'entièrement la faculté de respirer. Je ne réfléchissais plus, je ne pensais plus, mais je me sentais défaillir, & sans pouvoir verser une larme, je suffoquais & n'avais pas même la force de me plaindre. J'arrivai, le concierge qui était venu au devant de moi, hésita à me reconnaître, il me considérait avec attendrissement, en répétant ;

tant : quoi ! c'est la Milady Clarendon ! ... On me descendit de voiture, on me conduisit à mon appartement, sans que je susse comment tout cela s'était fait Cependant en jettant les yeux sur ce qui m'entourait, je revins bientôt à moi-même. Je me trouvai dans un cabinet dont Lord Clarendon avait fait peindre la boiserie, & auquel j'avais travaillé moi-même. Chaque panneau représentait quelqne trait intéressant de notre histoire. Par-tout se retrouvaient sa figure & la mienne; par-tout il était à mes pieds, ou s'occupait de moi; je me voyais adorée, heureuse, la fraîcheur, la jeunesse, le bonheur brillaient sur mon visage; un tableau sur-tout fixa toute mon attention; il avait pour titre : *Les adieux de l'amour.* On y voyait Lord Clarendon me serrant dans ses bras avec l'expression de la douleur; au bas du tableau, ces mots qu'il m'avait dit lui-même, étaient écrits de sa main : *songez-vous, que c'est pour huit jours !...*

O Dieu ! m'écriai-je, & je viens de le

quitter pour jamais ! il m'a bannie avec ignominie, il m'a vu partir mourante, désespérée, & je n'en ai reçu que des témoignages de haine & de mépris !... Ah malheureuse ! quel séjour ai-je chosi pour dernier asyle ! est-ce donc pour mieux connaître, pour mieux sentir tout ce que j'ai perdu !... En prononçant ces paroles, je tournai les yeux par hazard vers une glace qui se trouvait à côté de moi ; depuis long-tems malade & accablée de douleur, je n'étais pas en état de m'appercevoir du changement de ma figure, & je n'y avais fait qu'une très-légère attention. Mais dans cet instant j'en fus vivement frappée. Je me comparais à moi-même & ne pouvais me reconnaître ! une maigreur excessive, en défigurant mes traits, m'ôtait à-la-fois la fraîcheur & la jeunesse ; au lieu de ces couleurs si vives que j'admirais dans mes portraits, je ne voyais sur mon visage qu'une pâleur mortelle ; une physionomie sombre, des yeux éteints avient succédé à l'air riant & animé, aux re-

gards vifs & brillans, qui dans ces tableaux exprimaient si bien l'amour & le bonheur. Cette triste comparaison m'inspira un sentiment de compassion pour moi-même, qui d'abord acheva d'énerver mon courage; je me trouvai si à plaindre, que je ne pus envisager d'autre terme à mes peines que la mort. La situation où je me voyais, me persuada que je ne l'attendrais pas long-tems, & cette idée, malgré l'excès de ma douleur, me frappa & ne me consola point. J'étais peut-être cependant plus affligée & d'une manière plus profonde que dans les premiers instans de mon désespoir; mais je m'attendrissais sur ma destinée; cet instinct secret qui nous retient à la vie, anéantissait déjà dans le fond de mon cœur, des résolutions insensées & violentes; j'avais invoqué la mort, & je ne la desirais plus; je l'attendais avec résignation, mais son idée commençait à me troubler, & sans m'en appercevoir, ma sensibilité peu-à-peu se tournait sur moi-même. Je restai quelques jours dans

cette situation pénible & douloureuse ; mon ame & mon imagination refroidies ne me livraient plus à ces transports impétueux que j'avais pour ainsi dire épuisés ; enfin la fièvre & le délire des passions m'avaient quittée ; mais faible, languissante & découragée, la vie ne m'en était pas moins insupportable. Je ne pouvais m'occuper, j'éprouvais un serrement de cœur continuel, & je ne crois pas avoir passé dans ces premiers quinze jours plus d'une demi-heure sans pleurer. Tout m'ennuyait ou me désolait ; mes gens osaient à peine m'approcher & me parler, le peu de tems que j'employais à ma toilette, me causait une mortelle contrariété. Sombre, morne & farouche, je me fesais une peine véritable de la nécessité d'articuler quelquefois un *oui* ou un *non*. Après le dîner, j'ordonnais qu'on me laissât seule, & que sous aucun prétexte on ne rentrât dans ma chambre du reste de la journée ; & lorsque mes gens sortaient, & que je les entendais fermer toutes les portes, ce bruit

m'attristait ; je me considérais seule, isolée dans ce vaste appartement ; il me semblait que j'étais délaissée, abandonnée de la nature entière ; mes pleurs alors recommençaient à couler ; hélas ! m'écriai-je avec amertume, on me hait, on me noircit ou l'on m'oublie à Londres, personne au monde ne me plaint & ne s'occupe de moi, & je ne trouve ici qu'une affreuse solitude !... Je suis étrangère à tout ce qui m'entoure ; on me fuit, on me laisse, & je terminerai une vie si déplorable sans avoir jamais inspiré le plus léger mouvement de compassion. C'est ainsi que les jours s'écoulaient pour moi dans les larmes & les gémissemens : quelquefois je me promenais dans ma chambre, mais si mes regards se portaient sur un miroir, je m'arrêtais & je passais souvent un quart d'heure à me considérer avec un étonnement douloureux qui se renouvellait toujours aussi vivement : ensuite levant au ciel des yeux inondés de pleurs, grand Dieu ! disais-je, est-ce bien moi

que je vois dans cette glace, qui me représentait il y a deux ans une figure si différente .... Enfin tout m'affectait ou produisait dans mon esprit quelques réflexions affligeantes. Dans de certains momens, je ne pouvais entendre le plus léger bruit du dehors, sans tressaillir & sans recevoir une impression désagréable. Si l'on parlait dans ma cour, si je distinguais quelques mots prononcés sous mes fenêtres, sur-tout si j'entendais rire ou chanter, l'impatience me gagnait; il me semblait qu'on insultait à mes peines. Dans d'autres instans, le calme & le silence me causaient une sorte d'effroi, & redoublaient ma tristesse; mon ame abattue devenait susceptible d'une infinité de caprices & de petitesses qui sont les suites ordinaires d'un long chagrin joint au dépérissement de la santé. Je veillais toujours, je ne me couchais qu'avec une répugnance extrême; renfermée dans mes rideaux, j'avais encore moins de distractions, & j'étais livrée plus entière à ma douleur. Quelquefois l'acca-

blement me procurait par intervalles quelques heures d'un sommeil agité ; l'instant où je sentais que j'allais m'endormir, me causait le seul mouvement de joie dont je fusse susceptible; enfin je vais cesser, me disais-je, de penser & de souffrir!... Mais hélas ! je retrouvais dans mes songes, l'image cruelle de mon sort.

Cependant, ma santé s'altérant & dépérissant chaque jour, je vis la mort de plus près, & l'idée de ma totale destruction m'émut & m'occupa bientôt entièrement. Quoi ! m'écriais-je, cesser d'exister avec une réputation injustement flétrie, & mourir à vingt & un an !.... Cette pensée me conduisit insensiblement à des réflexions nouvelles, dont je tirai quelque fruit. Voilà donc, me disais-je, l'effet terrible des passions violentes qu'on n'a jamais tenté de réprimer ! La mienne est légitime, mais l'excès peut-il jamais l'être ? C'est un époux que j'aime ; mais s'il ne l'eût pas été?... j'aurais su me vaincre.... eh ! suis-je

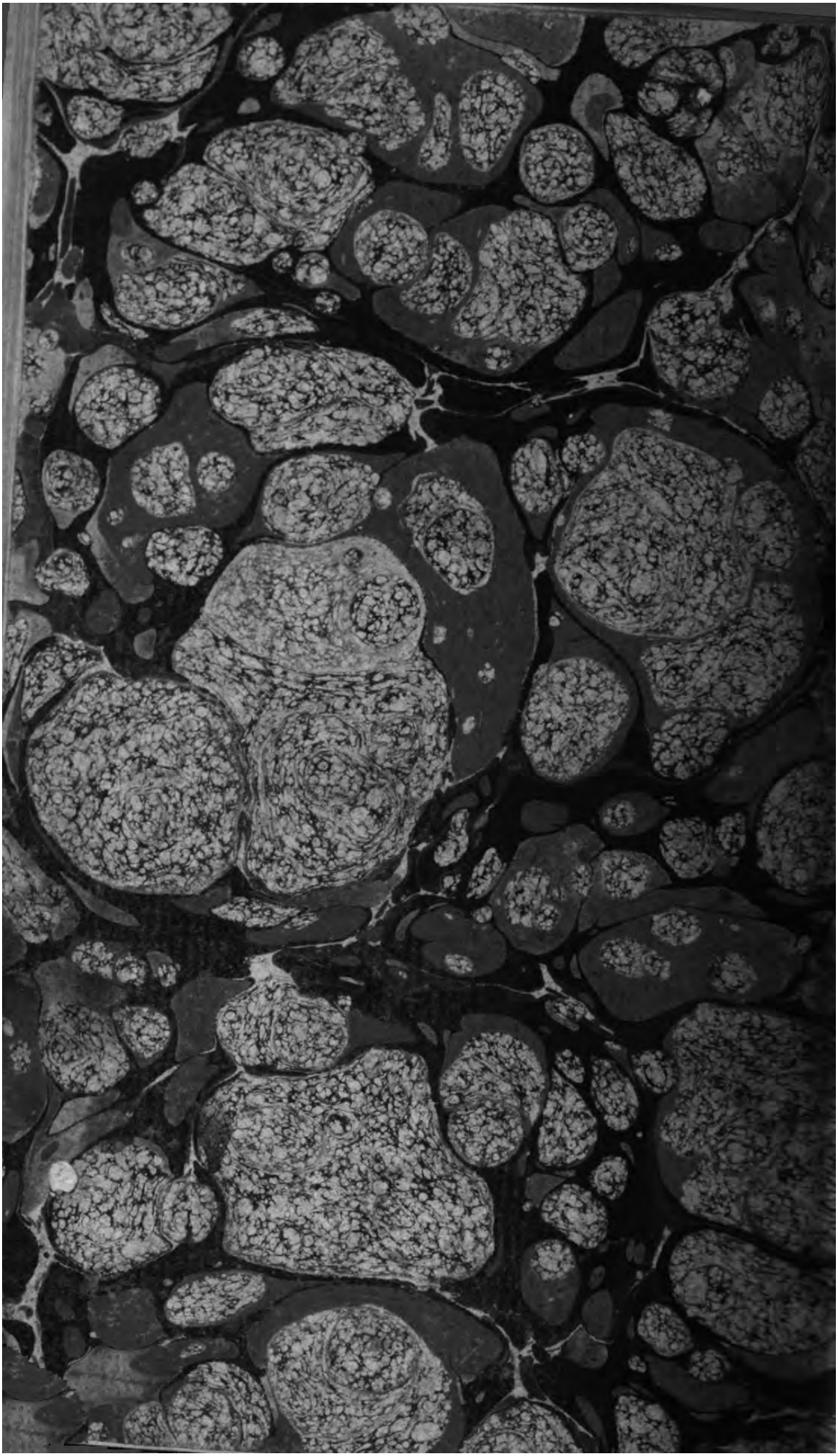
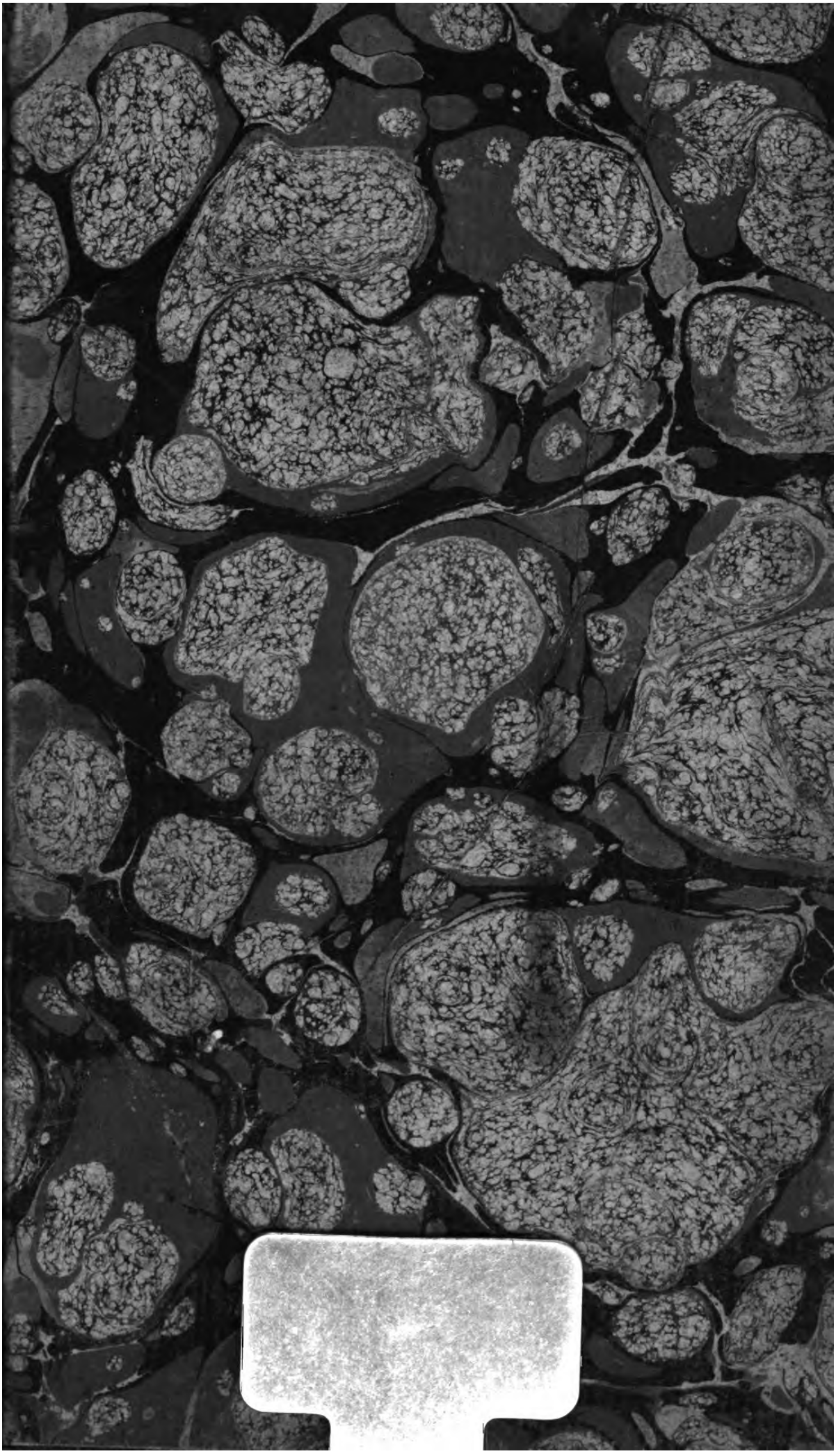
maîtresse de régler mon cœur, puis-je triompher du sentiment qui le domine, ai-je su modérer le désespoir qui me conduit enfin aux portes du tombeau ?.... je ne suis qu'une femme faible & insensée. Celles qui sont coupables, que leur fallait-il pour ne pas succomber ? du courage & de la raison, & j'ai manqué de l'un & de l'autre. On doit me ranger dans leur classe; du moins, si je ne suis pas criminelle, je n'ai point les vertus qui préservent de l'être, & je ne puis en remercier que mon destin. Si je n'eusse pas été la femme de Lord Clarendon, l'aurais-je vu désespéré à mes genoux sans m'oublier; avec une ame si passionnée & si peu d'empire sur moi, aurais-je enfin rempli mon devoir ? qui ne sait pas se surmonter, qui n'a pas la force en partage, ne peut posséder que des vertus imparfaites & fragiles, & les circonstances seules le font honnête ou coupable. Eh quoi ! ne devrais-je pas être détrompée ? qui m'inspira des sentimens si tendres & si profonds ?

était-ce seulement l'attrait d'une figure charmante ? serais-je assez méprisable pour qu'une telle cause eût produit un penchant qui décidât du destin de ma vie ? non, non ce fut la certitude d'être aimée uniquement, ce fut cette intime persuasion que je régnais à jamais sur un cœur aussi délicat que sensible ; cette erreur subsiste-t-elle encore ? qui peut donc m'excuser ? Ici tout me parle de Lord Clarendon, tel qu'il se crut autrefois, tel que je le crus moi-même; mais enfin, ce n'est plus qu'une chimère, cet amant fidèle & passionné n'existe plus, il est mort pour moi, je ne puis pleurer sa perte; mais je dois oublier celui dont l'ingratitude, l'inconstance & la cruauté ont fait un autre homme indigne d'être regretté. Cette dernière idée frappa si vivement mon imagination, que par la suite je parvins réellement à former deux êtres de Lord Clarendon ; quand je me le représentais tel que je l'avais laissé à Londres, je n'éprouvais que de l'indignation & du res-

sentiment, & je ne croyais pas m'abuser en pensant que je le reverrais ou me rapprocherais de lui avec répugnance; mais ne pouvant l'estimer, & n'osant m'avouer que je l'aimais tel qu'il était; je me retraçais ce qu'il fut autrefois, je séparais cette idée de la sienne; ce n'était plus cet époux dédaigneux & cruel qui fesait couler mes pleurs; c'etait un amant chéri & digne de l'être, dont le souvenir n'excitait en moi que l'attendrissement & la reconnaissance, & pour que rien ne manquât à ma folie, je supposais sa mort, & je la plaçais au tems où nous partîmes pour Londres. Ces idées ne me vinrent que successivement & après de longues & fréquentes rêveries; d'abord je ne m'en occupai que comme d'un roman; mais, peu-à-peu, sans pousser l'extravagange jusqu'à me persuader qu'elles fussent réelles, je n'eus plus d'autres pensées, & donnant ainsi le change à ma douleur, je pleurais un êrre imaginaire, & je croyais oublier Lord Clarendon. Il est peut-être moins

affreux de gémir de la mort de son amant que de son inconstance ; ce combat crue de sentimens contraires qu'entraîne l'infidélité, ce mélange de colère, de ressentiment, d'humiliation & d'amour, est sans doute l'état le plus violent où se puisse trouver un cœur sensible & fier.

Fin du premier volume.

920414

5
98
103
167
143